A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

B 905,571
100
.P19

A. de PANIAGUA

GÉOGRAPHIE MYTHIQUE

PRÉFACE

PAR

Onésime RECLUS

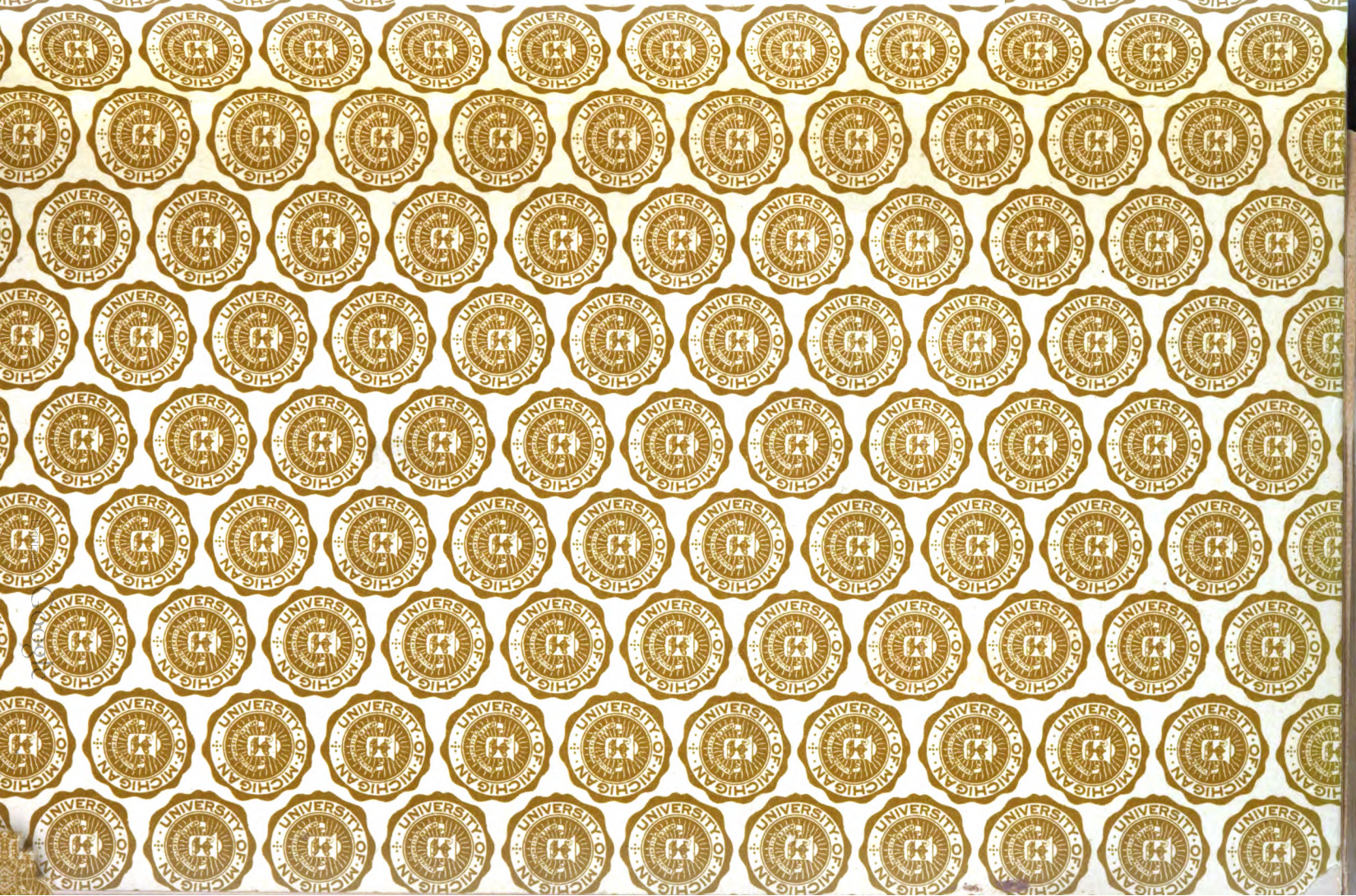
PARIS
LIBRAIRIE GÉNÉRALE ET INTERNATIONALE
G. FICKER
6, RUE DE SAVOIE, 6

1911

Droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays.

Digitized by Google

Digitized by Google


UNIVERSITY OF MICHIGAN

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

309

GÉOGRAPHIE MYTHIQUE

G
100
.P19

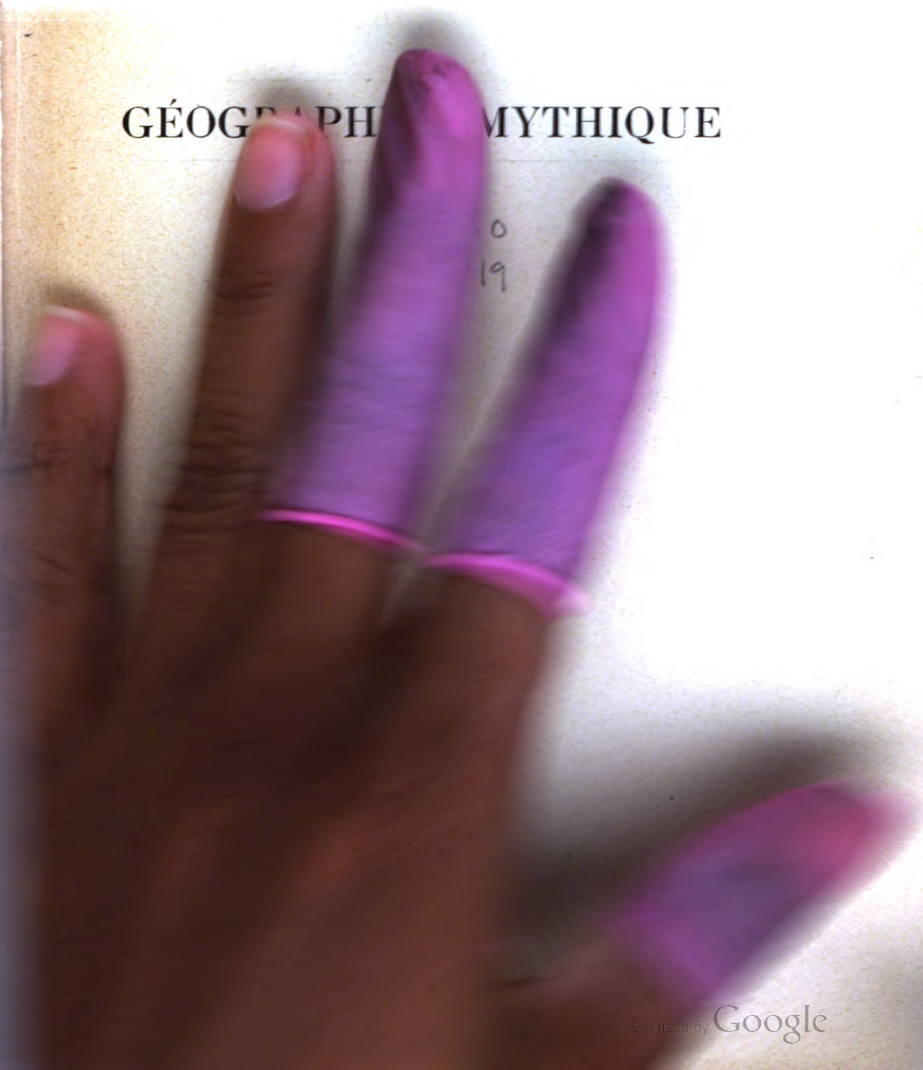
Digitized by Google

Digitized by Google

309

GÉOGRAPHIE MYTHIQUE

0
19



Digitized by Google

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS.

Digitized by Google

A. de PANIAGUA

GÉOGRAPHIE MYTHIQUE

PRÉFACE

PAR

Onésime RECLUS

PARIS
LIBRAIRIE GÉNÉRALE ET INTERNATIONALE
G. FICKER
6, RUE DE SAVOIE, 6

1911

Droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays.

Digitized by Google

Reynaud Lib

G
100
.P13

Digitized by Google

PRÉFACE

A M. A. DE PANIAGUA

N'importe d'où l'on part, tout chemin mène à Rome. Il se peut donc très bien que nous, les fiers Aryas, nous devions nos civilisations aux Dravidiens du triangle central de l'Inde, arrivés dans notre outrecuidante Europe par le pied du Caucase et les rives de la mer Noire.

O l'abomination de la désolation! Ce ne seraient pas les dolichocéphales blonds, les prédestinés, les élus qui auraient allumé le glorieux flambeau, mais des cuivrés, des bronzés, et, comble d'abjection, des négroïdes! Pourquoi pas? Quels qu'aient été les initiateurs, nous sommes ce que nous sommes : pas moins, pas davantage.

Je n'ose pas toujours vous suivre, passibus æquis, *dans votre démonstration. Vous vous appuyez souvent sur un roseau que je crois fragile : la philologie est trop subtile pour moi; il me semble qu'elle ne prouve pas assez, parce qu'elle prouve trop aisément ce qu'elle veut prouver.*

Mais où j'approuve l'ingéniosité, et peut-être la sûreté de vos conjectures, c'est dans le bouleversement intégral de toutes nos idées sur la géographie

Digitized by Google

du monde légendaire ; c'est la hardiesse, non trop hasardée, de vos identifications de l'Achéron, du Styx, des Colonnes d'Hercule et maints autres lieux mythologiques : vous les arrachez net de la Grèce, de l'Ibérie, de l'Afrique et vous les campez aux pays de la mer Noire.

Vous avoir lu, c'est presque admettre avec vous ce que vous dites des sièges antérieurs de la civilisation, tant chaldéenne qu'égyptienne, juive, grecque. Pourquoi les pères de nos idées, de nos mœurs, de nos rites, de notre courte science et de notre longue ignorance n'auraient-ils pas contemplé les pics argentés du Caucase avant d'écouter les prophétiques murmures du chêne de Dodone ?

Le philologue que je ne suis pas se rebelle contre vos équivalences, mais le géographe et l'historien que je voudrais être est frappé de l'excellence de votre dialectique.

Ceci dit, je félicite en vous l'homme bienheureux qui passe les beaux mois de l'année au contour brusque de la tant belle Dordogne, en ce merveilleux Périgord, dans le village où dorment les os épars de mes aïeux.

Onésime RECLUS.

Digitized by Google

LETTRE A UN AMI

Tu me demandes, mon cher ami, quelle a été la pensée directrice de ce travail. Voici :

Dans les temps bien lointains des âges primitifs, l'Inde fut un foyer ardent où se manifestèrent, plus activement que partout ailleurs, les premiers efforts d'une civilisation certainement embryonnaire mais cependant forte et organisée. L'Inde a donc bien mérité, à ce titre, le nom vénérable de Mater gentium, *qu'on lui a donné. C'est cette terre féconde qui enfanta les hardis pionniers du progrès naissant, lesquels portèrent vers l'Occident les bienfaits de leur acquit social, industriel et religieux.*

Mais la plus importante des étapes de ces vulgarisateurs, ouvriers de la première heure, fut, avec l'Arménie, et l'isthme ponto-caspien, la grande terre du sud de la Russie où ils vinrent se mêler, en les instruisant, aux nomades des steppes de l'Oural et de l'Altaï.

Cette région, dont l'histoire archaïque, obscurément dévoilée par les mythes primitifs, se confond avec ce que nous pouvons soupçonner des temps préhistoriques, a été le berceau des dieux et des héros de la religion brillante et des légendes éclatantes des anciens Grecs. Bien d'autres essaims ethniques qui devinrent, par la suite, des peuples puissants, ayant puisé dans le même fonds originel, transplantèrent les mêmes croyances et les mêmes souvenirs, très dénaturés, le plus souvent, mais toujours reconnaissables, dans les diverses contrées du monde antique où ils allèrent chercher une nouvelle patrie.

La région pontique qui constitue aujourd'hui le sud de

Digitized by Google

la Russie, à l'aurore de la civilisation, occupée par les fières tribus des Scythes, grands coureurs d'aventures guerrières, fut le « lieu excellent », ainsi que dit le Zend-Avesta, où se forma, par fusion, la race de ces nobles Aryas dont tous les peuples indo-européens, avec orgueil, se proclament les fils. C'est de ce centre actif de civilisation que sortirent les Celtes, les Kymris, les Götars, les Scots, les Slaves, les Hellènes, les Italiotes, les Berbères, les Iraniens, les Djats et les Rajputs et d'autres encore qui emportèrent en Occident et en Orient, au Nord et au Sud, la connaissance des dieux nouveaux d'une humanité plus policée, maîtresse de sa pensée, repoussant les terreurs et les grossièretés du shamanisme. Ils emportèrent aussi des règles qui servirent de bases sociales aux divers grands peuples de l'antiquité ; de plus une industrie perfectionnée par une ingéniosité toujours plus active ; enfin, une langue qui, malgré des transformations multiples, ne laisse pas que de déceler son origine fondamentale, par son essence radicale et relie ainsi entre eux les rameaux épars de la grande famille aryaque.

Si l'Inde a été la « Mère des Nations », la Russie méridionale en a été la seconde mère « secunda mater gentium ». *Et c'est pour bien montrer la grandeur de cette terre auguste dans les temps de gestation civilisatrice et d'exploits héroïques, que j'ai écrit ce livre, avec le désir de restituer, justement, à la patrie aryenne, que ses fils indifférents et oublieux ont dédaignée, le lustre auquel elle a droit.*

Cordialement,

A. DE PANIAGUA.

Juillet 1911.

Digitized by Google

AVANT-PROPOS

Je ne me fais pas trop illusion sur le jugement que porteront, pour la plus grande part, ceux qui voudront bien se donner la peine de parcourir ce travail : beaucoup, sans doute, le considéreront comme une œuvre de fantaisie. La thèse que je soutiens est, en effet, si nouvelle et si en dehors de tout ce qui a été dit jusqu'à ce jour que tous les déterminés défenseurs des explications dogmatiquement admises, lesquelles d'ailleurs n'expliquent rien le plus souvent, ne manqueront pas de repousser avec dédain des idées qu'ils traiteront de saugrenues sans essayer d'approfondir les preuves fournies et de contrôler les sources indiquées. Aussi ce n'est pas aux champions des données classiques que je m'adresse mais bien aux indépendants qui, sans parti pris, auront le souci de suivre pas à pas la démonstration, d'analyser les arguments, d'éprouver leur justesse et, si besoin est, de montrer les erreurs.

Car, je n'ai pas la prétention de n'avoir pu me tromper ; bien loin de là. Je peux même craindre d'être, dans certains cas, à côté de l'exactitude absolue, mais plutôt pour les détails que pour les grandes lignes fondamentales. Aussi, si on me prend en défaut, je veux plaider d'avance les circonstances atténuantes. Dans la voie où je me suis engagé, je marche sur un terrain inexploré ; je suis comme un voyageur, traversant, la nuit, un pays absolument nouveau pour

Digitized by Google

lui. Il doit lire toutes les indications que portent les poteaux de la route, mais il peut arriver, et il doit arriver vraiment, que, malgré le soin qu'il prend de tenir sa lanterne haute, l'obscurité trop profonde l'empêche de déchiffrer clairement des inscriptions que le temps a rendues frustes. De là, erreur possible à un carrefour, à un croisement de routes. Je le reconnais, très volontiers, j'ai pu m'égarer dans quelques sentiers détournés, j'ai pu trébucher dans quelques ornières, mais ce que je ne reconnais pas le moins du monde, c'est que je n'aie pas suivi la véritable direction, malgré quelques détours, et ne me sois pas maintenu sur la route exacte depuis son initium jusqu'à son terminus en dépit des ronces, des broussailles et des herbes qui la pouvaient cacher.

Pour ce faire, je n'ai rien négligé et, à chaque coup de hache d'abatage que j'ai donné dans l'inextricable taillis des mythes, afin de voir devant moi, j'ai indiqué aussitôt la manière dont le coup a été porté. C'est-à-dire que je n'avance rien dont je ne fournisse la preuve, que je n'appuie d'une autorité. Si mes interprétations sont vraiment fausses, ce qu'il faudrait me démontrer autrement que par de simples négations avant que je me rende, il me restera la consolation, très platonique d'ailleurs, de ma parfaite sincérité.

Je sens très bien que la partie de mon travail qui fournira plus grosse matière à controverse, à discussion et, peut-être, disons le mot, à dédain, sera la partie étymologique sur laquelle se fonde, à maintes reprises, mon argumentation. En principe, je commence par dire que je ne trouve pas mes étymologies

Digitized by Google

plus forcées et plus inattendues que beaucoup d'autres et, en particulier, que celles de Diez qui trop souvent ne peuvent trouver une base que dans un mot supposé. On a la coutume de traiter les étymologies avec un respect pédantesque qui fait évidemment trop négliger les petits côtés de la vie terre à terre des hommes, pour, à propos de la chose la plus simple du monde, envisager des principes qui par leur ampleur même sont des causes d'erreurs flagrantes. A toutes les époques, les hommes ont agi et parlé, par force, suivant leur plus ou moins grand développement intellectuel, d'après le milieu de leur ambiance. Les causes multiples qui nous font aujourd'hui créer des néologismes, faire des jeux de mots, risquer des à-peu-près, inventer des vocables d'argot, ont existé toujours et c'est faire besogne philologique très incomplète que dédaigner cette mine qui, en réalité, est plus riche que l'on ne croit. Prenons un exemple : un morceau de sucre trempé dans du café que l'on offre à un enfant est nommé familièrement, on ne sait trop pourquoi, « un canard ». Eh bien, supposons que dans des milliers d'années, nos livres étant détruits, notre civilisation presque perdue dans un passé obscur, un savant découvre une page sauvée de l'anéantissement général et portant : « Napoléon, l'ogre de Corse, prenant son café, offrit un *canard* au Roi de Rome. » Vous figurez-vous bien la perplexité du savant, ses recherches, ses doutes, ses labeurs ? Vous imaginez-vous ses conclusions extraordinaires pour expliquer « canard » et le reste ? Il est peut-être possible qu'il finirait par découvrir que cette friandise avait été désignée sous

Digitized by Google

le nom de « canard » parce que le sucre provenait de la « canne à sucre », ce qui, après tout, est bien possible. Dans la recherche des bases étymologiques on peut se trouver en présence de volatiles de l'espèce de ce canard. Bien souvent on ne peut définir leur plumage et il faut se déclarer impuissant à percer les ténèbres où ils se cachent. Cependant il arrive quelquefois que l'on peut obtenir un meilleur résultat en s'identifiant avec le milieu où a volé le canard.

C'est ce que je me suis efforcé de faire. Je me suis appliqué à étudier les temps archaïques en remontant dans le passé aussi loin qu'il peut être permis de le tenter. Pour cela il faut idéalement vivre la vie des primitifs, chercher à entrevoir leurs mœurs grossières et rudes, mais non perverties encore par toutes les hypocrisies des civilisations ; il faut adorer leurs divinités dans leur essence initiale, entendre les voix divines retentir dans les galeries sonores des sanctuaires spéléens. Enfin il faut aussi écouter le langage pauvre et enfantin des premiers ancêtres pour parvenir à pénétrer, semble-t-il, le secret de leurs mots.

Que je me sois trompé quelquefois, je veux l'admettre mais je suis certain d'avoir été assez souvent dans la vérité, pour que cet essai d'orientation nouvelle pour l'étude des temps anciens, puisse servir de point de départ à des recherches dirigées dans un sens plus net et à des explications moins puériles que celles que l'on a reproduites avec complaisance depuis Orphée jusqu'à M. Ménard.

Je dédie ce travail à ceux qui voudront bien le lire avec attention et le discuter.

Digitized by Google

CHAPITRE PREMIER

L'ARMÉNIE. — L'ŒTHIOPIE. — L'ÉGYPTE. LA LIBYE.

En scrutant les mythes et les légendes des temps archaïques, en fouillant les assises profondes de la linguistique, en reconstituant les mœurs et le tempérament des primitifs d'après les données de la tradition et de l'histoire ; aussi, en étudiant les coutumes, les croyances, les indices morphologiques et les appellations des peuples sauvages ou barbares, bien déchus de leur antique puissance, qui représentent, encore de nos jours, les groupes ethniques qui fournirent les contingents civilisateurs des premiers jours, on est amené à cette conclusion plus que vraisemblable, que les rudiments d'une civilisation embryonnaire, mais déjà organisée, furent apportés vers l'Occident, en premier lieu, par des individus de race dravidienne qui furent suivis, après de longs temps, par un afflux nouveau de même origine orientale, mais cependant d'une autre source allophyle. Cette civilisation, ou plutôt ces civilisations, séparées l'une de l'autre par des périodes millénaires, mais se reliant quand même entre elles, à cause de la base première commune, pénétrèrent, par étapes successives, toutes les peuplades plus ou moins sauvages qui vaguaient à l'ouest de l'Hindoustan, depuis la Bactriane jusqu'au fond de l'Occident. Tour à tour, ces civilisations comportaient une industrie plus perfectionnée que celle des peuples que traversaient les courants éducateurs. La première péné-

Digitized by Google

tration civilisatrice que l'on peut hardiment faire remonter à la fin de la période paléolithique dite du Moustier, apportait un art nouveau et étonnant, une religion de magisme, ayant des assises rudimentaires mais précises, un état social réglementé, et, enfin, les fondements initiaux d'une langue confuse et pauvre encore qui, en se fusionnant avec les idiomes indigènes, suppléait aux lacunes très nombreuses de dialectes restreints et sauvages, et, aussi, subissait, en retour, des déformations inévitables.

Il n'est pas impossible de retrouver des *testimonia* évidents de cette diffusion philologique des langues de l'Inde noire dans nombre de mots indo-européens et, notamment, dans des noms topographiques et divins qui sont, ainsi, comme autant d'indications persistantes et précieuses qui illustrent le passage ou l'établissement des civilisateurs des premiers âges.

L'habitude constante, si justement signalée par G. de Humboldt, qu'ont les peuples migrateurs de donner aux contrées qu'ils occupent les noms de leur patrie d'origine, est un des meilleurs moyens d'investigation que l'on puisse trouver pour arriver à découvrir la provenance des races lorsque le souvenir des événements qui ont produit les migrations est à peu près perdu et que la souvenance de ces migrations mêmes a disparu presque complètement dans les ténèbres épaisses d'un passé appartenant au domaine du mythe. C'est par la répétition et la concordance des noms géographiques, ethnographiques et divins que l'on peut parvenir à reconstituer, pour une bonne partie, l'histoire vraisemblable de faits qui ne se révèlent qu'en déchirant le voile de la tradition légendaire qui les cache, tradition confuse déformée par toutes les variantes, toutes les exagérations et toutes les erreurs qui l'ont contaminée et transformée au cours des siècles.

Digitized by Google

A l'appui de cette manière de voir et comme démonstration générale, il est permis d'indiquer toute une série d'appellations, toujours les mêmes, toujours accolées et qui, par leur multiplicité, par leurs significations adéquates et leur origine linguistique précisent, en même temps, la marche des migrateurs qui les ont importées, le pays d'où venaient ces émigrants, et les conditions particulières de leur état social.

De nos jours, dans l'Inde, les tribus encore puissantes des Bhil, peuple maintenant repoussé dans les gorges des monts Vindhya et Arawali ou de la Force, se divisent en deux catégories bien tranchées : les unes, supérieures, sont constituées par les « Blancs » ou « Purs »; les autres subalternisées sont constituées par les « Noirs » ou « Impurs ». Les premières sont aristocratiques, les autres sont serves. Dans tout le monde, au couchant de l'Inde, nous retrouvons ces deux désignations appliquées à des peuples, à des pays ou à des sites qui ont conservé les noms sociaux des anciens habitants, toujours voisins ou limitrophes.

En dravidien, *veḷ*, *viḷ*, *viṇ*, *mîṇ*, *mîṇd*, suivant les dialectes, veut dire « briller et brillant » et, comme sens consécutif « blanc » prouvé par *veḷḷi* « argent » et « planète Vénus »; *mîṇ*, *mina* « poisson », mot à mot « aux écailles blanches ». D'autre part, *karû*, *kara*, euphoniquement *kar*, signifie « noir ». Turc *kara*, sanscrit *kâla*, en regard du tamoul *kâlam*, grec κέλαινος.

Ces explications étant données, il sera facile de comprendre la valeur des répétitions géographiques que nous allons exposer.

Les Turcomans de l'Arménie, gardant des noms très antiques dont ils ignorent et dénaturent le sens social, se subdivisent en Ak Koyounli ou « bergers blancs » et en

Digitized by Google

Kara Koyounli ou « bergers noirs[1] ». Les fiers et nobles *Albanais* « blancs » de la Transcaucasie occupaient une région voisine des campagnes où résident aujourd'hui les *Kartaliens*. Du haut de leurs forteresses perchées sur les sommets, ils surveillaient leurs serfs attachés à la glèbe, et aussi choisissaient parmi eux les victimes offertes au dieu Soleil et à la Lune *Mên* la « brillante »[2]. La « blanche » *Van* d'Arménie, *Erivan* « la cité blanche du lac »[3], à côté du lac de Gok-tchai, sont, la première au sud de la province d'Ararat dont le nom est *Kardu* dans la paraphrase chaldaïque[4] ; la seconde, à l'est des monts du *Karadaga*. En allant vers l'ouest, la *Mîngrélie* touche aux *Montagnes Noires* du massif de l'Elbrouz. Plus loin, à l'embouchure du Borysthène, le Dniepr, se trouve l'île « blanche » de *Leucé*, Λευκή, « l'île des Bienheureux » où se trouvait le tombeau d'Achille, aujourd'hui Fidonisi ou Tandra, à proximité de l'ancienne *Carciné* dans le golfe de *Carcinitès*, le *Karkinit* actuel qui porte en outre, pour écarter tous les doutes, le nom de *Negropoli*[5]. La « blanche » *Chio*, en face de la *Carie* d'Asie Mineure. Les *Albanais* du Pinde sont voisins des *Monténegrins* de la « Montagne noire » et le plus grand cours d'eau de leur pays, le Drin, est formé par la « rivière blanche » et la « rivière noire » dont les eaux sont d'ailleurs semblables par la couleur.

Les monts *Karpathes* forment un cirque immense ; c'est « l'enceinte des noirs » de *kar* et de *paṭṭa* « enceinte ». N'est-ce pas dans cette région que résident les *Serbes* dont le nom est vraiment ici une confirmation ? Et pour garder les tribus « noires », à l'est, la *Valachie* en sanscrit *valak-*

1. Élisée Reclus, *Géo. univ.*, t. IX, p. 339.
2. Strabon, liv. XI, ch. IV, par. 7.
3. Racine tamoule *éri* « lac » ou « réservoir d'eau naturel ».
4. Renan, *Hist. des langues sémitiques*, p. 66.
5. Pomp. Méla, *De situ orbis*, lib. II, par. 1, 7.

Digitized by Google

sha[1] « blanc », et, à l'ouest, la « blanche » *Vienne*, la *Vindobona* des *Vendes*. Dans les lagunes de l'Adriatique, mer qui porte un nom dravidien [2], la « blanche » *Venise* n'était pas loin, vers le nord-est, de la « noire » *Kar-inthie*. *Albe*-la-longue, fondée avant Rome, était à côté du territoire des « noirs » *Caraceni*. En France, *Albi* n'est pas éloignée de la *Montagne noire*; dans les Landes, on trouve « l'étang *noir* » qui est proche de « l'étang blanc » ; dans le Médoc, *Vendays* est voisin de *Carcan*. La « blanche » *Vendée* est flanquée par l'île du *Noir-moutier*[3] et *Vannes* « la blanche », en breton *Gwenned*, n'est pas loin de *Karnak*, contraction pour *Karnatâgam* « territoire des Noirs ». Dans les environs de Gérardmer, où on a constaté l'existence de monuments mégalithiques, se trouvent, à proximité l'un de l'autre, le lac *Blanc* et le lac *Noir*. En Grande-Bretagne, la « rivière noire », *Black water*, coule dans la région où s'élève *Winchester*, la « cité blanche », la *Caer Gwent* de l'époque celtique [4]. La terre gaélique d'Écosse, la « noire » *Calédonie*, confine à la « blanche » *Albion*. Dans la Séeland danoise, où les vestiges néolithiques abondent, l'ombre d'Hamlet, désertant son tombeau, va hanter de préférence deux lacs voisins dont l'un est le lac *Blanc* et l'autre le lac *Noir*[5]. La *Finlande* « terre des Blancs », ou des *Finns*[6] est limitrophe de la région où habitent les « noirs » *Karéliens*.

1. Caldwel, *Comp. gram.*, p. 460. Le slave a *veli* « blanc ».
2. En dravidien *adru* « réservoir d'eau naturel, étendue d'eau ».
3. *Moutier* veut dire « monastère », c'est une adaptation pour « habitation des prêtres *noirs* » de catégorie secondaire. Dans les Ardennes belges les Nutons ou les « Noirs » habitaient le château de Bodange. (Mathieu, *La prov. de Luxembourg*, p. 30.)
4. Élisée Reclus, *Géo. univ.*, t. IV, p. 469.
5. Dargaud, *Voy. en Danemark*, Tour du Monde, 1862, t. V, p. 126.
6. *Fin* est la forme ouralo-altaïque répondant au dravidien *vin*.

Digitized by Google

* * *

« Mais il arriva, comme ils partirent d'*Orient*, qu'ils trouvèrent une campagne au pays de *Sinhar* où ils habitèrent [1]. »

En effet, en arrivant de l'Inde, les Dravidiens s'accumulèrent dans les plaines de l'Aderbeidschan, où le nom de *Sinhar* se retrouve dans des appellations de villes : au sud de Mossoul, au confluent du Tigre et du grand Zab-el-Kébir, les ruines de *Senn*; dans l'Urijard, la ville de *Sinkala*; dans la région de Chamse une autre ville, *Sengan*. La tribu sacrée des Minas, les *Cutch-wara*, les « tortues » et les tribus « pures » des Gond, les *Assul* ou *Assur* s'établirent sur les rives du lac Urmia et donnèrent à leur station le nom purement dravidien de *Ur* « la ville [2] ». Bien plus tard, lorsque les contingents fusionnés de ces tribus aristocratiques eurent posé les fondements de l'empire *coutchite-assyrien*, il apparaît bien qu'on ait voulu perpétuer le souvenir du premier habitat occidental en le personnifiant en un dieu *Sin* « roi de l'Orient », adoré à Ninive [3]. Le gros des migrateurs, après la dislocation babélique, se répandit vers l'ouest et vers le nord. Les nobles Mina qui avaient pour totem éponymique le « poisson [4] », occupèrent les régions montagneuses qui font suite à l'Aderbeidschan et lui donnèrent leur nom, l'*Arménie*, « le

1. *Genèse*, ch. XI, v. 2.

2. *Ur*, en dravidien « ville ».

3. G. Lejean, *Voy. dans la Babylonie*, Tour du Monde, t. XVI, p. 95. Une brique trouvée à Akerkouf, porte l'inscription suivante : « En l'honneur du dieu Sin, le roi de l'Orient, son roi Kouri-Galzou serviteur de Sin ».

4. « Le poisson est un ancien totem syrien. Parmi les tribus syriennes, quelques-unes s'abstenaient de certains poissons. C'est le cas des Juifs; d'autres entretenaient des poissons sacrés dans des étangs et mangeaient des poissons sacrés pour se sanctifier. » (Sal. Reinach, *Orpheus*, p. 29.) — Dans un étang voisin du temple de la

Digitized by Google

pays des nobles Mina [1] ». D'autres groupes indiens, poussant au nord, débouchèrent dans les plaines de la Transcaucasie et des tribus nobles de « Blancs » se fixèrent dans la partie orientale de l'isthme ponto-caspien qui devint ainsi l'*Albanie*. Enfin, après avoir occupé les vallées méridionales de la chaîne caucasique, le flot envahisseur franchit les monts et entra en contact avec les pasteurs de rennes ouralo-altaïques.

Ces diverses régions, l'Aderbeidschan, l'Arménie et la Transcaucasie occupées par les Dravidiens, venant se superposer aux populations autochthones qui profitèrent de leur acquit industriel et social, prirent dans l'antiquité primitive le nom général d'Œthiopie.

Œthiopie signifie « terre du jour », c'est-à-dire « terre où naît le jour » ou l'orient. Cette désignation était parfaitement exacte pour tous les peuples de l'Euxin. Les racines de ce nom sont extrêmement archaïques et perdues ; on ne peut les retrouver que dans leurs succédanés : le sanscrit *adya* et le scythique *apia* « terre » ; d'après Hérodote [2], *Adya* veut dire « aujourd'hui », mais en décomposant ce mot, on trouve *a* thème démonstratif qui joue le rôle de pronom et peut correspondre au latin *hic* et la seconde syllabe *dya* qui, suivant F. Bopp, renferme évidemment le reste d'un substantif signifiant « jour », *dyô*,

déesse syrienne d'Hiérapolis, Atergatis ou Dercéto, on entretenait des poissons sacrés que les prêtres seuls pouvaient manger rituellement (*ib.*, p. 63).

Sémiramis est la fille d'une déesse-poisson, aïeule de Mélusine, symbolisant le *Mina* « poisson », totem primitif du peuple Mina. Les attributs monstrueux de Dercéto font, à n'en pas douter, de cette déesse, qui est une des nombreuses formes de la Gô originelle, une divinité primitive rattachée au culte d'un poisson totem. Sa sœur grecque Vénus, lors de la titanomachie, se métamorphosa en poisson. (*Les Temps héroïques*, de l'auteur, p. 596.)

1. Dravidien : *ar*, *arû* « noble » et *mîna* « poisson » et « Mîna ».
2. Hérodote, *Melpomène*, 69.

Digitized by Google

diva [1]. Le *d* sanscrit s'est changé en θ grec, comme dans θα pour *dâs*, ce qui conduit à *athya*. Quant à *apia*, ce soi-disant mot d'un idiome scythique, est du védique le plus primitif, il est pour *ap* « eau » et *ja*, *jan* « produit de l'enfantement », ce qui mène directement à « née des eaux ». Ce sens originel est en concordance parfaite avec les cosmogonies primitives, brahmanique et génésiaque entre autres. D'ailleurs, *apia* ou, avec mute de la première voyelle, *opia* se rapproche du latin *ops*, *opis*, « terre ». On peut donc, semble-t-il, traduire *Œthiopia* par « terre du jour ». La Transcaucasie et les contrées immédiatement limitrophes étaient considérées par les Hellènes comme une région orientale, « la terre d'ἠώς. La capitale de la Colchide était *Œa* ; le roi régnant lorsque le flibustier Jason enleva la Toison d'or, était *Œétès* ; *Ous* que cite Munk [2], venant du sanscrit *uṣa* « point du jour, aurore », était le nom d'une population coutchite que certains exégètes placent en Colchide.

Œthiopie n'est qu'une adaptation du nom de la patrie indienne que les Mîna avait donné à leur nouveau domaine. La capitale du héros Rama, père de Cuch ou Koucha, était *Ayôdhya*. Avant d'être le nom de la ville mère de ce protagoniste de l'épopée de Valmiki, cette appellation désignait la contrée occupée par les Mîna dans l'Inde primitive, et il se trouve qu'elle répond très exactement à l'interprétation fournie plus haut pour Œthiopie. *A* est explétif ; *yô* est pour *gô* « terre » et *dhya* correspond à *dyô* « jour ». Donc, comme pour *Œthiopia*, la signification est « terre du jour [3] ».

1. François Bopp, *Gram. Comp.*, t. II, p. 333.
2. Munk, *Palestine*, p. 432.
3. Philostrate (*Vita Apoll. Thya.* Liber III, cap. 6) pense que les Œthiopiens sont originaires de l'Inde. Servius, commentateur de

Digitized by Google

Homère entendait certainement parler des Œthiopiens transcaucasiques lorsqu'il disait : « Jupiter est allé sur les bords de l'Océan pour assister à un festin chez les vertueux Œthiopiens [1]. L'épithète de « vertueux » est elle-même une indication. Les anciens peuples hyperboréens et pontiques étaient renommés pour leur vertu ; les Arimphéens, au dire de Pomponius Méla, sont particulièrement amis de la justice [2]; Ephore, cité par Strabon [3], dit que parmi les Scythes, il est une nation privilégiée qui se nourrit du lait des cavales et l'emporte sur tous les autres peuples par le respect qu'elle a de la justice; Homère nous montre Jupiter « dirigeant ses regards sur la terre des Galactophages et des Abiens les plus justes des hommes », et il parle ainsi justement à propos du festin offert au maître des dieux par les vertueux Œthiopiens. Comment aurait-il pu mettre des peuples évidemment septentrionaux, les Galactophages et les Abiens, à côté d'un autre africain perdu dans une région du sud, que le chantre de l'*Iliade* ne connaissait pas? A l'époque de Pline, il y avait beaux jours que la présence de ces populations vertueuses dans le nord hyperboréen était oubliée, mais le souvenir abscons de populations policées et amies de la justice subsistait toujours. « Les passions impétueuses, écrit le naturaliste latin, ne troublent point ces hommes exempts de crimes, ils rendent aux dieux un culte continuel, la discorde et les maladies sont inconnues chez eux [4]. » Les Macrobiens, peuple certainement du Mœotide, et dont quelques-uns avaient emporté leur renom de longévité en allant

Virgile, dit : « *Duæ sunt Œthiopiæ, una circa ortum solis...* » (*Comment. du vers 481, du liv. IV, de l'Énéide.*)

1. Homère, *Iliade*, ch. I, v, 420.
2. Pomp. Méla, *De situ orbis*, lib. I, 19.
3. Strabon, liv. VII, chap. III, par. 7.
4. Pline, liv. IV, ch. 12.

Digitized by Google

s'établir dans la Libye africaine, ce qui fait qu'Hérodote, par une survivance confuse, appelle les fils des émigrants les Œthiopiens macrobes [1], « . ont l'âme tranquille, leur esprit est calme, ils ne font que des choses justes et ne prononcent que des paroles prudentes [2] ». Les Atlantes, dit Diodore de Sicile, « se distinguent de leurs voisins par leur piété et leur hospitalité [3] ». « Les Indiens sont les plus vertueux des hommes, affirme Philostrate, ils sont les frères des *Œthiopiens occidentaux* [4]. » Après ces citations il semble bien difficile de séparer les Œthiopiens d'Homère des autres peuples vertueux de l'Hyperborée et du Caucase pour en faire un peuple habitant au fond de l'Afrique, dans des déserts inconnus des primitifs.

D'ailleurs les Œthiopiens homériques habitaient au bord de l'Océan. Est-ce aussi vrai pour les Œthiopiens d'Afrique? Que l'on renonce donc, une fois pour toutes, à soutenir que les anciens donnaient le nom d'*Océan*, uniquement à la mer circulaire qui, suivant leur géographie, faisait le tour de la terre! Homère se charge lui-même de réduire cette opinion à néant. Ne dit-il pas qu'Agamemnon avait fourni des vaisseaux aux Arcadiens venus sous les murs de Troie, pour franchir le *noir* Océan ? On ne soutiendra pas que les Arcadiens ont fait le tour du monde pour venir en Asie Mineure et on est forcé de croire qu'ils prirent le chemin le plus court en traversant la Propontide, mer la plus voisine du Pont-Euxin, lequel justifie bien l'épithète de *noir* puisque Pomponius Méla, l'appelant *ingens pontus*, le décrit comme semé de bas-fonds, difficile, *couvert de brouillards*, avoisinant les aquilons, mobile et tumultueux [5].

1. Hérodote, *Thalie*, 17.
2. Orphée, *Argonautique*.
3. Dio. de Sic., liv. III, 56.
4. Philostrate, *Vita Apoll. Thya.*, t. III, p. 6.
5. Pomp. Méla, *De situ orbis*, lib. I, 19.

Digitized by Google

Homère ne dit-il pas encore, comme une confirmation claire, que les Cimmériens habitent les rivages du mobile Océan [1]. Éthicus n'est pas moins explicite lorsqu'il cite le Caucase comme montagne de l'Océan oriental et les peuples riverains de cet océan, certainement hyperboréens, les Grecs du Nord, les Scythes et les Anthropophages [2].

Enfin les Œthiopiens étaient les voisins des Libyens de la Haute-Caucasie, de la *Lybia supra Colchos* et des Scythes : Hésiode ne les confond-il pas dans une même nomenclature : Αἰθίοπας, Λίγύας τε ἰδὲ Σκύθας ἱππομολγους ? Strabon [3], discutant un passage d'Homère [4] où il est dit que Ménélas visita les Œthiopiens, les Sidoniens, les Érembes et la Libye, se demande quels pouvaient bien être ces Œthiopiens et ces Érembes et réfute les suppositions de ceux qui, pour faire parvenir Ménélas au sud de l'Égypte africaine, pensaient qu'il avait contourné le grand continent par le midi ou qu'il avait pénétré dans la mer Rouge par des canaux de dérivation du Nil. Il faut donc que ces fameux Œthiopiens aient habité ailleurs qu'en Afrique. Mais plus loin, le géographe dit que le nom des *Érembes* signifie « habiter sous terre » εἰς τὴν ἔραν ἐμβαίνειν. Nous voilà revenus au Caucase parmi les populations troglodytes cyclopéennes qui habitaient dans les antres des monts cérauniens.

La Colchide, la partie pour le tout, a porté positivement le nom d'Œthiopie. Les auteurs chrétiens en font foi : l'histoire ecclésiastique la dénomme ainsi [5]; saint Jérôme également ; André, frère de Simon Pierre, prêcha l'Évangile à Phâse, chez les *Œthiopiens de la mer intérieure* et Strabon

1. Homère, *Odys.*, ch. XI, v. 14.
2. Ethicus, *Cosmographia.*
3. Strabon, liv. I, ch. II, par. 31.
4. Homère, *Odys.*, ch. IV, v. 81.
5. *Hist. eccles.*, liv. II, ch. XIX.

Digitized by Google

appelle la partie extrême orientale du Pont-Euxin qui baignait les côtes de la Colchide *la mer intérieure*; Dioscurias était au fond de l'Euxin [1].

Hérodote est concluant en ce qui a trait aux Œthiopiens du nord. Dans le dénombrement de l'armée de Xerxès, il dit que les Œthiopiens de l'*Orient* étaient incorporés avec les Indiens. Ils se distinguaient, ajoute-t-il, des Œthiopiens d'Afrique par le langage et par la chevelure; ils n'avaient pas les cheveux crépus comme les Africains auxquels l'historien grec les compare quand même par la force des conventions adoptées [2]. A l'époque d'Hérodote, d'ailleurs, il y avait longtemps que les colonies miniennes des premiers temps étaient oubliées et, s'il eût été possible d'en découvrir encore quelques traces dans les mythes primitifs, les prêtres et les poètes s'étaient chargés de dénaturer ceux-ci à ce point qu'il était réellement au-dessus de la perspicacité des anciens auteurs de démêler la vérité. Ces Œthiopiens orientaux de l'armée du roi des Perses portaient les cheveux longs à la mode des aborigènes de l'Inde comme les Danaens et les Gaels [3], leurs frères en civilisation, lors des premiers essais d'avancement social et moral de l'humanité indo-européenne aryaque. Ils étaient des *Indiens d'Asie*, d'après Vibius Sequester « *Œthiopes Indi Asiæ* [4] ». Or, on sait que, pour les anciens, l'Asie commençait au Tanaïs. Le poète Statius parle de la « nuit » qui couvre l'Œthiopie : « *Stat super occiduæ nebulosa cubilia noctis, Œthiopasque alios* [5]. » Certaines grandes vérités historiques datant des origines, malgré les légendes et les fables, semblent avoir

1. Strabon, liv. XI, ch. II, par. 15.
2. Hérodote, *Polymnie*, 70.
3. Strabon, liv. IV, ch. IV, par. 3. — Tite Live, XXXVIII, 17.
4. Vibius Sequester, éd. Panckoucke, p. 41.
5. Statius, *Theb.*, lib. X, v. 84.

Digitized by Google

voulu percer l'obscurité qui les entourait et survivre, malgré tout, dans la mémoire confuse des peuples. Hérodote, en incorporant les Œthiopiens avec les Indiens, paraît, d'après ce phénomène de survivance mnémotechnique, avoir eu comme une vision diffuse de l'origine commune des deux groupes, et, s'il n'a fait, ce qui peut être, que rapporter fidèlement la réalité des faits, c'est que les organisateurs de l'armée du grand roi connaissaient sans doute les affinités d'origine qui existaient entre les deux contingents. Le grammairien anglais Caldwell dit que les Œthiopiens de l'est, mentionnés par l'historien, étaient bien les frères de race des Indiens autochthones du Dekkan, lesquels formaient une nation bien organisée et formidable [1]. Mais encore, toujours d'après Hérodote, des marins d'Œthiopie faisaient partie de la flotte de Xerxès [2]. On se demande vraiment comment des matelots œthiopiens d'Afrique auraient pu être fournis par une nation aussi lointaine, et, bien mieux, comment ils auraient pu pénétrer dans les eaux de la Méditerranée? Le canal de Suez n'était pas percé. Leur présence, au contraire, est bien naturelle si on veut admettre, avec pleine raison, qu'ils venaient du littoral de la véritable Œthiopie primitive, les côtes de la Colchide et du Lazistan, tout au fond de l'Euxin intérieur.

Mais enfin si les populations qui, à un moment donné, occupèrent l'Arménie et les territoires de l'isthme ponto-caspien, ou tout au moins si les aborigènes de ces régions ne subirent pas l'influence radicale d'une civilisation venue de l'Inde dravidienne, pourquoi ont-ils porté et portent-ils encore des noms incontestablement indiens. Les habitants de la Colchide étaient les *Colches* que Ptolémée signale

1. Caldwell, *Comp. gram.*, Introd., p. 109.
2. Hérodote, *Polymnie*, 90.

Digitized by Google

dans l'Inde, sur les rives du golfe de Manâär, sous le nom identique de Κολχοι. Les Kariens, leurs voisins, avant d'avoir été refoulés à l'extrémité occidentale de la péninsule d'Asie Mineure, n'étaient-ils pas les fils des Καρέοι que le même géographe retrouva au cap Komorin, à l'extrémité sud de l'Hindoustan ? Comme contribution, nous ajouterons que les Κολχοι et les Καρέοι indiens étaient de hardis navigateurs qui savaient construire de grandes barques et des navires pontés [1] et que les Colches et les Kariens étaient aussi des marins déterminés qui affrontaient les colères de la mer Axène sur leurs grandes camares. Cette mer elle-même a peut-être pris son nom de *noire* à cause des tribus indiennes « noires » des classes secondaires, formant en réalité le gros de l'invasion, qui vinrent s'établir sur ses bords. Une dernière remarque : Les Lazes sont renommés pour leur élégance et la beauté de leurs formes, ne seraient-ils pas les « splendides » du sanscrit *lax* « beau, qui a les trente-deux signes de la beauté physique » ? Et il n'est pas sans intérêt de rappeler l'élégance et la beauté des superbes Nayar, les « Solaires », hardis marins du Malabar.

Ce sont là, pourra-t-on dire, des coïncidences, et, au surplus, des détails de valeur très secondaire. Nous ne pensons pas ainsi et estimons que des coïncidences aussi nombreuses ne peuvent être fortuites et que des détails concordant tous aussi copieusement et aussi justement pour corroborer une proposition ne peuvent être négligeables. L'histoire des temps primitifs ne peut être reconstituée que par des rapprochements qui semblent parfois de peu d'importance et par de menus faits d'apparence quelquefois futile. Le plus souvent, les matériaux sérieux font très

1. Caldwell, *Comp. gramm.*, introd., p. 101.

Digitized by Google

naturellement défaut, les événements s'estompent dans les brumes d'un passé mythique, les grandes lignes de l'existence des hommes qui vivaient et agissaient à l'aurore des civilisations, se perdent dans un lointain nébuleux. Certains détails cependant se retrouvent dans le bagage légendaire, quelques survivances enracinées dans l'âme profonde de l'humanité se découvrent, qui permettent de sonder un recoin des ténèbres des temps primitifs. Un nom, un mot, une coutume, une superstition, une croyance sont maintes fois comme autant de clefs qui entr'ouvrent la porte du domaine inconnu de l'histoire des âges évanouis. C'est pourquoi il faut recueillir précieusement tous les indices de cette nature et ne repousser aucun des détails de cet ordre, quelque minces ou puérils que les uns et les autres puissent paraître à première vue.

*
* *

« Œthiopie » était une désignation appliquée aux régions arméniennes et caucasiques où la civilisation dravidienne s'était répandue ; celle d'*Égypte* paraît avoir plus particulièrement désigné les cantons de la Haute-Arménie, dans sa partie occidentale, le Lazistan et la Colchide. *Égyptien*, *Ægyptus*, Αἴγυπτιος vient de γυψ, αἴγυπιος « vautour » et signifie « à la peau fauve comme le plumage du vautour » ; en simplifiant, on a pu dire « vautours » pour qualifier les Ægyptides [1]. Les Indiens et notamment les indigènes de la côte du Koromandel, parmi lesquels les Κολχοι et les Καρέοι de Ptolémée, ont la peau de cette couleur bronzée. D'autre part, c'était une appellation glorieuse : le vautour était un

1. En parlant des Géorgiens qui descendent de ces Égyptiens caucasiques, Élisée Reclus constate qu'ils ont « un teint coloré, presque flamboyant ». (*Géo. univ.*, t. VI, p. 210.)

Digitized by Google

oiseau très noble qui a joué un grand rôle dans les épopées mythiques de l'Inde, témoin le vautour Djatâyou qui périt en combattant, pour sauver Sîta la Djanakide, épouse de Râma, que le démon Râvana venait d'enlever sur un char magique [1]. On sait que les Tziganes Roms modernes, qui ne sont, peut-être, que les derniers débris des clans théocratiques indiens venus en Occident comme civilisateurs, se disent, avec orgueil, être des Égyptiens. Or les vieilles traditions de ces Roms, rapportent qu'ils auraient primitivement habité une Égypte septentrionale qu'elles désignent comme étant la Colchide [2]. Même, les Roms racontent qu'un bouclier d'or, palladium de leur race, tomba du ciel, en Colchide.

Esaïe prophétise contre l'Égypte : « En ce jour-là, il y aura un chemin battu entre l'Égypte et Assur, et Assur viendra en Égypte et l'Égypte sera assujettie à Assur [3]. Et l'Éternel des armées bénira disant : Bénie soit l'Égypte qui est mon peuple et Assur qui est l'ouvrage de mes mains [4]. » Les prophètes étaient les dépositaires des vieilles traditions ; sans en connaître le sens précis, ils étaient pénétrés de leur esprit, et malgré eux-mêmes, des vérités immanentes perçaient dans leurs paroles. Ces prophéties d'Esaïe qui rapprochent deux peuples bien éloignés l'un de l'autre à l'époque où le prophète lançait ses malédictions, sont des souvenirs réflexes qui hantaient l'âme des initiés aux légendes sacrées, lesquelles dénaturées, refondues, arrangées ne laissaient pas cependant de s'éclairer parfois d'un jour douteux de véracité latente. C'est le cas pour ces prophéties d'Ésaïe. Comment admettre le chemin battu entre

1. Valwiki, *Râmayana*, trad. Fauche, p. 135 à 138.
2. Vaillant, *Histoire vraie des vrais Bohémiens*, p. 121.
3. *Esaïe*, ch. XIX, v. 23.
4. *Ibid.*, ch. XIX, v. 25.

Digitized by Google

l'Égypte africaine et l'Assyrie à travers la plus grande partie de l'Asie occidentale et à travers des déserts que les Hébreux, selon la Bible, mirent quarante ans à parcourir avant de pouvoir arriver en vue de la Terre promise? Et que veut dire cette communauté d'origine divine entre ces deux nations que l'Éternel déclare siennes, si elles n'étaient pas sœurs, ou plutôt mêmes?

Une semblable preuve de ces réminiscences premières, de ces rappels des souvenirs antiques se découvre dans les *Nombres* [1]. Les Hébreux sortent de l'Égypte, de l'Égypte d'Afrique et se plaignent des fatigues qu'ils ont à supporter dans le désert : « Et pourquoi, clament-ils, nous avoir fait monter hors d'Égypte pour nous conduire en ce lieu détestable qui ne produit point de vigne. » Malgré Diodore de Sicile qui attribue à Osiris la plantation de la vigne à Nysa [2], confondant les régions euxiques avec la vallée du Nil, la vigne n'a jamais produit de vin dans les campagnes fertilisées par ce fleuve. Avant Psammétichus, les pharaons ne buvaient pas de vin. Tout le vin dont firent usage, plus tard, les Égyptiens, était importé de la Grèce et de la Phénicie [3]; au dire d'Hérodote qui vécut longtemps en Égypte, ce pays ne produisait pas de vigne [4]. La Bible attribuait à l'empire nouveau les productions de l'empire qui l'avait précédé, sous le même nom, dans d'autres contrées et dont même le souvenir était complètement perdu dans l'esprit des peuples, ce qui fut la cause des tâtonnements et des erreurs des compilateurs d'Esdras. Strabon [5], Pline [6]

1. *Nombres*, ch. XX, v. 5.
2. Diod. de Sic., liv. I, § 15.
3. Hérodote, *Thalie*, 6.
4. *Ibid.*, *Euterpe*, 77.
5. Strabon, XVII, p. 1163.
6. Pline, ch. XIV, 7.

Digitized by Google

et Athénée [1] semblent tomber dans la même confusion pour des raisons analogues. Enfin, Abram chassé par la famine, était allé en Égypte, il en revint et alla planter sa tente dans le midi du pays de Canâam; puis ensuite il retourna vers Béthel, c'est-à-dire vers le nord, *par le même chemin qu'il était venu*. C'est donc, par force, que l'Égypte, où Abram s'était rendu pour éviter la famine, était au nord de la Palestine et non au sud [2].

Les prophètes hébreux associent continuellement l'Égypte et l'Assyrie dans leurs imprécations [3]. Ils avaient raison. La Colchide ægyptide, et extensivement l'Œthiopie arménienne et caucasique, formèrent le berceau primitif des trois grandes races égyptienne, hébraïque et assyrienne que des commotions ethniques forcèrent par la suite à se disperser et à aller chercher de nouvelles patries. Il découle de là que les points de ressemblance doivent être nombreux et précis entre ces trois groupes et il en est véritablement ainsi.

Les points de contact, en effet, entre l'Assyrie et l'Égypte sont fréquents et cela n'a rien que de très naturel puisque les peuples qui constituaient ces deux nations avaient une civilisation d'origine indienne identique. Diodore de Sicile, dans le passage où il donne de si précieux renseignements sur la religion que pratiquaient les Chaldéens assyriens, rapporte comment ces prêtres de haute caste gardaient jalousement les traditions de leur philosophie primitive [4]. De même les pontifes égyptiens de Saïs, de Thèbes,

1. Athénée, I, p. 33.
2. *Genèse*, ch. XIII, v. 1, 3.
3. *Esaïe*, ch. XIX, v. 23, 24; XX, v. 4. — *Ezéchiel*, XXIX, 19; XXX, 10; XXXI; XXXII.
4. *Diod. de Sic.*, liv. II, § 29. — Les Chaldéens avaient, comme les Indiens, l'idée que le monde remontait à une antiquité formidable. Ils prétendaient que leurs théories astronomiques s'appuyaient sur une série d'observations datant de 473.000 ans, selon Diodore de

Digitized by Google

de Memphis s'attachaient à maintenir pures les légendes premières et se glorifiaient d'avoir su préserver le corps de leurs dogmes sacrés de toute altération [1]. En constatant des similitudes si précises, l'historien écrit : « L'on pense même que les Chaldéens si versés dans la science astronomique en ont reçu les principes des prêtres égyptiens dont ils étaient une colonie [2]. » Comme les prêtres chaldéens, les prêtres égyptiens étaient exempts d'impôt et de toutes les charges publiques. Chez les Israélites, les Lévites étaient nourris et entretenus [3]. Au sommet de la tour qui dominait le temple de Jupiter-Bélus, à Babylone, se trouvait un réduit sacré où sur un lit richement drapé, une femme choisie par le dieu passait la nuit; même usage dans le temple de Jupiter-Thébain, en Égypte [4]. Rappelons ici le vœu de Jephté consacrant à l'Éternel sa fille qui va pendant deux mois dans les montagnes pour pleurer sa virginité [5]. Les prêtres chaldéens attachés à la personne royale étaient magiciens et enchanteurs [6], comme Moïse changeant une verge en un serpent et comme les sorciers de la vallée du Nil qui gravaient des formules magiques sur les scarabées amulettes et remplissaient à la cour des Pharaons, les fonctions de faiseurs de miracles [7].

Sicile (liv. II, 31), 480.000, d'après Cicéron (*De divinatione*, I, 16) et Pline (*Hist. nat.*, VII, 57). Suivant Epigène de Byzance, 720.000 ans; (*ap. Plin.*) enfin le chiffre fantastique de 1.440.000 années est donné par Simplicius. (Dans Brandis, *Schol. in Aristot.*, p. 475, col. 2.) Les Indiens donnent à peu près ces mêmes dates pour la fondation de leurs cités primitives.

1. Platon, *Timée*, trad. Chauvet et A. Saisset, t. VI, p. 170. — *Id.*, *Critias*, p. 307. — Diod. de Sic., liv. I, § 26, 73. — Hérodote, *Euterpe*, 37.
2. Diod. de Sic., liv. I, 81.
3. *Exode*, ch. XXIX, v. 27, 28, 33.
4. Hérodote, *Clio*, 181, 182.
5. *Juges*, ch. XI, v. 37, 38.
6. Diod. de Sic., liv. II, 29.
7. *Exode*, ch. VII, v. 11, 12, 22.

Digitized by Google

Ces prêtres magiciens des souverains d'Égypte étaient de simples charmeurs de serpents comme les sâpwallah indous, habiles prestidigitateurs, qui, eux aussi, renouvellent tous les jours, pour quelques roupies, le prodige de la verge changée en serpent. Ces thaumaturges en tous points comparables à ceux du monde septentrional qui nourrissaient des serpents dans les grottes cérauniennes, se retrouvent encore en Egypte et, chose remarquable, ils sont assimilés aux Roms tziganiens qui justement se donnent la Colchide pour première patrie. « Enfin, ces tribus auxquelles les Espagnols et les Anglais ont donné le nom de Gitanos et de Gypsies, c'est-à-dire « Égyptiens », ne manquent point sur les bords du Nil. Ce sont les Ghagar. Chez ces peuplades errantes, les hommes se font maquignons, étameurs, danseurs de corde, montreurs de singes, maréchaux-ferrants, diseurs de bonne aventure ; c'est également parmi eux que se recrutent les tatoueurs et les tatoueuses, les psylles ou charmeurs de serpents, de même que les derviches tourneurs. La tribu la plus noble des Ghagar est ordinairement désignée sous le nom de Ghawâzi et c'est dans elle que se recrutent surtout les almées, ou *awalim*, c'est-à-dire les « savantes ». Faut-il voir dans ce nom de Ghawâzi, l'origine du mot Gabachos ou Gavaches que l'on applique en Espagne et dans le midi de la France aux Gitanos, de même qu'à tous les immigrants méprisés [1] ? » *Ghawâzi*, *Gabachos*, *Gavaches* sont le mot sanscrit *gavahya* « vache ». Ce terme, sous ses différentes formes, suivant les langues, exprime un mépris absolu et a été appliqué aux prêtres de la Vache-Terre *Gô*, la grande divinité tellurique des premiers dravidiens, prêtres vaincus et honnis par la suite. Le gascon *gabaye* se rapproche encore plus de la source sanscrite.

1. Élisée Reclus, *Géo. univ.*, t. X, p. 513.

Digitized by Google

Hérodote, renversant le problème, dit positivement que les Colchidiens étaient des Égyptiens. « Les habitants de la Colchide sont évidemment Égyptiens. J'avais déjà cette manière de voir avant de prendre le sentiment d'autrui, et, comme la chose m'intéressait, je me suis adressé à l'un et à l'autre peuple. Les Colchidiens avaient meilleure mémoire que les Égyptiens et se souvenaient de ces derniers. Les Égyptiens cependant supposent que les Colchidiens sont d'anciens soldats de l'armée de Sésostris... Seuls de tous les hommes, les Colchidiens, les Égyptiens et les Œthiopiens sont circoncis. Les Phéniciens et les Syriens de Palestine (les Juifs) disent qu'ils tiennent cet usage des Égyptiens, tandis que les Cappadociens et les Macrons prétendent le tenir des Colchidiens. J'ajouterai ces traits de ressemblance entre les Colchidiens et les Égyptiens : ces deux peuples sont les seuls qui tissent le lin de la même manière ; le genre de vie, la langue, sont les mêmes dans les deux contrées [1]. »

*
* *

A un moment donné, à la suite de bouleversements ethniques, de luttes et de fuites dont il semble bien que le mythe de la Chimère, *flammis armata*, reflète la réalité sous son voile allégorique, les peuples de l'Arménie et du Caucase vaincus et disloqués durent céder devant une invasion formidable et s'expatrier. Les tribus d'Assur et de Cutch gagnèrent le pays compris entre le Tigre et l'Euphrate, vers leur cours moyen, et jetèrent les bases de l'empire assyrien. Les Ægyptides caucasiques allèrent bien plus au sud et ne s'arrêtèrent que sur les rives du grand fleuve africain auquel ils donnèrent un nom essentielle-

1. Hérodote, *Euterpe*, 104, 105.

Digitized by Google

ment dravidien : ils l'appelèrent le *Nil*, c'est-à-dire le « fleuve *qui déborde* », du télougou *nîl* « long », *nîllu* « s'étendre en longueur, déborder [1] ».

Ce qui pourrait être un sujet d'étonnement, c'est que aussi haut que l'on puisse remonter dans la civilisation égyptienne, on se trouve toujours en face d'une industrie et de connaissances diverses relativement très avancées. « Aux premiers temps de l'histoire égyptienne, les tableaux qui couvrent les murs des nécropoles montrent que la philosophie des Égyptiens était humaine et rationnelle : l'époque la plus parfaite à tous les points de vue est précisément la plus ancienne qui nous soit connue [2]. » On a prétendu que l'épanouissement de la civilisation telle que nous la présentent les plus anciens monuments, avait été précédé par un stade inconnu de liberté pendant lequel s'étaient formées les bases originelles de cette civilisation. Mais il est bien curieux de constater que jusqu'ici, malgré des fouilles répétées et des études profondes, rien, absolument rien, ne soit venu révéler cette période préparatoire. On se heurte toujours au bloc d'une civilisation déjà faite. Cela est d'une importance considérable et démontre, par induction, que lorsque les ancêtres des Égyptiens, que nous dévoilent les monuments de la vallée du Nil, vinrent s'établir dans le pays, ils étaient déjà en possession de connaissances variées. Les principes sociaux de leur civilisation étaient posés, et malgré les

1. Forme première *nittu* « s'allonger, s'étendre » ; autre forme *nîdu* ; télougou *nîl* « long », hébreux *nâtâh* « s'étendre en dehors, déborder ». La racine de *nittu* est *nî* « diriger » ; le dravidien *nîr* a engendré le tamoul et le malayâlam *nîra* « faire une surface unie », et, par corrélation le sanscrit *nîra* « eau ». Cette dernière langue use rarement de ce mot et emploie plutôt *ap* connexe à *aqua* et *uda*, d'où *unda* et ὕδωρ.

2. Élisée Reclus, *Géo. univ.*, t. X, p. 465.

Digitized by Google

maximes humanitaires que les prêtres gravaient sur les parois des temples et des nécropoles, la société était radicalement subdivisée en deux classes, les maîtres et les serfs comme dans l'Inde dravidienne où existaient et existent encore la caste supérieure et maîtresse des « blancs » ou purs et la caste subalternisée des « noirs » ou impurs [1], ce qui explique que des édifices d'une incomparable grandeur purent être élevés alors qu'ils demandaient pour leur édification une dépense formidable de forces humaines. Les prêtres commandaient, les serfs exécutaient. La civilisation égyptienne est arrivée sur les bords du Nil complète en son essence, venant toute formée dans ses principes fondamentaux de la région caucasique qui fut l'Égypte primitive. Les grands pontifes égyptiens eux-mêmes ne s'y trompaient pas. Si la foule ignorante avait perdu le souvenir des époques de gestation et des lieux où s'élaborèrent les assises civilisatrices, l'enseignement ésotérique des grands mystères en conservait pieusement et avec un soin jaloux les survivances vivaces. Hérodote, maintes fois, en parlant de l'Égypte, s'arrête court et déclare que le respect des secrets religieux lui fait un devoir de se taire. Platon [2], malgré de nombreuses réticences, avec une prudence extrême d'initié, rapporte les révélations que firent à Solon les prêtres de Saïs, révélations qui confirment la parenté originelle des Pélasges pontiques et des colons nilotiques. Les époptès égyptiens connaissaient les annales antéhistoriques de l'Athènes pélasgique, sa fondation par les prêtres primitifs du Feu et de la Terre qui

1. Les quatre grandes subdivisions ou castes de la société brahmanique sont dites les « quatre couleurs ». La première, celle des brahmanes, est la « blanche » ; la dernière, celle des soudras, est la « noire ».

2. Platon, *Timée*.

Digitized by Google

créèrent une nouvelle divinité poliade, Pallas[1]-Athéné, adorée sous le nom de Neith sur les bords du Nil, la guerre victorieuse que soutint la nouvelle cité contre les chefs barbares coalisés, la catastrophe qui détruisit, d'un seul coup, et la ville et l'île Atlantide. Ils savaient que les institutions des Pélasges athéniens étaient identiques aux leurs. « Pour les armes, ajoutèrent les prêtres égyptiens, le bouclier et la lance, nous avons été les premiers des peuples de l'*Asie* à nous en servir en ayant appris l'usage de la déesse qui vous l'avait tout d'abord enseigné. » Puis ils dirent encore à Solon avec quel soin ils savaient garder intactes les traditions antiques, de même que les prêtres assyriens. Mais comment auraient-ils pu avoir connaissance de tous ces événements perdus dans la nuit des temps passés et de ces institutions primitives si leurs ancêtres n'en avaient pas été instruits alors qu'ils étaient les voisins caucasiques des premiers Athéniens de la presqu'île de Kertsch ? Relations mystérieuses entre collèges mystiques, voudra-t-on soutenir. Mais à Delphes, à Éleusis, à Samothrace, dans l'aire de la race hellénique elle-même qui avait remporté la victoire, sauvant la civilisation pélasgique naissante et subi le cataclysme qui anéantit la primitive cité qu'elle avait fondée, il semble bien que nul souvenir ne se soit perpétué. Les Égyptiens seuls, grâce à la loi religieuse qui imposait

1. *Palli* « ville » en dravidien. La racine est *paḷ* « cavité », car les premiers Indiens habitaient des grottes ainsi que le prouvent les noms des Khond et des Gond venant de *kundu* et de *gunda* « caverne ». Les occidentaux de l'âge du renne habitaient aussi des cavernes et pendant les temps néolithiques les dieux et leurs serviteurs résidaient dans des sanctuaires chthoniens. Le mot *paḷ*, par extension, désigna le « village » et bien probablement est la base du nom que le rom Romulus donna à la colline où il fonda Rome, le mont *Palatin*. Le sanscrit, mutant *l* en *r* donne *pari* « ville ». Le correspondant grec est πόλις, mais le mot qui répond le mieux à la racine dravidienne est le nom de la déesse poliade *Pallas*.

Digitized by Google

aux prêtres le devoir sacré de conserver les traditions, ont pu révéler au législateur grec les origines grandioses de sa patrie et, en même temps, dévoiler, par corrélation évidente, les leurs propres, affirmant ainsi indirectement mais d'une manière très claire quel avait été le berceau septentrional où leur civilisation se forma, se développa et arriva à un degréassez élevé pour qu'elle pût, en arrivant dans la vallée du Nil, présenter un tout complet derrière lequel on ne peut découvrir aucun état embryonnaire et préparatoire, car cette période d'évolution première se déroula non en Afrique mais dans la Transcaucasie.

Ce n'est pas sur les bords du Nil que les sculpteurs des hypogées, des temples et des obélisques apprirent à graver sur la pierre, mais bien dans les grottes de Van. Et d'ailleurs si l'on interroge les plus vieux monuments égyptiens, on voit aussitôt qu'ils se rapprochent, de façon singulière, de ceux qui furent construits dans le Nord selon le mode cyclopéen. Mariette a déblayé, à côté du grand sphinx, un temple souterrain « aux énormes murs de granit rose et d'albâtre, revêtu des plus grands blocs calcaires que l'on connaisse; dépourvu de tout ornement, il semble appartenir à une époque de transition entre les monuments mégalithiques et les édifices proprement dits [1] ». Ce sanctuaire chthonien, comme le temple achaïque d'Apollon à Délos [2], nous reporte vraiment à la première époque, lors de l'arrivée des transfuges septentrionaux dans la vallée du Nil.

L'architecture indoue est cousine germaine de celle de l'Égypte. Certainement l'une ne procède pas de l'autre. Les deux civilisations, indienne et égyptienne, sont parallèles ; issues toutes les deux du même fonds initial, elles ont suivi, en ce qui touche à l'architectonique pure dépouillée des

1. Elisée Reclus, *Géo. univ.*, t. X, p. 572.
2. A. Lebègue, *Recherches sur Délos.*

Digitized by Google

ornements supplémentaires sculpturaux, une voie que l'on peut considérer comme semblable, parce que l'une et l'autre prirent leur inspiration première dans le génie d'une race commune. Concevez certain monument antique de l'Inde sans le fouillis des sculptures qui brisent et cachent les lignes et vous aurez un temple égyptien ; par contre, ornez un temple égyptien de toute une figuration sculptée en relief avec profusion et vous aurez un temple indien. Avec le temps, des différences plus ou moins accentuées s'affirmèrent, mais en considérant, surtout, les monuments des premiers temps de l'Inde et de l'Égypte, on ne peut qu'être frappé des similitudes d'apparence, de structure et de forme qu'ils offrent entre eux, aussi bien que de la simplicité habile qui a inspiré l'œuvre des sculpteurs des deux nations. Comme une conséquence forcée amenée invinciblement par ces constatations répétées d'une ressemblance qui s'impose à l'esprit, on est conduit à admettre pour seule cause plausible de ce fait réel d'une parenté évidente entre les deux modes d'architecture que les artisans qui, dans deux pays si éloignés, créèrent des monuments également grandioses, avaient dû avoir, tout d'abord, avant les dispersions des peuples, les mêmes maîtres. Ces éducateurs furent bien sûrement des ouvriers sacrés, car on ne peut guère se faire une idée de la situation de ces artistes primitifs qu'en supposant qu'ils ont été des prêtres ou plutôt même des hiérodules soumis aux castes théocratiques qui gouvernaient les clans aux premiers âges d'une civilisation dont l'ombre se confond avec celle de l'adolescence des dieux et des génies travailleurs.

En visitant certains édifices très antiques de l'Hindoustan on est surpris de la ressemblance qu'ils offrent avec les temples de la vallée du Nil datant des premiers jours : mêmes proportions colossales, mêmes dispositions, les uns

Digitized by Google

fouillés par le ciseau, les autres couverts d'hiéroglyphes et de scènes diverses gravées avec un art infini donnant par des creux l'impression du relief. Les sanctuaires souterrains de l'Inde et de l'Égypte se rapprochent d'une manière surprenante. Les cavernes saintes de la vallée d'Ourwhaï, près de Gwalior, ont sur leur façade des statues gigantesques aux yeux énormes, aux lèvres épaisses, exécutées dans le goût et le style égyptiens. Ces statues représentent des Tirthankars, génies du jaïnisme, la plus vieille religion organisée de l'Inde, lesquels sont coiffés d'une espèce de calotte-mitre, et ont la tête ornée de petites boucles dans lesquelles quelques voyageurs ont cru voir une reproduction des cheveux crépus des Africains [1]. A Khaira, les colosses jaïnas reproduisent encore le type caractéristique égyptien. Le temple souterrain d'Hâthor, à Ipsamboul, en Nubie, creusé il y a plus de trente-trois siècles, avec les géants de grès rouge qui en gardent l'entrée, couverts de mitres élevées, aux grands yeux mystérieux, aux lèvres épaisses, n'est-il pas similaire aux sanctuaires de l'Ourwhaï et de Khaira? On n'a qu'à regarder les uns et les autres de ces monuments pour être frappé de l'identité fondamentale qu'ils présentent entre eux, ainsi que l'a été l'éminent voyageur L. Rousselet qui n'a pu s'empêcher de reconnaître et de signaler ce principe de similitude. Le système de construction pour les édifices colossaux de l'Inde et pour les pyramides d'Égypte a été le même. Depuis longtemps les égyptologues ont démontré que pour élever les pyramides et mettre en place sur les assises superposées à une si grande hauteur les énormes blocs de pierre qui les composent, on avait fait usage d'un plan incliné; on agissait de même dans l'Inde pour les édifices immenses

1. L. Rousselet, *L'Inde des Rajahs*, Tour du monde, t. XXIV, p. 188. — « Les statues de marbre des Tirthankars, à Khaira, ont sur leurs traits le caractère égyptien. » (Id., t. XXII, p. 258.)

Digitized by Google

construits par les anciens habitants de ce pays. Or ce procédé était celui employé, bien certainement, lors de la construction d'un dolmen pour amener les tables faîtières sur les supports préalablement dressés [1].

On a beaucoup discuté sur l'origine des Égyptiens et des Œthiopiens, faisant descendre ces deux peuples l'un de l'autre en donnant la paternité originelle tantôt au premier, tantôt au second. Ces deux groupes humains aujourd'hui diversifiés par les influences évolutionnaires des milieux terrestres où ils se sont développés après leur immigration, influences qui ont produit les différenciations déjà apparentes au temps des pharaons, ne forment, en réalité, qu'un rameau unique issu du même tronc ethnique [2]. Les anciens regardaient les Égyptiens comme des « colons œthiopiens [3] », et cela est parfaitement exact puisque les régions caucasiques et l'Arménie ont porté dans l'antiquité le nom générique d'Œthiopie. D'ailleurs les égyptologues les plus érudits et les plus avisés [4] ont reconnu implicitement l'origine asiatique des colonisateurs de la vallée du Nil en disant que la civilisation s'était propagée en remontant le cours du fleuve, c'est-à-dire en allant du nord au sud [5]. Il faut donc renoncer à tirer les Égyptiens d'une souche négritoïde africaine autochthone et cependant l'étude de leur ostéologie fait voir

1. Le roi de Danemark, Frédérik VII, a lu, à la Société des Antiquaires du Nord, une note expliquant ainsi l'édification d'un dolmen, note qui fut publiée en 1861 en tête des Mémoires de la Société.

2. B. Soubeyran, *De l'influence de la géographie physique*, Bull. de la Soc. languedocienne de Géo., 1880, p. 251.

3. Diod. de Sic., III, par. 3.

4. A. Mariette, *Aperçu de l'hist. anc. de l'Égypte*, p. 15. — Maspéro, *Hist. anc.*, p. 16, 18. —Wallon, *Notice de l'Institut*, 12 décembre 1877.

5. La population nègre autochthone aurait été soumise par une tribu sémitique venue d'Asie (*Rev. de l'Hist. des religions*, 27 ann., t. LIV, n° 1. — J. Capart, *Bull. crit. des relig. de l'Égypte*, p. 18. —

Digitized by Google

qu'ils proviennent d'une race primitive noire [1]. Si donc on ne peut rechercher cette race parmi les indigènes africains, il faut aller la trouver parmi les seules autres populations noires du monde antique, les mélaniens de l'Inde. En effet, les Égyptiens caractérisés rappelaient fort bien les aborigènes indous. Dans les peintures, sur les monuments, les artistes donnent toujours à leur teint la couleur rougeâtre qu'indique au surplus, leur nom imagé et bien trouvé « fauves comme le plumage du vautour ». C'est bien la teinte des Indiens métissé, et, de plus, c'est celle signalée par Élisée Reclus, pour les Grousiens qui habitent justement la région transcaucasique qui formait l'Égypte primitive [2]. Leurs yeux longs, aux paupières étroites sans obliquité sont les yeux des Dravidiens ; leurs lèvres sont sensuelles et relativement grosses comme celles des Indiens autochthones [3]. Les anciens Égyptiens historiques étaient sous-dolichocéphales, mais il faut tenir compte des croisements nombreux de la race adventice avec les indigènes qui ont transformé le crâne dolichocéphale des Mina et des autres peuples à tête allongée de l'Inde et l'ont fait dévier de sa conformation première. M. de Quatrefages suppose bien gratuitement que le type très pur des peintures et des sculptures que l'on retrouve sur les monuments de l'antiquité égyptienne est un type tout conventionnel [4]. D'après la sincérité en art du peuple égyptien et le soin qu'il prenait de conserver intacts des types initiaux toujours reproduits, suivant une règle

J. Weissenborn, *Teerkult in Africa. Eine ethnologisch kulturhistorische Untersuchung.* — L'auteur suppose qu'un polythéisme ou un polydaimonisme des envahisseurs asiatiques est venu se superposer aux cultes indigènes pour les animaux.

1. Champollion-Figeac, *Égypte*, p. 26. — R. Hartmann, *Les peuples de l'Afrique*, p. 63.
2. Elisée Reclus, *Géo. univ.*, t. VIII, p. 284.
3. Hovelacque, *Précis d'anthrop.*, p. 397.
4. De Quatrefages, *Hist. gén. des races humaines*, p. 484.

Digitized by Google

hiératique, peut-on dire, on doit bien plutôt voir dans ces spécimens, semblablement figurés pendant le cours des siècles, la reproduction, d'après un étalon princeps, du facies des ancêtres dont les traits et le crâne n'avaient pas encore été modifiés par des unions diverses et nombreuses. Pruner-Bey, A. Hovelacque constatent avec raison l'existence d'un type fin similaire pour la conformation cranienne au type des Indiens dolichocéphales. Les cheveux longs, noirs et tombants, quelquefois ondulés, rappellent encore la chevelure des dravidiens Bhil et Mina. Que les Égyptiens se soient transformés progressivement à cause de l'afflux continuel des étrangers dans la vallée du Nil et de l'introduction d'esclaves divers capturés et amenés à la suite de nombreuses guerres, cela est hors de doute. L'Égypte dans l'antiquité fut tour à tour un champ de bataille, un foyer intellectuel et un lupanar où les peuples de l'Asie et de l'Europe sont venus successivement chercher le butin, la science et le plaisir.

De nos jours, et depuis un temps immémorial, les Bhil hindoustaniques ont une adoration profonde pour le dieu singe Hânouman, « comme s'ils voyaient en lui le symbole des anciennes races dépossédées[1] ». Les Aryaques ont même adopté cette divinité indigène. A Muttra, une des villes principales de la province anglaise d'Agra, un grand nombre de singes sacrés, du genre anthropoïde gibbon, sont entretenus et vénérés dévotement ; à Bénarès, dans le grand temple de la terrible Dourgakhund, des centaines de ces animaux sont nourris et respectés ; à Chittore, une des sept portes successives qui donnent accès dans la ville haute, a le nom de cette divinité simiesque[2] ; à Djagher-

1. Elisée Reclus, *Géo. univ.*, t. VIII, p. 284.
2. Louis Rousselet, *L'Inde des Rajahs*, Tour du monde, t. XXVI, p. 347; t. XXVII, p. 123 ; t. XXIII, p. 196 ; t. XXIX, p. 206.

Digitized by Google

naut, les singes sacrés pullulent [1]. Une tradition rapporte qu'aux Roches de Marbre, situées en plein pays des Bhil, Indra, suivi des singes commandés par Hânouman, fit bondir son éléphant au-dessus des eaux saintes de la Narbadah et que l'animal qui portait le dieu laissa la marque de son pied sur le rocher.

Hânouman ou *Hânoumanou* veut dire : « l'homme prognathe », mot à mot « l'homme à mâchoire », des radicaux sanscrits *hanu* « mâchoire » et *manu* « homme ». C'est un anthropoïde, l'*hylobates agilis*, soit le gibbon qui pousse des cris articulés en une gamme ascendante. Aussi les Indiens attribuent à Hânouman l'invention du troisième système musical et lui donnent pour attribut une lyre. Les légendes relatives à l'alliance d'Hânouman avec Rama pour la conquête de Ceylan font supposer une race autochthone au prognathisme accusé dont, semble-t-il, on peut retrouver les derniers représentants dans les *Bandar-loks* « hommes singes », population très sauvage et presque inconnue du Sirgoudja, région formée par les massifs les plus abrupts des montagnes du Bogelcund [2].

Un singe fut donc un des dieux principaux des autochthones de l'Inde et notamment des Bhil, peuple qui fit partie de l'exode primitif qui porta les Hindoustaniques dans la direction de l'ouest, et dont on peut retrouver la trace ethnique très apparente en Arménie et dans la Transcaucasie, dernière contrée qui fut l'Égypte de l'aurore. Il est naturel de supposer que les clans bhil qui vinrent s'établir

1. A. Grandidier, *Voy. dans les prov. mérid. de l'Inde*, Tour du Monde, t. XIX, p. 14.

2. « Hânouman et son peuple de singes étaient, bien probablement, les ancêtres des Bandar-loks dont parle Rousselet. » (De Quatrefages, *Hist. gén. des races humaines*, p. 344.) — « Le singe *langour* ou *hânouman* est le plus grand des singes indiens. » (L. Rousselet, *L'Inde des Rajahs*, Tour du monde, t. XXIV, p. 243.)

Digitized by Google

dans les régions situées à l'occident de la métropole dravidienne, emportèrent le culte du singe et le continuèrent, d'autant plus que, par le moyen des caravanes, ils pouvaient se procurer facilement leur dieu en chair et en os. On connaît le trafic qui se faisait de tribu en tribu de toute antiquité [1], et n'est-ce pas à l'emporium de Dioscurias, en Colchide, que le roi Salomon envoyait chercher les singes et les paons [2] qu'y apportaient les Aorses caravaniers [3], comme les Banjaris de l'Inde et les Lohanis afghans [4]?

Les Égyptiens nilotiques adoraient aussi un singe qui, par ses attributions, est véritablement une réplique de l'Hânouman dravidien. Thŏth est, en effet, un dieu princeps égyptien, « faisant les conditions de ce qui est et de ce qui sera », ainsi que dit un hymne de la XIX^e^ dynastie.

Prince des hiérogrammates, il représente les premiers civilisateurs sacerdotaux. Il est l'inventeur de l'alphabet, comme les Telchinnes ; il est astronome comme Atlas, Hespérus et les prêtres chaldéens ; sosie du dieu dravidien, il donne les règles de la musique et invente la lyre ; il est commerçant comme Hermès, protecteur des prêtres marchands ; il est tour à tour prêtre, roi, dieu, comme les magiciens serviteurs des premières divinités, puis princes théocratiques, et, enfin, génies divinisés.

Thoth créa le monde en un long éclat de rire, entrecoupé de cris hiératiquement espacés [5]. Cela fait, par force, son-

1. Hérodote, *Melpomène*, 33, 34, 35.
2. I. *Rois*, ch. X, v. 22.
3. Strabon, liv. XV, ch. v, par. 8.
4. I. Rousselet, *Les Afghans*, *Rev. d'anth.*, 1888, fasc. 4.
5. Peut-être est-il intéressant de faire un rapprochement entre le nom *Thoth* et le sanscrit *tat*, neutre de *sas* « celui-ci » qui, avec le suffixe *twa* exprimant la qualité abstraite, produit *tattwa* ou *tatwa* voulant dire « essence suprême » et, en même temps, « une modulation musicale prolongée ». *Tat* répondrait ainsi à « celui qui est » des Hébreux.

Digitized by Google

ger aux cris saccadés mais modulés de l'*hylobates agilis*, le gibbon hânouman de l'Inde.

Après leur établissement dans la vallée du Nil, les adorateurs du singe n'ayant plus sous la main l'anthropomorphe originel, le remplacèrent, tout simplement, par le cynocéphale africain qu'ils adaptèrent à leur croyance. Le nom du singe en dravidien tamoul est *kôf*, en vieil égyptien *kâf*. N'est-ce pas le même mot [1] ?

Un des foyers vénérés des pures et hautes doctrines ésotériques se trouvait à Thèbes dans la Haute-Égypte. « L'origine de cette ville est incertaine, dit Diodore de Sicile ; Osiris ayant découvert des mines fit installer des forges pour l'airain et l'or et fabriquer des armes, des instruments et des statues des dieux [2]. » Une chose est gênante cependant, c'est qu'il n'y a pas trace de mines d'or et d'étain dans les environs de l'emplacement de la Thèbes égyptienne. On peut donc croire que l'historien, d'ailleurs incertain de l'origine de la cité, se trompe et confond la ville de la terre africaine qui avait pris le nom d'une région métro-

1. « Si on admet l'opinion très accréditée aujourd'hui que la langue égyptienne a été fortement sémitisée (nous inclinons à dire plutôt « coutchitisée ») par des invasions venues de l'Asie au même titre que nombre de langues africaines : le berbère, le haoussa, le somali, le galla, il semblera naturel de rattacher à des racines sémitiques une partie, au moins, des noms des dieux égyptiens : on pourrait par là, jusqu'à un certain point, faire une sorte de départ entre les divinités plus au moins exotiques et les divinités plus ou moins indigènes. Malheureusement, la recherche n'est pas toujours facile, d'abord parce que l'on peut être égaré par des ressemblances fortuites, ensuite parce que bien des changements susceptibles de nous dérouter ont dû se produire à mesure que l'égyptien s'écartait de la forme sémitique qui a été certainement plus prononcée à l'origine que par la suite. » (E. Lefébure, *Les noms d'apparence sémitique ou indigène dans le panthéon égyptien*. Recueil des mémoires et textes publiés en l'honneur du XIVe congrès des orientalistes par les professeurs de l'école supérieure des lettres et des Médersas. Alger, 1905, 8°, pp. 389-408.)

2. Diod. de Sic., liv. I, p. 15.

Digitized by Google

pole caucasique avec une autre ville antérieure de cette dernière contrée. *Thèbes*, ἡ Θήβη, ne veut pas dire « collines », comme le pense Varron parce que les Éoliens et les Sabins nommaient les collines *tebæ* [1] ; encore moins « petite maison » de l'égyptien *ta-apiu* [2], dernière étymologie qui convient peu, on en conviendra, à une cité florissante et superbe. *Thèbes* signifie « ville du feu », de *tapa* « feu, chaleur », de la racine sanscrite *tap* « brûler » [3]. La confirmation de cette origine est renforcée par les noms de diverses villes antiques fondées par les premiers civilisés : *Tapasya* érigée par Shâma, héros d'une légende bouddhique [4], le Bacchus des Grecs, l'Osiris des Égyptiens ; *Tapé* ville d'Hyrcanie [5]. Ces cités étaient saintes comme les Thèbes mysienne, grecque et égyptienne ; elles étaient les villes-tabernacles du Feu où se dressaient les autels du grand dieu géniteur dravidien, le primordial Pan « flamme immortelle ». La répétition même de ce nom symptomatique et sacré appliqué à des villes hiératiques est une indication. La Thèbes d'Asie Mineure [6] était la *sainte* capitale d'Étion [7] ; la Thèbes béotienne était *sacrée* [8] ; enfin la Thèbes d'Égypte n'était-elle pas aussi la ville sacrée par excellence [9] des mystères, la métropole des prêtres initiés, gardiens des traditions antiques. Toutes les trois semblent bâties sur un plan uniforme et voulu par les rites, d'après des règles sacrées. La Thèbes d'Eétion est dite « aux grandes portes et aux

1. Varron, *De re rustica*, III, 16.
2. Schliemann, *Ilios*. Trad. de Mme Egger, p. 175.
3. F. Bopp, *Gramm. comp.*, t. I, p. 14. — Le mute de l'*a* et du *p* sanscrits en η et en β grecs est courant (id. *Phonétique*, t. V, p. 9).
4. Wilfort, *Asiatic researches*, t. V, p. 521.
5. Strabon, liv. XI, ch. VII, par. 2.
6. Hérodote, *Polymnie*, 42.
7. Homère, *Iliade*, ch. I, v. 366.
8. Ib., ch. IV, v. 378.
9. Gladstome, *Homeric Symchronims*, p. 159.

Digitized by Google

hautes murailles [1] » ; la grecque est la « forteresse solidement édifiée aux sept portes [2] » ; la plus grandiose, l'égyptienne, compte cent portes percées dans ses magnifiques remparts [3].

Cette dernière, dit-on, fut fondée par Bacchus-Osiris. Est-ce bien en Afrique que le héros divinisé fonda une première cité du Feu ? Bacchus naquit au pied des monts Cérauniens des amours d'Amalthée et d'Ammon, roi de la Libye caucasique [4], donc sur le territoire saint du Feu où s'élève la ville de Bakou dont le nom se rapproche singulièrement de celui de Bacchus [5].

Il est admis que l'Égypte classique d'Afrique a été le théâtre principal où se déroulèrent les évènements de l'histoire mythique d'Osiris. C'est la donnée consacrée, c'est un dogme. Et cependant la naissance de Bacchus, réplique septentrionale d'Osiris, au pied des monts cérauniens ; les similitudes apparentes des exploits guerriers de ces deux personnages identiques et de leur œuvre civilisatrice ; leur aspect géminé bienfaisant et thesmophore exactement pareil ; l'étroite liaison qui existe entre le mythe de la mort d'Osiris et celui du meurtre du plus jeune kabire de Samothrace ; la parenté évidente des fables relatives aux courses errantes de la Cérès-Cybèle phrygienne, de l'Io hellénique, de la Latone celtique d'Hyperborée et de l'Isis égyptienne ; l'identification de cette dernière avec la Déméter des mystères, et dans l'épisode de Chemnis, sous le nom védique de Buto « la terre sacrée », avec la mère d'Apollon et de Diane ; l'entrée en

1. Homère, *Iliade*, ch. VI, v. 416. — Ch. II, v. 691.
2. Ib., ch. II, v. 505. — Ch. IV, v. 406. — *Odys.*, ch. XI, v. 263.
3. Pomp. Méla, *De situ orbis*, I, 9.
4. Diod. de Sic., liv. III, 68.
5. Voir plus loin, *La Libye*.

Digitized by Google

scène de Typhon protagoniste de la caste théocratique scytho-pontique du nord, adversaire aux cheveux roux de Jupiter; la défaite définitive du géant πυῤῥός à Anthée, ville soi-disant en Arabie et que les géographes anciens ne savaient où placer, mais ville bien plus probablement de la presqu'île de Kertsch dont parle Hésiode, voisine de la cité cimmérienne de Myrmicios et dont Agamemnon fit présent à Achille, pour apaiser le courroux de cet allié, myrmidon de la Khersonèse; le compromis qui suit la lutte d'Isis et du chef sacerdotal ainsi que la divinisation du héros assassiné rappelant la théogamie des mystères samothraciens; la prétendue découverte du vin faite par Osiris en Égypte d'Afrique où la vigne ne produit pas de vin tandis qu'elle donne des récoltes abondantes au Caucase, où se trouve la presqu'île d'Apskéron, soit la corne d'Hespérus fertile en vignes qu'Ammon donna à la mère du dieu ; les rapports constants qui existaient entre l'Égypte et les mineurs caucasiques ; la ressemblance frappante des dieux et des génies métallurgiques égyptiens avec ceux du Caucase et de l'Inde : le dieu Bès, hideux, tirant la langue, petit et bancal, Vulcain boiteux et mal bâti, les Cyclopes monoglénosiques, Kuvéra Palaoustia difforme, avec une tache jaune à la place d'un œil ; le nom lui-même d'Osiris qui par son étymologie se rattache aux idiomes dravido-européens du nord, tout cela et bien d'autres détails encore donnent à penser que Bacchus-Osiris n'a jamais mis les pieds dans la vallée du Nil, et que tout ce qui a trait à son histoire s'est passé dans une Égypte transcaucasique et arménienne d'où les Ægyptides, chassés par une invasion formidable que permet de soupçonner le mythe chimérique, emportèrent le souvenir vivace de leur bienfaiteur et civilisateur en allant s'installer en Afrique. Par la suite, les prêtres adaptèrent au milieu terrestre et social de leur nouvelle patrie les traditions légendaires de l'Égypte

Digitized by Google

primitive du nord et firent d'Osiris-Bacchus un africain en oubliant peu à peu et par force les origines qui toutefois ont peut-être été connues des grands hiérophantes de Thèbes, de Saïs et de Memphis.

*
* *

La région des hautes vallées du versant sud des monts cérauniens a porté, à un moment donné, dans l'antiquité, le nom de *Libye*. Le témoignage de Suidas est formel ; il définit ainsi la position géographique exacte de cette Libye primitive : *Libya supra Colchos* [1].

Les *Libyens* étaient les « oints ». Le nom des Libyens, comme celui des Lévites, prêtres hébraïques qui pourraient bien être de même race, vient de la racine sanscrite *lip* ou *lib* « oindre » [2]. Les Gond actuels de l'Inde barbouillent d'ocre rouge les simulacres obscènes de bois qu'ils dressent autour de l'arbre sacré qui s'élève sur la place principale de leurs *pals* ou villages [3]. L'ocre rouge a remplacé le sang jadis employé. Nul doute que l'onction des idoles ne fut, d'abord, faite avec le sang des victimes. L'huile ensuite servit à cet usage. Le lingam de Çiva, la plus vieille idole de l'Inde, d'après A. Grandidier, est arrosé d'huile [4]. C'est une pratique du vieux culte tantrique des aborigènes dravidiens [5]. Or les Juifs enduisaient également d'huile les pierres sacrées [6] et, plus tard, l'autel de Jéhovah [7]. Leurs prêtres, les Lévites, étaient oints avec du sang et avec de

1. Suidas, *De Macrocephalo*.
2. En grec, λίβος, λίβάς, λίψ, « libation », λιβάξω « verser ».
3. L. Rousselet, *L'Inde des Rajahs*, Tour du monde, t. XXV, p. 185.
4. Louis Rousselet, *L'Inde des Rajahs*, Tour du Monde, t, XXVII, p. 134.
5. Ib., p. 120.
6. *Genèse*, ch. XXVIII, v. 18.
7. *Exode*, ch. XXX, v. 26.

Digitized by Google

l'huile. « Et tu prendras, dit l'Éternel, du sang de bélier et de l'huile de l'onction et tu en feras aspersion sur Aaron et sur ses vêtements et sur ses fils et sur leurs vêtements [1]. » Lors du couronnement des princes du Rajputana, un Bhil, représentant des anciens possesseurs du sol, marque au front le souverain avec une goutte de son sang qu'il tire de son pouce et de son orteil [2]. C'est l'investiture des vaincus. Or on lit dans la Bible : « Moïse fit approcher les fils d'Aaron et mit du sang du bélier égorgé sur le lobe de leur oreille droite, sur le pouce de leur main droite et sur le gros orteil de leur pied droit [3]. » La forme rituelle est renversée mais le rite est identique. A chaque page, la Bible rappelle l'onction sacrée que Strabon retrouve au Caucase dans l'onction des enthousiastes et prophètes, hiérodules albanais, que l'on oignait d'huile et de parfums pour les conduire à la mort [4], anciens frères des Israélites, restés esclaves et dont les pères Libyens n'avaient pas participé au mouvement d'exode des tribus serves révoltées.

Pline, Polybe, Ptolémée désignent les Ligures sous les vocables de *Libui* ou *Levi*, termes qui sont identiques au grec Λίβυσι « Libyens ». Or les Ligures ont été confondus avec les Ligyens ou Libyens que les mythographes primitifs proclament vertueux et sacrés ainsi que la plupart des peuples mythiques de l'Hyperborée ; c'est dire qu'avant de venir en Occident, ils avaient vécu en contact avec les pères des Hébreux, dans le Caucase, ou, pour mieux s'expliquer, avec les Libyens de la *Libya supra Colchos*. Ce qui est important à retenir c'est que le nom *Levi* traduit Λεῦσι

1. *Exode*, ch. XXIX, v. 21.
2. L. Rousselet, *L'Inde des Rajahs*, Tour du Monde, t. XXII, p. 263.
3. *Lévitique*, ch. VIII, v. 24.
4. Strabon, liv. XI, ch. IV, par. 7.

Digitized by Google

et que c'est justement la désignation des prêtres hébraïques de la tribu de Lévi, les « oints » du sanscrit *lib*.

Tous les serfs n'avaient pas quitté la Transcaucasie lors de l'exode de Tharé, la révolte ne s'était produite, vraisemblablement, que dans le pays des Kaspii Albanais et dans la Haute Arménie, vers la région orientale. Beaucoup étaient restés sous la tutelle des clans nobles théocratiques qui avaient occupé la plus grande partie de l'isthme ponto-caspien. Renan dit que la dénomination des Hébreux, οἱ Περαται, qui certainement à l'origine ne s'appliquait pas seulement aux Israëlites, ne laisse lieu à aucun doute et se rapporte évidemment à une autre époque où une partie de la population sémitique habitait en deçà de l'Euphrate et une autre au delà [1]. Changeons, suivant l'opinion de M. de Lengerke [2], l'Euphrate en l'Araxes et nous nous trouverons facilement en mesure d'expliquer la présence dans les régions caucasiques des frères des Hébreux toujours guidés par des prêtres libyens congénères des Lévites juifs, dont ils finirent par prendre le nom.

Les Libyens de Xerxès sont commandés par un certain *Massage*, fils d'*Oarise* [3]. Or ce nom est transparent et indique un chef massagète, voisin du Haut Caucase, d'autant plus que celui de son père a, tout à fait, les allures d'un vocable caucasique : *Oarise* contenant évidemment le radical ἠώς « aurore » si fréquent dans la composition des noms propres colchidiens. Un témoignage d'un haut intérêt est celui d'Hésiode dont Strabon cite un fragment [4] :

1. Renan, *Hist. gén. des langues sémitiques*, liv. I, ch. II, p. 30. — En sanscrit le similaire *parata* « qui passe sur la rive opposée » indique, semble-t-il, que lors de l'exode de Tharé, les Hébreux en abandonnant le pays du nord où ils avaient résidé jusque-là, franchirent le fleuve Araxes.
2. De Lengerke, *Kanaan*, p. 214.
3. Hérodote, *Polymnie*, 71.
4. Strabon, liv. VII, ch. III, par. 7.

Digitized by Google

« Les Œthiopiens, les Libyens et les Scythes hippémolges se nourrissent du lait des juments. » Si les Libyens, dont il est question ici, avaient été des habitants de l'Afrique, comment Hésiode les aurait-il cités comme ayant le même mode de nourriture que les Œthiopiens vertueux, visités par les dieux homériques [1] qui n'avaient que faire dans des déserts africains si éloignés de l'Olympe neigeux et, encore mieux, vivant du lait de leurs cavales *comme les Scythes* dont, malgré la meilleure volonté du monde, on ne peut faire un peuple méridional ? Oppien [2], après avoir parlé de Colchos, patrie de Médée, dit que sur les confins de l'Œthiopie, on trouve, au milieu des précipices, la race des hippagres que capturent les *noirs habitants de l'Inde* [3]. Et, plus loin, il ajoute que le Gange aux portes de l'aurore quitte les campagnes de l'Inde et les peuples de Maryandie [4]. Or les Maryandini était un peuple de l'Euxin oriental [5] et, suivant le géographe Éthicus, l'Inde venait jusqu'au mont Imaüs [6].

Brugsch-pacha rapporte que sous le règne du successeur du grand Ramsès, le roi Mineptah II, les Phéron, les Shardana et les Turash étaient ennemis des Égyptiens et alliés des Libyens, lesquels, venant de l'Occident, firent une formidable invasion dans le delta du Nil. Naturellement le savant allemand fait de ces Libyens des aborigènes africains, arrivant on ne sait de quelle contrée perdue de l'Afrique occidentale, bien qu'il dise que leurs alliés étaient des peuples frères dénommés « peuples de la mer » et « peuples

1. Homère, *Iliade*, ch. I, v. 423.
2. Oppien, *La chasse*, ch. III.
3. D'après la description d'Oppien, les hippagres paraissent être des yaks, bœufs sauvages à longs poils, aujourd'hui domestiqués, que l'on trouve à l'orient et au sud de la mer Caspienne.
4. Oppien, *La Chasse*, ch. IV.
5. Pomp. Méla, *De situ orbis*, lib. I, par. 2, 19.
6. Ethicus, *Descrip. Asiæ*, éd. Panckoucke, p. 55.

Digitized by Google

du nord ». Ces Libyens entretenaient des rapports constants avec les *Shairdana*, les *Shakalsha*, les *Akaïuasha*, les *Léku*, termes qui signifient les *Sardiens* marins qui habitaient les maisons de roseaux de la capitale de la Lydie, contrée de la mer Égée ; les *Colches* du Phase et du littoral du Lazistan ; les *Achæi* pirates des côtes septentrionales du Pont-Euxin ; les *Lyciens* les « loups » du Taurus ; enfin les *Tyriens* de Phénicie. Les Libyens qui envahirent le delta égyptien, conjointement avec des peuples maritimes du Pont-Euxin, de la mer Égée et de la Méditerranée orientale, étaient, avec évidence, des frères de race des Libyens pirates du littoral de l'Abkhasie [1]. Ils avaient émigré sur les côtes de l'Afrique septentrionale lors du grand exode qui entraîna vers le sud une masse de populations euxiques et mœotiques, probablement à la suite d'un désastre de guerre, événement dont on peut saisir la trace causative dans les dialogues de Platon malgré toutes les réticences calculées qu'imposait le secret mystique. Tout naturellement ces émigrants restèrent en relation avec leurs frères de la mer Axène et avec ceux de leurs congénères qui avaient été fonder des colonies prospères sur les rivages de l'Orient méditerranéen. C'est ainsi que peut s'expliquer leur alliance avec des « peuples du nord » aussi bien qu'avec des peuples de la Méditerranée qui avaient émigré comme eux. Comment admettre que les Achéens, les Colches, les Lydiens, les Lyciens et les Tyriens aient pu aller contracter une union offensive avec un peuple très éloigné, si des affinités de race, des relations anciennes dans un foyer commun de développement initial n'avaient pas établi ou continué un rapprochement, qu'on peut dire fraternel, entre eux et leurs anciens compagnons de course et de pillage ? Cette amitié,

1. Strabon, liv. X, ch. II, par. 12.

Digitized by Google

traduite par une alliance étroite, résultait d'une antique communauté de race, d'une identité d'appétits d'aventure et de coutumes de flibusterie. Ces navigateurs primitifs, se souvenant des dangers courus côte à côte, des jours de bonne et de mauvaise fortune, des batailles perdues, des victoires gagnées, des luttes éperdues, des pillages triomphants, des rapts réussis dans des expéditions entreprises en commun, n'avaient pas perdu de vue la confraternité originelle qui les unissait aux Libyens caucasiques qui, forcés de s'expatrier ou simplement amoureux des aventures, avaient été fonder les lointaines colonies libyennes de la côte barbaresque d'Afrique.

Diodore de Sicile raconte « qu'Ammon, roi de Libye, ayant rencontré, *au pied des monts Cérauniens*, une fille d'une beauté merveilleuse, l'aima, la rendit mère de Bacchus et lui fit don de la corne d'Hespérus fertile en vignes [1] ».

Que si cependant, on veut suivre, malgré tout, les données classiques admises, on arrive à des conclusions géographiques absolument bizarres : voilà un roi de la Libye *africaine* qui visite ses états situés en pleine *Caucasie* dans la région *cérauniennne* ; là, à une distance énorme de son royaume d'Afrique, il trouve une jeune fille qu'il rend mère d'un dieu *grec* et à laquelle il donne pour domaine une corne située en *Espagne*. Cela a l'air d'une plaisanterie. C'est tout à fait incohérent et il est inutile d'insister sur l'obscurité d'une telle conception. Quel besoin de s'évertuer à concilier de pareilles invraisemblances, alors que l'on trouve, réunis sur un même point précis, les éléments topographiques clairement évidents : la *Libya supra Colchos*, les monts Cérauniens, la ville de Bacchus, soit Bakou et la presqu'île d'Apskéron fertile véritablement en vignes de

1. Diod. de Sic. D'après Thymœtès, liv. III, par. 68.

Digitized by Google

nos jours encore, région sainte du feu qui devait appartenir à un dieu météorologique maître des éléments et en particulier du feu céleste, enfin région qui affecte très exactement la forme d'une *corne* s'avançant en éperon dans la mer Caspienne ?

Bacchus est la réplique d'Osiris, en égyptien *Ousiri*. Au Caucase son nom était *Séosérès* ; Strabon lui donne celui de *Séoris* ; enfin on l'a aussi appelé *Sirius*, d'après Diodore de Sicile. Nous signalons d'abord, pour marquer l'origine dravidienne, que dans toutes ces appellations se détache avec évidence la racine dravidienne *sêr* « briller » qui est la base du nom du dieu autochthone éogénique indien *Sêran* « le brillant ».

Dans Bacchus, Ιαχος, la première syllabe *ba*, ια, est le sanscrit *gô*, *gau*, d'après la même déformation que celle qui a produit *bos*, βούς venant de la même source. Ainsi s'explique les épithètes qu'Orphée donne au dieu « rugissant à deux cornes, à face de taureau [1] ». La seconde syllabe est le sanscrit *kakud* « ce qui se dresse debout ». A ce compte, le *Bacchus* des Italiotes, le Ιαχος des Grecs est, de par son nom, le « terme taureau », soit une νυσσα ταυρομορφος, ou, plus simplement, un menhir. Les premières divinités ont été figurées par des pierres dressées que Pausanias appelle ἀργοὶ λίθοι. *Kakud* est confirmé par le nom du dieu caucasique *Bakak* similaire à Bacchus dont le souvenir s'est conservé parmi les tribus du Caucase [2]. La probabilité de cette base étymologique est encore renforcée par le berbère *bakash* signifiant « borne » et principe du nom du dieu *Bakax* adoré par les Thibélitains d'Algérie [3]. Le Séosérès du Caucase était figuré par un tronc d'arbre [4] ainsi que les

1. Orphée, *Les parfums*, hym. XXIX.
2. Dr Sanwith, *Narration of the siege of Kars*.
3. Paul Monceaux, *La grotte du dieu Bakax*, Rev. arch.
4. D'ailleurs le Dionysos grec était adoré sous la forme d'un

Digitized by Google

autochthones de l'Inde figurent encore leurs divinités ithyphalliques. Mais encore le nom grec du dieu Διονύσος contient le nom νύσσα débarrassé du double σ dont les Grecs opéraient le redoublement sans aucune raison définie, au hasard des prononciations, et ce mot veut encore dire « borne ». On le voit, sous ces diverses formes latine, berbère et grecque, on retrouve toujours la signification de « borne », de « terme ». On revient ainsi au principe fondamental qui est « ce qui se dresse » et avec l'association de l'image du taureau indiquée par *ba* égalant *gau*, à « taureau dressé », c'est-à-dire le mâle puissant, le dieu géniteur figuré par l'idole phallique de même que son ancêtre Pan était figuré, au fond de l'Armorique, par le menhir de Pen-Marck, comme un étalon vigoureux [1].

Osiris, dit-on, a fondé la Thèbes égyptienne. Ce n'est pas en Égypte que Bacchus qui est Osiris, consacra une ville au feu, mais dans sa patrie, la *Libya supra Colchos*. Ce dieu caucasique né au pied des monts Cérauniens des amours d'Ammon et d'Amalthée [2] porta le surnom mérité de *pyrogène* et fonda dans le douaire apschéronien, la corne d'Hespérus que son père divin avait donnée à sa mère, une ville consacrée au Feu, une Thèbes qui prit le nom de son fondateur.

arbre, dans lequel sa divinité était censée résider, témoin le Dionysos *Endendros* de la Béotie. A Thèbes, Dionysos *Cadmeios* était un morceau de bois tombé du ciel dans le lit de Sémélé ; le *Stylos* était un pieu ainsi que le *Perikionios*. Le sommet de l'idole ou le visage grossièrement sculpté qui terminait le pieu étaient peints en rouge avec du cinabre, absolument comme pour les idoles obscènes sous forme de pieux plantés dans leurs villages que les aborigènes de l'Inde barbouillent d'ocre rouge. Cette pratique a une intention impudique, elle veut imiter la nature.

1. *Pan* est la racine dravidienne *pan* qui signifie « créer » avec l'idée du mouvement engendré par l'acte copulatif. Le breton *pen* signifie « tête », mais pour *Pen-mark*, la traduction littérale est le latin *penis-caballi*.

2. Diod. de Sic. *d'après Thymœtès*, liv. III, par. 48.

Digitized by Google

CHAPITRE II

L'ILE DE GÉRYON. — LES COLONNES D'HERCULE.

Quelques explications sont indispensables pour bien faire saisir certains détails des propositions qui vont être émises.

La société primitive, telle qu'il nous est permis de l'entrevoir, avait, sans aucun doute, une organisation fondée sur le système des castes. On ne peut mieux comparer cette organisation sociale qu'à celle qui régit encore maintenant la société lamasique du Thibet, laquelle a gardé intacts les règlements antiques. L'état social des Touaregs africains offre un tableau à peu près identique et paraît également calqué sur les mêmes principes originaux. En résumé : au sommet, souveraine et dominatrice une caste théocratique, puis, au-dessous, la classe subalternisée des guerriers et des artisans et, au dernier rang, la foule des hommes du peuple qui, comme la plèbe gauloise, n'a aucune autorité, *nihil audet per se*, ainsi que dit César. Dans l'Inde brahmanique, ce sont les brahmanes, les kchatriyas et les sudras, puis, dans le bas-fond social, les parias, hors classe, bétail humain. Chez les Touaregs, ce sont les Imôchar « seigneurs », les Imrads « vassaux » et les esclaves Bellé. Chez les peuples protohistoriques, ne peut-on trouver les prêtres ouranides, les guerriers et les artisans titanides et la masse populaire sans nom ? En réalité, d'après les démarcations empruntées à l'Inde des négritoïdes primitifs les « blancs » purs et les « noirs » impurs, et, tout en bas,

Digitized by Google

dans les dessous sociaux, la foule sans droit, sans pouvoir, sans dénomination.

Hercule a-t-il existé ? Il apparaît dans le mythe comme un héros bienfaisant et puissant, et aussi comme un frondeur résistant aux dieux, c'est-à-dire aux prêtres ; il lutte avec Pluton, il combat contre Neptune [1], il étouffe Antée, fils de la Terre, il vole le trépied d'Apollon et en vient aux mains avec le dieu. Il est aussi un malheureux que la haine des dieux, ou mieux de la caste théocratique, poursuit et qui finit par mourir empoisonné. Dans les *Commentaires sur Aristote*, Aspasius met ces paroles dans la bouche d'Alcmène. « Hercule, Oh le plus laborieux, ἐπίπονος, et le plus malheureux, δυστυχής, des mortels [2]. » Hésiode fait ainsi parler le héros : « Cydnos pourquoi pousses-tu ton char contre des guerriers comme nous, faits à la lutte et à la souffrance [3] ? » Et encore ces vers de Moschus : « Ma mère, pourquoi pleurer, dit Mégara, est-ce parce que ton fils Hercule est en butte à une longue souffrance imposée par un lâche ? Nul mortel ne fut plus malheureux que lui et n'éprouva autant de peines [4]. » En effet, sa vie n'est qu'une perpétuelle lutte ; tantôt forcé de se soumettre, il exécute les ordres des prêtres, tantôt, sa colère débordant, il les combat. Dans de telles conditions, on peut dire vraiment que Hercule représente, par synthèse, la lutte des Titans [5] contre les Ouraniens ; il est le summum syncrétique des

1. Pindare, *Olympique*, IX.
2. Aspasius, *Ad Arist. eth. Nicom.* 3, frag. des Μεγάλαι εοῖαι.
3. Hésiode, *Bouclier d'Hercule.*
4. Moschus, *Idyl.*, IV. — Voir aussi *Hercule furieux*, de Sénèque, v. 762 et suiv.
5. Si on peut s'en rapporter aux origines philologiques indiennes *titan* signifierait « tisserand du feu », du sanscrit *tan* « étendre la trame » et du dravidien *ti* « feu ». A ce compte les Titans auraient constitué une caste d'ouvriers artisans des premiers métiers, vulgarisateurs des industries primitives, et, dès lors, on peut les assimi-

Digitized by Google

efforts d'une caste pour se débarrasser de l'odieuse oppression d'une autre ; il est le critérium de tout un cycle héroïque [1]. Hésiode, en parlant d'Hercule, l'appelle justement *la Force hérakléenne* ; Orphée, *la race invincible de la Terre* [2] ; Virgile lui donne le nom de *Robur* [3] ; pour la plupart des poètes grecs il est la βία Ἡρακλέους et ces désignations définissent très exactement la caste subalternisée pendant toute cette période troublée de luttes intestines, alors que tour à tour, victorieuse ou vaincue, elle exultait ou se courbait. Cela donne encore la raison de la multiplicité des Hercules antiques, les exploits de tous les chefs titanides « de la race illustre du ciel et de la terre, aïeux de nos pères » [4], ayant été accumulés par les légendes des peuples divers qui puisèrent leurs traditions premières dans le même fonds, sur la tête d'un seul héros synthétique. Malgré

ler aux Telchines qui furent vraiment des artisans inventeurs, suivant tous les mythes qui les concernent. Les démêlés d'Héraklès et d'Eurysthée représenteraient donc la lutte de deux classes sociales, l'une les Telchines-Titans voulant saisir le pouvoir et se soustraire à la domination de l'autre syncrétisé en Eurysthée qui serait le protagoniste des Koribantes magiciens primitifs, chefs théocratiques.

1. « La nature même des récits qui se rattachaient à ce fils aimé de Jupiter, injustement persécuté, parcourant la terre et la délivrant des fléaux qui la désolaient, emporté parfois par la fougue des passions, mais personnifiant le courage, la force et la générosité, devait frapper l'imagination populaire et faire accueillir partout son nom. » (Michel Bréal, *Mél. de myth. et de linguist. Hercule et Cacus*, p. 50.) On retrouve les mêmes sentiments dans les runot finnoises qui chantent les faits et gestes du héros Lemmikaïnen grand et malheureux qui bien certainement est un dédoublement d'Hercule. (*Kalevala*, XVIII[e] runo, trad. Léouzon-le-Duc.)

2. Orphée, *Hymne XI.* — On a traduit Ἡρακλῆς par Ἡρα-κλέος « la gloire de Junon », ce qui n'arrive à pouvoir signifier quelque chose que par une suite de déductions alambiquées. Ἡρακλῆς vient de Ἐρα-κλέος « la gloire de la terre ». N'est-il pas le chef des Titans *fils de la Terre*, d'après Orphée ? Le cas de l'allongement de l'ε en η se présente en grec : ἦρα est la troisième personne du singulier de l'imparfait de l'ἔραω.

3. Virgile, *Æneidos*, ch. VIII, v. 220.

4. Orphée, *Hymne XXXVI.*

Digitized by Google

leur puissance, leurs efforts et leur ruse, les prêtres demi-dieux représentés dans le mythe par le « grand et divin » *Eurysthée* (εὐρυς « immense », sanscrit *uru* et θεος, védique *dyô*), ne pouvant arriver à réduire la force titanique d'une façon définitive, cherchèrent des dérivatifs à la turbulence de leurs adversaires, ce qui donne la clef de la plupart des travaux imposés à Hercule ou plutôt aux Titanides, mais ne purent anéantir ceux-ci, ce qu'ils n'auraient pas manqué de faire s'ils n'avaient eu devant eux qu'une seule individualité. On peut supprimer un homme quelque grand qu'il soit, mais on ne supprime pas une classe entière d'une nation quelle que soit la rigueur de la répression, surtout lorsque cette classe est forte et, bien plus, indispensable à la sûreté de l'État, non seulement pour défendre cet État contre les ennemis du dehors, mais encore pour assurer une domination tyrannique de prêtres pirates et pillards, ainsi que les caractérise Orphée.

*
* *

La thèse, faisant partir les Aryens, non d'un centre asiatique, mais d'un centre européen, a été pour la première fois formulée par un géologue belge, J.-J. d'Omalius d'Halloy [1]. L'anglais Latham, sans beaucoup de succès, soutint la même opinion [2]. En 1864, d'Omalius d'Halloy reprit avec énergie la discussion [3]. L'indianiste Benfey vint ensuite qui plaçait le berceau des langues aryennes entre les bouches du Danube et la mer Caspienne, au nord de la mer Noire [4]. F. Spiegel, à la suite de Benfey, pense que la race aryaque

1. D'Omalius d'Halloy, *Des races humaines ou éléments d'ethnographie.*
2. Latham, *Elements of comparative philology.*
3. *Bull. de la Soc. d'anthr.*, 1864.
4. *Allgemeine Zeitung*, 25 juillet 1875.

Digitized by Google

se constitua dans le sud-est de l'Europe [1]. Agrandissant l'aire patrimoniale des Aryas, Cuno leur donne comme domaine primitif toute la région s'étendant de l'Atlantique à l'Oural [2]. Mme Clémence Royer, au congrès d'anthropologie de Bruxelles, en 1872, répudie l'opinion de l'origine asiatique des Aryens, soutenant que leur langue est née en Europe. F. Müller, adoptant les idées de Benfey, est d'avis que la dislocation des tribus aryennes a eu pour théâtre le sud-est de l'Europe [3]. Le Dr Topinard se déclare partisan « de placer le berceau des races blondes quelque part en Europe [4] ». Piétrement donne pour patrie primordiale le sud-ouest de la Sibérie [5]. Mme Clémence Royer, revenant à la charge, dit « que les Celtes, les Germains, même les Latins viennent de l'orient de l'Europe. Je l'admets, je le crois. Mais, par contre, toutes les légendes, toutes les traditions des Aryens historiques de l'Asie les font venir de l'Occident. D'un côté comme de l'autre, nous sommes amenés à rechercher leur berceau commun vers le bas Danube, dans cette Thrace pélasgique dont on ignore la langue et dans cette presqu'île d'Asie Mineure où de tout temps, se sont succédé, remplacés et mélangés des peuples essentiellement aryens [6] ». W. Tomaschek insiste sur l'obligation de placer la mère patrie des Aryens dans l'Europe orientale vu les relations qui existent entre les idiomes aryens et finnois [7]. En 1890, le R. P. Van den Gheyn, abandonnant la thèse de l'origine asiatique, semble se ranger

1. *Eranische Alterthumskunde*, t. I.
2. *Forschungen im Gebiete des alten Voelkerkunde.*
3. *Geographisches Jahrbuch*, 1872. — *Probleme der linguistischen Ethnographie.*
4. *Bull. de la soc. d'anthrop.*, 1879, p. 185.
5. *Revue de linguist. et de philol. comparées*, août 1859.
6. *Bull. de la soc. d'anthrop.*, 1879.
7. *Zeitschrift für oesterr. Gymnasien*, t. XXIX, p. 859.

Digitized by Google

à l'opinion de Tomaschek [1]. Schrader [2] et Taylor [3] tiennent pour la Russie méridionale et orientale comme domaine primitif de la race aryaque. Huxley [4] exprime l'opinion que les Aryens, dans les anciens âges, occupaient les régions s'étendant du nord à l'Oural [5].

A notre avis, le doute n'est pas possible ; trop d'indices et trop de preuves viennent corroborer cette opinion que c'est dans les contrées euxiques et mœotiques que se rencontrèrent et s'amalgamèrent les différents éléments ethniques qui formèrent, peu à peu, par fusion, les races aryaques et, au point de vue philosophique et religieux, que se développa l'âme aryenne épurée et réformatrice. C'est donc dans ce foyer actif d'énergie libérant l'esprit humain, et de réforme transformant les rites et les croyances magiques et samanesques en une religion aux mythes éclatants, que se déroula l'histoire mythologique des âges premiers, histoire enjolivée par l'imagination ardente des primitifs. Cette mythologie, dans ses principes, n'est que la narration poétisée et arrangée au goût de chaque groupe humain, sorti de ce berceau, des faits et gestes des héros et des hommes dieux des derniers temps préhistoriques. Les racines primordiales des événements relatés par les légendes de tous les peuples provenant de cette origine, toutes légendes similaires en leur essence, plongent en plein dans le passé préhistorique, et en étudiant ces légendes avec soin, on est invinciblement et toujours ramené vers les régions qui constituent aujourd'hui la Russie méridionale, le Caucase et les rives septentrionales et orientales de la mer Axène.

1. *Revue des questions scientifiques.*
2. *Sprachvergleichung und Urgeschichte.*
3. *The origin of the Aryans.*
4. *Nineteenth century*, 1890, t. XXVIII, p. 750-777.
5. Tous ces renseignements ont été puisés dans le travail de M. Salomon Reinach, *L'origine des Aryens*, Paris, 1892.

Digitized by Google

*
* *

Géryon [1] était fils de Krysaor « au glaive d'or [2] » et ce dernier était fils de Neptune et de la Gorgone Méduse décapitée par Persée. Les détails précis de ces légendes indiquent d'une façon positive comme théâtre de ces faits de natalité et comme base localisée de ces origines, aussi bien que comme lieu spécial où se produisirent les événements qui préparèrent et suivirent ces gestes mythiques, les régions orientales de l'Europe euxique et nullement la terre occidentale d'Hispanie. Or, Géryon, selon Apollodore, régnait sur l'île d'Érythie que Pomponius Méla place en face de la Lusitanie dans la grande mer d'occident [3] où il n'y a jamais eu la moindre île. Strabon, pas bien certain d'être dans le vrai, suppose qu'anciennement, *à ce qu'il semble*, on appelait Érythéa un groupe insulaire avoisinant le Bœtis [4], et Pline, sur la foi de Philistide, avance que dans

1. La mère de Géryon était une fille de haute caste sacerdotale, une koribantide, *Kallirhoé*. *Kalli* répond au latin *gallus* et vient du dravidien *koṛi*, *koḷi* « coq », donc la « fille des coqs » koribantes, dans le nom desquels le radical constitutif *koṛi* se montre; *rhoé* est le grec ῥοά « grenade ». Pour les primitifs ce fruit était une représentation emblématique et impudique du principe féminin, par suite de l'image qu'il présente lorsque l'écorce éclatée laisse entrevoir les grains rouges qu'elle contient. En sanscrit *p̣alaçâḍava* veut dire « grenade » en regard de *p̣ala* ayant les deux sens de « fruit mûr » et de « flux menstruel »; *ça*ḍ*a* veut dire « végétal » et *va* est un suffixe indiquant la possession : *p̣alaça*ḍ*âva* signifie donc « fruit ayant un flux rouge ». Ainsi s'explique la signification obscène de la grenade qui faisait partie de la symbolique rituelle des religions antiques. *Kallirhoé* veut donc dire, d'après ces prémisses, « la grenade fille des coqs », ou, si l'on le préfère, « la fille nubile, fille des coqs ». Que ce nom, quelque bizarre qu'il puisse paraître, ne surprenne pas ; encore de nos jours, dans les contrées du Caucase, on a coutume de donner aux jeunes filles des noms imagés et souvent étranges, à la manière des sauvages de l'Amérique et aussi des Chinois (Mourier, *Contes du Caucase*).

2. Χρυσόν αὐρ' ἔχων, d'après Ilésychius.

3. Pomp. Méla, *De situ orbis*, liv. III, par. 6.

4. Strabon, liv. III, ch. II, par. 11.

Digitized by Google

l'île de Gadira on doit reconnaître l'ancienne île de Géryon [1]. Voilà déjà que l'île change de place ; des côtes du Portugal elle se transporte vers l'embouchure du Guadalquivir. Il faut alors renoncer à chercher l'Érythie de ce côté du monde

Strabon cite un passage du poète Stésichore où il est dit que Géryon naquit « presque en face de l'illustre île d'Érythie, à proximité des sources du Tartessos, fleuve *à tête d'argent* qui sort d'un rocher [2] », le rocher dont fait mention Homère, probablement, et qui devait se trouver dans le voisinage du mont Spanus d'où Éthicus fait sortir le Mœotis [3]. Ce Mœotis ou ce Tartessos était la Kouban. Quant au mont Spanus, c'est simplement l'Elbrouz « la crinière de glace », le Yal-Bouz des Tartares. Strabon ajoute encore, que très probablement, Homère a tiré du nom de Tartessos celui de Tartare de même qu'il avait placé les Cimmériens au seuil des Enfers pour donner satisfaction à la haine héréditaire des Ioniens contre ce peuple. Mais non ! Le vieil et véridique Homère ne se trompait pas. Le Tartessos était bien un fleuve du Tartare et si, plus tard, une région de la Bétique occidentale a porté le nom de Tartesse, c'est parce que des navigateurs phocéens ou phéniciens lui avaient donné ce nom, ou bien encore parce qu'elle avait été colonisée par une peuplade émigrante de race cimmérienne qui lui avait appliqué une appellation de la patrie quittée. *Tartessos*, *Tartare* est la traduction littérale du sanscrit *tatarsa* « aride, qui a soif », racine *tars* « avoir soif », venant du dravidien *tarisu* « terre aride », issu lui-même du radical ultime *tari* « être inculte [4] » :

1. Pline, IV, 22, 26, 120.
2. Strabon, liv. III, ch. II, par. 11.
3. Éthicus, éd. Panckouke, p. 43.
4. Comparez le grec τέρσω « tarir », le latin *torreo* et *torseo*, le gothique *thaursja* « j'ai soif », le français « tarir ».

Digitized by Google

en somme la terre πολύδιψον homérique. La partie de la péninsule de Taman où coule la Kouban dans son cours inférieur, est en effet aride et volcanique ; c'est une contrée convulsionnée par le travail continuel des feux de la terre qui s'échappent par toutes les fissures extérieures. Quantité de petits volcans, véritables geysers, vomissent des boues chaudes et du naphte brûlant [1]. Toutes les eaux, stagnantes, sont couvertes d'une nappe irisée de pétrole et l'air est empuanti par les exhalaisons sulfureuses. Ce n'est pas l'eau qui manque, mais l'eau potable. Malgré le nombre et l'importance de ses sources infestées, c'est le pays de la soif, le Tartare infernal. C'est la contrée maudite que les Russes nomment la région des *pekla* ou des enfers [2], les enfers antiques où régnait le Pluton cimmérien, *Rex chaos*, dont les Gaulois se disaient avec orgueil être les fils [3]. Le fleuve qui venait alimenter les marais tartaréens de Taman et de la côte orientale de la mer d'Azow a pris le nom des régions désolées qu'il traversait avant de se déverser dans la mer.

Stésichore fait du Tartessos un fleuve ; on ne peut guère expliquer l'épithète « à tête d'argent » qu'il lui donne, que par le fait que ce cours d'eau prenait sa source dans une région montagneuse couverte de neige, comme est la partie montueuse de la Scythie riphéenne. Le Tartessos du poète devient donc du coup la Kouban qui fut l'Akhéron primitif avant que ce nom ait été donné à un ruisseau grec, pour satisfaire aux exigences topographiques de la mythologie indigène des Hellènes et cette épithète « à tête d'argent » est rigoureusement exacte puisque ce fleuve prend sa

1. Élisée Reclus, *La Terre, Les continents*, p. 638.
2. Élisée Reclus, *Géo. univ.*, t. VI, p. 97.
3. César, *De bello gallico*, liv. VI, par. XVIII. — Diod. de Sic., liv. V, par. 32.

Digitized by Google

source dans les glaciers du massif de l'Elbrouz dont un sommet a porté le nom de Spanus et un autre sans doute, celui de Kalpé. L'Akhéron au cours lent, dont l'eau, suivant Orphée, est semblable à de l'argent qui coule, devait être en effet un fleuve d'un pays de dur climat car il ne faut pas songer à l'Andalousie pour trouver des neiges et des frimas. Ératosthène, disant qu'on appelait Tartesside le canton touchant au mont Kalpé [1] et qu'Érythéa désignait une des îles Fortunées, est dans la vérité tout en ne s'en doutant pas. Il prend, en effet, avec les géographes antiques, le mont Kalpé pour une montagne de l'Hispanie, ce qui était exact dans les temps historiques mais faux pour les époques primitives, car ce nom de *Kalpé*, tout d'abord servait à désigner un mont de la chaîne céraunienne avant d'être appliqué à une montagne de l'Ibérie occidentale [2]. Comment expliquer, s'il n'en avait pas été réellement ainsi, ce que dit Orphée : « Nous arrivâmes chez les *Cimmériens* qui sont privés de la chaleur du soleil car le mont Riphée et le sommet du Kalpé cachent ses doux rayons du côté du midi et les Alpes du côté du couchant. » Si donc le Tartessos est un fleuve du Tartare

1. *Kalpé* est du pur sanscrit; c'est la racine *klip* dont une des formes est *kalpé*. Elle signifie « se produire », mais aussi par extension « grandir ». F. Bopp compare *kalp* au grec ὅλμος « corps », ce qui conduit à « montagne » et, comme témoin, on peut donner *alpe* avec la chute de la gutturale initiale.

2. Eratosthène ne pouvait savoir que cette similitude des noms provenait, comme cela s'est présenté si souvent, de l'habitude constante qu'avaient les émigrants de donner aux pays lointains qu'ils occupaient le nom des sites de la mère patrie. Les Ibères venus des bords de l'Euxin ou de l'Ibérie caucasique dont parle Strabon, n'avaient pas manqué d'agir de cette sorte en souvenir de la métropole. Puis, peu à peu celle-ci, abandonnée par presque tous ses fils migrateurs, avait été perdue de vue et l'origine pontique des appellations initiales qui avaient servi à désigner tant d'endroits divers, était tombée dans l'oubli. De là une confusion inextricable bien souvent.

Digitized by Google

cimmérien et le mont Kalpé un pic céraunien, c'est dans les régions pontiques qu'il faut chercher l'île fortunée d'Érythie en face de laquelle, selon Stésichore, naquit Géryon, qui par cela même cesse d'être un hispanien occidental pour devenir un scythe, ce qui, on le reconnaîtra, est bien plus en concordance avec le berceau gréco-pontique où se forma le mythe qui le concerne.

Hercule, dit la fable, vola les bœufs de Géryon [1]. Quel voyage invraisemblable aurait dû accomplir le héros titan pour venir avec un troupeau de bœufs, d'un pays de l'extrême occident jusque dans l'Hellade? Fit-il ce voyage par mer? Les anciens hésitaient à entreprendre de grandes courses maritimes. Il était rare, même au temps des empereurs romains, que des vaisseaux partis de la Méditerranée s'engageassent sur l'océan de l'Occident, mer sans bornes qui semblait déclarer la guerre aux imprudents qui s'y risquaient [2]. D'ailleurs, à l'époque hérakléenne, on ne pouvait absolument pas connaître le grand océan du couchant, et, par conséquent, les îles problématiques que, par la suite, les mythographes ont voulu y placer, puisque le sincère Hérodote dit : « Cet océan commence où le soleil se lève et fait le tour de la terre *mais on n'en fournit aucune preuve* [3]. » Puis, il raconte l'histoire d'Hercule rencontrant *en pleine Scythie* et épousant Echidna « la vipère », prêtresse scythique, alors qu'il venait de réussir à enlever les bœufs et les vaches du géant Géryon dans l'île d'Érythie [4]. Cette Echidna est bien une cimmérienne et nul-

1. Le vol des troupeaux était dans les habitudes courantes de rapine des primitifs. Hermès vole les bœufs que gardait Apollon; les fils de Ptérélaüs razzient les troupeaux d'Electryon, qu'Amphitryon reprend à son tour.

2. Tacite, *Germania*, II. — « Les navigateurs anciens n'osaient s'éloigner des côtes ». (V. Duruy, *Hist. des Grecs*, t. I, p. 178.)

3. Hérodote, *Melpomène*, 8.

4. *Ib.*, 8, 9.

Digitized by Google

lement une occidentale. Avant de devenir la femme du titan hérakléen, s'étant unie d'amour, d'après Hésiode, avec Typhon, le prototype de la gent sacerdotale, elle avait enfanté le chien formidable Orthros, qui justement gardait les troupeaux de Géryon et un autre chien, Cerbère, posté à l'entrée du domaine infernal du Pluton tamanien. Nous sommes loin de l'Espagne.

Les anciens n'étaient rien moins que positifs pour les désignations géographiques, ils confondaient les îles et les continents [1]. Cette île *rouge* d'Érythie était le grand territoire compris entre la mer Caspienne à l'est, la mer d'Azow à l'ouest, le Caucase au sud, et au nord, les pays hyperboréens inconnus. C'est l'île où paissaient les bœufs rouges, φοινίκεοι βόες, de Géryon, l'île que Clément d'Alexandrie appelle l'Érythie des Atlantes [2] et nous établirons plus loin que les Atlantes étaient un peuple mœotique. Denys le géographe dit de cette île qu'elle était « fertile en bœufs et peuplée par des OEthiopiens vertueux [3] ». C'est de cette île enfin qu'Hercule revint en traversant le Bosphore cimmérien sur le dos d'un immense taureau, après avoir dérobé les bœufs de Géryon, ainsi que le rapporte Orphée [4] ou, beaucoup plus simplement, sur une camare dont la proue était ornée d'une tête de taureau.

La raison la plus plausible, pour laquelle la région des steppes de la Kouban qui s'étend au nord de la chaîne cau-

1. Voir à ce sujet ce que dit Caldwell. (*Compar. gram.*, introd. p. 177.) « Ils n'avaient pas de termes géographiques pour distinguer les îles des continents. »

2. Clément d'Alexandrie, *Stromata*, 81.

3. Denys, *Périégète*, 558. — Se reporter à ce que nous avons dit plus haut au sujet des OEthiopiens, ch. 1.

4. Orphée, *Argonautique* : « Nous arrivâmes ainsi à travers les *marais mœotiques* jusqu'au Bosphore que Titan traversa sur un immense taureau après avoir dérobé les bœufs de Géryon. »

Digitized by Google

casique, a pris le nom de « île rouge » ou Érythée, paraît provenir de ce que les peuples scythiques qui l'habitaient, avaient la coutume de se roussir les cheveux, ainsi que le faisaient les Gaulois qui sont incontestablement venus de cette contrée. Cette particularité donnerait l'explication de la haine qui tenait les Égyptiens contre les Πυῤῥοί, qui, à ne s'y pas méprendre, étaient les populations *belcæ*, à cheveux roux de la Scythie, puisque ces mêmes Égyptiens personnifièrent la race des Πυῤῥοί dans le géant Typhon [1] auquel ils sacrifiaient des bœufs *roux* [2], rappel des φοινίκεοι βόες de Géryon, Typhon dont l'homonyme mœotique foudroyé par Zeus était enseveli dans le Tartare cimmérien sous le poids des roches ariméennes. Cette haine prendrait ainsi très rationnellement sa source dans des rivalités qui auraient existé entre les populations du nord, aux cheveux d'un blond ardent encore accentué par la teinture et les Égyptiens alors que ceux-ci avaient pour premier habitat la Transcaucasie colchidienne, rivalités qui sont toujours les conséquences habituelles de tous les incidents irritants de voisinage, si aigus et si fréquents entre peuples limitrophes, surtout à une époque de brigandage mutuel où la force tenait lieu de tout argument.

*
* *

Suivant Hérodote, les Scythes enterraient leurs rois, en grande pompe, dans la terre de Gerrhus. « Après avoir promené le corps du souverain parmi toutes les tribus, ils finissent par les Gerrhons, et ils arrivent *aux sépultures* [3]. » Comme le plus souvent, étant donnée la déplorable incertitude des renseignements fournis par les géographes

1. Plutarque, *De Isid. et Osir.*, 22, 30, 33.
2. Diod. de Sic., liv. I, par. 88.
3. Hérodote, *Melpomène*, 71.

Digitized by Google

anciens, il est assez difficile de préciser l'emplacement du territoire de ces Scythes Gerrhons. L'historien dit bien que ce territoire est situé vers le point où le Borysthène cesse d'être navigable, mais il n'y a pas lieu d'accorder grand crédit à cette affirmation, attendu que dans un paragraphe précédent, il dit tout le contraire en parlant du fleuve Gerrhus dont le nom indique un cours d'eau coulant dans le pays des Gerrhons ou, tout au moins, limitrophe de ce pays. Pomponius Méla place l'embouchure de ce fleuve près de la ville khersonésienne de Carciné, dans le golfe de Karkinit [1]. Or, il se trouve que, dans cette contrée, on ne peut découvrir aucune trace d'un fleuve venant du nord, direction que lui supposait le géographe mal avisé, puisqu'il dit qu'il descendait des pays des Scythes Basilides et des Scythes Nomades. Hérodote, encore que très vaguement, donne cependant de meilleures indications. « A l'est des Scythes cultivateurs, après l'Hyléa, on entre chez les Scythes Nomades, lesquels s'étendent *à l'est* jusqu'au fleuve Gerrhus, *à quatorze journées de marche* [2]. » La Mologa ou Molotcha, est, sans doute, le Gerrhus de Pomponius Méla, son cours suivant bien à peu près les frontières des Basilides et des Nomades, tout en faisant observer que, contrairement à ce que dit le géographe, elle débouche dans la mer d'Azow et non dans la baie de Karkanit du Pont-Euxin, mais elle ne peut être le Gerrhus d'Hérodote, elle est trop près de l'Hyléa et ce voisinage ne concorde plus avec les quatorze jours de marche qu'il fallait faire pour y parvenir en partant de cette région. Est-ce la Kalmioussa qui coule plus à l'orient ? Elle n'est pas encore à la distance indiquée. Pour atteindre cette dis-

1. Pomp. Méla, *De situ orbis*, lib. II, par. 1.
2. Hérodote, *Melpomène*, 19.

Digitized by Google

tance il faut aller jusqu'à la Mious, fleuve assez important pour justifier la mention d'Hérodote et qui vient se jeter dans la mer d'Azow entre les deux pointes de Krivaia et de Beglitzkaia. Ce serait donc là l'ancien Gerrhus formant la limite nord-ouest de la région du bas Tanais qui était le canton le plus septentrional de l'Enfer tartaréen. Les Hyperboréens, à l'exemple des Atlantes de l'Élis abkhasique du sud qui faisaient passer leurs morts au delà de l'Akhéron-Kouban, traversaient ce fleuve pour aller ensevelir leurs grands chefs dans la terre sacrée des sépultures, la grande nécropole scythique, le pays des Gerrhons.

Ainsi donc les *Gerrhons* deviendraient un peuple infernal. Si l'on peut vraiment rapprocher leur nom du mot sanscrit *gœra* qui veut dire « blond ardent », on arrive à les identifier avec les Beleæ scythiques [1] de Pomponius Méla [2] que César retrouve en Gaule avec leur teint clair [3] et leurs cheveux blonds roux [4] dont ils accusaient la couleur ardente en les teignant d'une pâte faite avec de la cendre de hêtre et de la graisse de chèvre, et qui se proclamaient les fils de Pluton cimmérien : « *Galli se omnes ab Dite patre prognatos prædicant* [5] ». Ainsi aussi, s'expliquerait très simplement l'épithète de ξάνθος « blond » que portait Rhadamante, juge des Enfers qui était « le plus juste des hommes », ce qui en fait nécessairement un hyperbo-

1. Les Tcherkesses Adighés qui habitent le territoire qui formait l'île rouge de Géryon ont un indice céphalique qui sur une moyenne de 30 sujets donne 81. 9 (Erckert). D'après Houzé, les Wallons du S.-O. de la Belgique ont le crâne celtique, bien toutefois que fort métissés par l'influence kymrique, et le crâne celtique bas breton donne 81. 3.

2. Pomp. Méla, *De situ orbis*, lib. III, par. v. — Olaus Magnus, archevêque d'Upsal, donne au grand-duc de Moscovie le titre de *impereur de Belgique*. (*Hist. de gent. septent.*, lib. IX, cap. 6.)

3. Diod. de Sic., liv. V, par. 28.

4. Tite Live, XXXVIII, 17.

5. César, *De bel. gal.*, lib. VI, par. XVIII.

Digitized by Google

réen sacré. Ce juge tartaréen aurait donc été un chef gerrhon et, si nos déductions sont justes, un ancêtre des Gaulois [1].

Nous ajouterons que les coutumes funéraires des Celtes d'Armorique à l'époque des dolmens, du moins certaines que nous pouvons connaître, étaient identiques à celles des Scythes. Ces derniers, lors des grandes funérailles définitives des chefs, égorgeaient cinquante jeunes guerriers et aussi leurs chevaux ; ils emplissaient de paille les corps préalablement vidés et les soutenant avec des pieux et des moitiés de roues, les empalant, disposaient cette suprême garde macabre en cercle autour du tertre où reposait la dépouille royale. A Locmariaker, en Bretagne, se dresse le tumulus funéraire de Mané-Lud. Lors des fouilles faites sous la direction de René Galles, on a mis au jour de nombreux ossements de chevaux régulièrement espacés et rangés en cercle autour de la partie sépulcrale du tertre. Comme contribution ultime : dans le sud de la Russie, dans les environs de Kertsch, on a fouillé un grand tumulus qui porte le nom de *Koul-Oba*, ce qui veut dire « colline des cendres » ; or, en breton, *Mané-Lud* signifie « tertre des cendres ».

Le nom du géant Géryon, et cette qualité de géant en fait vraiment un sacerdotal [2], a été interprété dans le sens

1. Si on tient compte que le sanscrit *gṛ* « résonner, chanter, louer » a produit *gir* « louange, chant » auquel répond directement le grec γῆρυς « chant », on peut être en droit d'assimiler les Gerrhons à ces Hyperboréens sacrés joueurs de cithare qui chantaient les louanges d'Apollon ὑπερβορειος et aux nymphes « à la voix sonore » qui habitaient le jardin des Hespérides « vers l'empire de la nuit », c'est-à-dire le nord du Caucase. La parenté entre *gṛ* et *gæra* repose non sur le sens mais sur le son, c'est une sorte de jeu de mots phonique par association d'idées figuratives.

2. « *Géant* n'a pas eu primitivement le sens de *grand* ; ce n'est que plus tard que le mot prit cette signification par suite des idées de puissance et de grandeur qu'éveillait le sacerdoce. L'acception ori-

Digitized by Google

de « mugissant », sans doute parce qu'il était le maître de « l'île fertile en bœufs », suivant Denys le géographe. Mais le verbe γηρύω, d'où l'on a fait venir ce nom, n'a pas du tout la signification de « mugir », il a celle de « chanter », et, le plus souvent de « rendre des sons harmonieux ». *Géryon* au sens propre est « le rouge » mais en sanscrit *gœra* « blond » venant de *gṛ* a été confondu avec *gir* « louange, chant » auquel répond directement le grec γῆρυς « chant » et ce dernier sens a seul survécu dans l'analyse étymologique du nom. On a négligé le sens de « blond » pour ne conserver que celui de « chant » contenu d'ailleurs dans la deuxième syllabe *u* de *Gér-y-on*.

Géryon était donc, non une manière de taureau beuglant mais un de ces rois primitifs, suivant l'expression hésiodique, sûrement des princes théocratiques « sur les lèvres desquels les Muses, filles du grand Zeus, mettaient une douce harmonie et de la bouche desquels coulaient des paroles suaves [1] ». Ce signalement symptomatique en fait a la fois un congénère des prêtres de l'archer Apollon celtique, père des aoïdes et des citharistes, les mêmes que les fils de Jubal qui « jouaient du luth et des orgues [2] », et un frère de race sacrée des Hespérides vaticinatrices dont la voix était « sonore ». En définitive, son nom a donc le sens de « blond à la voix harmonieuse », de *gœra* « blond » et de *u* « chanter ».

ginelle est celle de « fils de la Terre », c'est-à-dire de la divinité primitive que servaient les premiers magiciens prêtres et qu'ils adoptèrent comme patronne de leur caste théocratique, et dont ils se déclarèrent les fils. Strabon appelle les Koribantes et les Kurètes « fils de la Terre » (Liv. X, ch. III, par. 19). *Gé-ant* vient du sanscrit *gô, jan* « terre et enfant », grec γή-γεν, d'où γή-γενής, latin *gi-gans*. Il est curieux de retrouver dans le nord de la France le nom antique védique se perpétuant inconsciemment dans la mémoire populaire : le légendaire *Ga-yant*, mot plus pur que *géant* dans sa formation étymologique. » (*Les Temps héroïques*, de l'auteur, p. 157.)

1. Hésiode, *Théogonie*.
2. *Genèse*, ch. IV, v. 21.

Digitized by Google

Géryon « le plus illustre des mortels, riche en troupeaux de bœufs aux pieds flexibles », *triformis*, τρισώματος βοτηρ 'Ερυθείας avait trois corps qui ne se tenaient ensemble qu'à la partie du ventre. Tout est allégorique dans la mythologie et cette monstruosité veut tout simplement dire qu'il était un de ces chefs-rois puissants commandant aux trois grandes confréries intimement liées entre elles des magiciens primitifs. Le nom et la conformation fabuleuse du géant, fils et prêtre de la Terre, indiquent tout cela, et, de plus, étant hyperboréen, il peut, avec quelque raison, se réclamer de la race scythique belge et être ainsi un ξανθος « aux cheveux roux » bien vraiment roi d'un peuple de Πυῤῥοί, souverain maître de la « rouge » Érythie qui fut aussi la patrie de ces Celtes hyperboréens mentionnés par Diodore de Sicile.

Des figurations égyptiennes, datant de quinze siècles avant notre ère, donnent le portrait de ces Celtes primitifs de l'Hyperborée, d'autant mieux que les Égyptiens les désignaient sous le nom de *Tamhou* et, sans insister autrement, nous ferons remarquer que ce nom se rapproche, de singulière façon, du sanscrit *tama*, *tami* « nuit obscure » et nous renvoyons à ce que nous dirons plus loin au sujet des régions situées au nord de la chaîne du Caucase que les anciens considéraient comme un pays obscur « empire de la nuit », l'extrémité du jour. Et aussi il faut mentionner la parenté qui semble exister entre *Tamhou* et *Taman* qui était un canton des enfers cimmériens, en faisant intervenir, à propos ici, le mot sanscrit *tama-praba* [1] « enfer brûlant » dont la première partie qui est *tama* « nuit » vient de *tam* « dépérir », ce qui conduit au sens littéral de « endroit où le jour dépérit ».

1. *Praba* était le nom de la cité de Kuvéra. Or ce génie essentiellement chthonien est le vaçou « régent du nord », dans la mythologie indienne.

Digitized by Google

Les Tamhou, dont le nom, dans ces conditions, signifierait « habitants du pays de la nuit » sont représentés avec la peau blanche et les yeux bleus ; c'est la peau et c'est la couleur des yeux des Belcæ que Pomponius Méla place en Scythie. Ils portent les cheveux tirés sur le front à la mode des Kurètes, selon Archémaque d'Eubée [1], lesquels Kurètes formèrent un peuple dans les temps tout primitifs et que l'on peut identifier avec leurs fils Kerkètes dont parle Strabon, lesquels habitaient justement le pays où nous plaçons l'Hespérie, pays occupé dans ces derniers temps encore par les Tcherkesses [2] dont les mœurs sociales indiquent de nobles et grandes origines. La chevelure des Tamhou est retenue dans une sorte de résille ornée de nombreux coquillages, résille qui ressemble tout à fait à celle dont on a pu constater l'existence sur le crâne de l'homme de Menton [3]. Enfin leurs cheveux sont blonds ou rouges et ils sont tatoués comme les Gélons, les Agathyrses [4]

1. Strabon, liv. X, ch. III, par. 6.

2. On pourra remarquer la parenté évidente qui existe entre ces trois noms : *Kurétes*, *Kerkétes*, *Tcherkesses*. Le pays des Tcherkesses, de nos jours encore, est rempli de vergers florissants où sont plantés beaucoup de pommiers. Il en était probablement de même déjà à l'époque héroïque et de là pourrait bien venir la légende des pommes d'or du jardin des Hespérides. Le pommier, en effet, n'est pas originaire du pays des Tcherkesses mais bien de la Transcaucasie où se trouvait la Colchide, pays de l'or. Il n'est pas difficile de saisir que cet arbre acclimaté dans les hautes vallées du Causase ait conservé, comme une marque de son origine, dans la désignation spéciale de ses fruits, le souvenir de sa patrie primitive qui était réputée dans l'antiquité pour être le pays de l'or par excellence.

3. Il faut observer que les Ligures occidentaux du golfe de Gênes devaient avoir des frères ou plutôt des ancêtres scythiques puisque Strabon en les appelant *Ligyens* les assimile aux peuples hyperboréens de la Scythie, cités par Hésiode : « Les Œthiopiens, les *Ligyens* et les *Scythes hippémolyes* ». (Strabon, liv. I, ch. I, par. 3 ; liv. VII, ch. III, par. 7.)

4. « Il importe de remarquer que les peuples Érythréens se peignaient de vermillon, couleur hiératique de la race de Cutch ; c'est

Digitized by Google

et les anciens Gotars scandinaves originaires des régions de la mer Noire qui imprimaient les runes magiques sur leurs poignets et sur leurs bras [1] aux mêmes places que les tatouages que porte le Tamhou décrit par Brugsch [2].

*
* *

Les guerriers titanides turbulents et pillards, ainsi que tous les riverains du Pont-Euxin, d'après l'affirmation de Strabon, décidèrent de tenter une expédition contre Géryon. Celui-ci était un hespéridien des steppes de la Kouban et de plus un chef sacerdotal de haute caste, sa qualité de géant, ou plutôt de « fils de la Terre », l'indique [3]. Les clans théocratiques de Kertsch et de Taman ne pouvaient voir d'un bon œil une telle entreprise dirigée contre un confrère. Cependant ils n'opposèrent pas un veto formel car il fallait occuper l'ardeur des titanides et aussi ils espéraient bien recueillir une bonne part du

là, croyons-nous, la raison déterminante du nom collectif qui leur fut appliqué et qu'ils transmirent aux mers près desquelles ils vécurent : mer d'Azow ou d'Erythrée, mer Rouge ou d'Edam et s'étendit aussi au golfe Persique. » (Moreau de Jonnès, *L'Océan des anciens*, note, p. 234.) — Les Mossyniens, peuple aux mœurs farouches, voisins des Chalybes, se stigmatisaient toutes les parties du corps : *Mossyni notis corpus omne persignant* (P. Méla, *De situ orbis*, lib. I, par. 19.) Les Gélons et les Agathyrses, peuples de la Sarmatie européenne se peignaient le visage et les membres : « *Pictosque Gelanos* » (Virgile, *Ænéide*, ch. III, v. 26). « *Picti corpore parte* » (Vibius Sequester, éd. Panckouke, p. 40). « *Agathyrsi ora artusque pingunt* » (P. Méla, *ib.*, lib. II, par. 1). Les Celtiques armoricains se teignaient le visage en bleu pour aller au combat.

1. Eddas, *Chant de Sigurdrifa*.
2. Brugsch, *Die Geographie der Nachbarländer Ægyptens*.
3. Un détail important à noter : sur les vases archaïques, à très peu d'exceptions près, les êtres gigantiformes ne diffèrent pas des autres personnages et aucun caractère distinctif n'aide à les faire reconnaître. (R. Ménard, *La myth. dans l'art anc. et mod.*, p. 14.)

Digitized by Google

butin. Lorsque Hercule annonça qu'il se proposait d'aller en Hespérie, c'est-à-dire dans la Ciscaucasie, pays qui avait toujours excité les convoitises des pirates Achœi [1] et qu'il appela les guerriers autour de lui, ceux-ci vinrent en foule. Cette Hespérie n'était nullement l'Ibérie hispanique de l'occident, qui a porté aussi ce nom d'Hespérie, mais les plaines qui s'étendent au nord de la chaîne céraunienne. Tout le périple légendaire qui fait parcourir au héros des pays du couchant qu'il ne pouvait connaître, ne peut avoir pour origine, bien probablement, qu'une souvenance obscure d'une diffusion colonisatrice et conquérante vers l'extrême occident, dès les temps préhistoriques, ou prend sa source, peut-être aussi, pour une part, dans les voyages des Phocéens et surtout des Phéniciens, navigateurs intrépides qui adoptèrent Hercule auquel ils donnèrent le nom de Melkarth et dont ils firent le prototype du navigateur en même temps marchand, pionnier de leur civilisation et découvreur de terres nouvelles. Dans toutes les contrées où ils abordèrent avec leurs vaisseaux aux flancs remplis de marchandises, car ils colonisèrent pour créer des débouchés à leur commerce, ils firent honneur de la découverte à Hercule-Melkarth [2].

L'expédition, étant décidée, tous les préparatifs étant achevés, Hercule et ses guerriers titanides, partant de la presqu'île sainte de Kertsch, la primitive Krète, se concentrèrent pour s'embarquer sur le point du Bosphore cimmérien où Strabon place un Hérakléum, en face du bourg d'Achilléum fondé bien postérieurement sur la rive asiatique, endroit où le détroit est le plus resserré, n'ayant que vingt stades de largeur [3]. La traversée s'opéra sans

1. Diodore de Sicile, liv. IV, 17.
2. Strabon, liv. III, ch. II, par. 14.
3. Strabon, liv. XI, ch. II, par. 6.

Digitized by Google

encombre et pour remercier les dieux, Hercule éleva deux colonnes, ou, bien plus exactement, deux menhirs, idoles phalliques, un sur la côte asiatique et un sur la côte d'Europe car, pour les géographes anciens, le Tanaïs et le Bosphore cimmérien formaient les limites entre les deux continents. Il est clair que du moment que Hercule n'est pas allé en Hispanie occidentale, il n'a pu planter les fameuses colonnes sur les deux rives opposées du détroit qui séparait l'Ibérie hispanique de la Maurusie.

Pour arriver à la preuve qu'elles ont été érigées sur les côtes du Bosphore cimmérien, aujourd'hui le détroit de Yéni-Kaleh, il faut rechercher si le site répond aux exigences topographiques et aux dires des auteurs anciens, principalement des tout premiers.

D'abord Hésiode nous apprend « qu'Echidna était renfermée dans Arime, et qu'en s'unissant d'amour avec Typhon, elle enfanta Orthros le chien de Géryon ». Bien que les mythographes anciens, sauf Homère, aient ignoré la situation de l'Arime, aucun n'a eu cependant l'idée saugrenue de placer ce pays du côté de l'Espagne ; il aurait fallu cependant qu'il en fût peu éloigné pour que le chien Orthros, né en Arime, ait pu aller en Ibérie occidentale garder les bœufs de Géryon, ainsi que dit la fable.

Les *Arimes*, οἱ Ἀριμοι d'Homère, ne sont autres que des Cimmériens, les *Arrechi* de Strabon [1], les Ἀρριχοί de Ptolémée. Posidonius les place en Syrie et les confond avec les Araméens. C'était un peuple du Palus Mœotide qui habitait au nord sur les confins du territoire des prêtres de Pluton. Il était en lutte avec les prêtres d'Apollon de la Celtique hyperboréenne, leurs voisins de l'autre côté du Tanaïs. Aussi les Arimes étaient-ils, comme les Arimaspes, les

1. Strabon, liv. XI, ch. II, par. 11.

Digitized by Google

ennemis des dieux et même il convient peut-être de confondre ces deux groupes ethniques. La racine constitutive d'*Arime* est le védique *ari* « ennemi », qui à l'accusatif est *arim* [1]. Le dieu Soleil des joueurs de cithare celtiques de la Scythie chevauchait un griffon lorsqu'il partait des pays hyperboréens pour aller à Délos ou lorsqu'il effectuait le voyage de retour, car ses pontifes étaient eux-mêmes les Griffons adversaires sans merci des Arimaspes qui, de leur côté, leur faisaient une continuelle guerre de pillage, sans doute pour les dépouiller des trésors qu'ils accumulaient [2]. Aussi les Griffons, prêtres d'Apollon, considéraient les Arimaspes, sujets de Pluton, comme des ennemis des dieux, c'est-à-dire d'eux-mêmes. *Arimaspe* a cette signification : *ari* ou *arim* « ennemi » en védique et *áśva* « asvin », en zend *aśpa*, donc « ennemi des asvins ». D'Arbois de Jubainville donne *aspo* pour « cheval », mot soi-disant scythique [3]. En védique, *áśva* signifie « cheval » et « asvin ».

Donc, si l'Arime se trouvait réellement dans la région littorale orientale du Palus Mœotide, il devient facile d'expliquer d'une façon très naturelle les relations du pontife koubanique Géryon avec les prêtres du Pluton cimmérien dont le territoire sacré et redoutable aux mortels était constitué par la presqu'île de Taman et la zone littorale orientale de la mer d'Azow. Ces relations sont encore mieux affirmées par la légende qui adjoint à Orthros, pour garder les troupeaux de Géryon, un autre monstre canin tricéphale, fils d'Echidna, Cerbère, le portier des Enfers et aussi Ménèce, berger de Pluton, d'après Pindare. Que si on veut admettre un instant le voyage d'Hercule en Hispanie

1. F. Bopp, *Gram. comp.*, t. IV, p. 255, note 1.
2. Hérodote, *Thalie*, 116 ; *Melpomène*, 27.
3. D'Arbois de Jubainville, *Les premiers habitants de l'Europe*, t. I, p. 225.

Digitized by Google

d'occident, il devient tout à fait impossible de soutenir que des communications aussi suivies que le démontrent les rapports d'amitié et de voisinage entretenus entre le souverain des Enfers cimmériens et le prêtre Géryon, aient pu être établis entre deux personnages habitant des régions placées aux extrémités opposées du monde antique, soit la longueur entière du continent européen, de l'est à l'ouest.

*
* *

Diodore de Sicile tient pour les colonnes d'Hercule placées sur les bords du détroit que les Arabes dénommèrent le « rocher de Tarik » *Gibel-al-Tarik*, et prétend qu'Hercule construisit en cet endroit des digues immenses, ne laissant qu'un passage très étroit au milieu, pour empêcher, ajoute-t-il avec naïveté, les cétacés de l'Océan de pénétrer dans la mer intérieure [1]. On n'a jamais, à aucune époque, retrouvé le moindre vestige de ces digues *immenses* et pourtant l'historien espagnol Mariana, qui vivait au xv^e^ siècle, s'est efforcé de découvrir, à Gibraltar, les restes de ces travaux fabuleux et l'île d'Érythie, mais en vain. Quant aux cétacés, ces animaux des mers froides ne se risquent que bien rarement dans les eaux chaudes de la mer Méditerranée, et encore pense-t-on que là où aurait passé un vaisseau, même antique, la plus grosse baleine n'aurait pas passé? C'est de la divagation. Mais immédiatement après un renseignement bien caractéristique est donné : « *Hercule avait fait en Grèce un ouvrage semblable* ». C'est là la vérité, en objectant toutefois que la Grèce de Diodore doit être comprise comme une région mœotique. Artémidore nie formellement l'existence d'un temple dédié à Hercule à Gibraltar et ne signale que quelques pierres

1. Diod. de Sic., liv. IV, par. 18.

Digitized by Google

dressées sur le promontoire Sacré sur lesquelles on faisait des libations ; des menhirs sans aucun doute [1].

Diodore rapporte encore [2] qu'après l'enlèvement de la Toison d'or, Æétès poursuivant les Argonautes leur barra l'entrée du *Pont* avec ses navires et que Jason dut faire traîner l'Argô jusqu'à un autre fleuve qui se jetait dans l'Océan et qu'il continua son voyage jusqu'au détroit de Gadès par où il pénétra dans la Méditerranée. Voit-on Jason arrêté soit à l'embouchure du Phase, soit à l'entrée de l'Hellespont et, dans ce dernier cas, remontant l'Ister, franchissant les Portes de Fer et traînant son navire à travers la Germanie et la Gaule, car c'est la conséquence forcée du récit de Diodore? Si l'on rapproche de cette narration fantaisiste celle d'Orphée, on revient à la vérité [3]. Les Argonautes quittent la Colchide avec précipitation, leur pillage étant accompli ; ils descendent le Phase, suivent la côte nord abkhasique du Pont-Euxin, car les navigateurs primitifs ne perdaient guère la terre de vue, et arrivent au Bosphore cimmérien. Ils trouvent l'entrée méridionale du détroit bloquée par la flotte d'Æétès ; alors ils prennent le parti de transporter l'Argô [4] à travers les étroites bandes de terre marécageuses qui séparent les lacs et les limans de la presqu'île de Taman pour parvenir à la mer d'Azow « pleine de vase » dont ils feront pour ainsi dire le tour. Après avoir franchi une passe étroite au courant impétueux, peut-être celle qui sépare le lac de Temrjuk de la mer d'Azow, ils tentent de gagner l'entrée septentrionale du

1. Strabon, liv. III, ch. 1, par. 4.
2. Diod. de Sic., liv. IV, par. 56.
3. Orphée, *Argonautique*, v. 1074-1240.
4. Olaus Magnus, en parlant des luttes des Finnois et des Moscovites, dit que les belligérants avaient coutume de porter leurs embarcations sur leurs épaules à travers les lagunes et les marais de la Finlande. (*Hist. de gentibus septent.*, lib. XI, cap. 6 et 7.)

Digitized by Google

détroit du Bosphore cimmérien sur les rives duquel se dressaient, en face de l'antique Hérakléum, les fameux menhirs votifs, les colonnes d'Hercule. Au cours de leur voyage, ils abordent chez les *Mœotiens* et voient les *Sauromates* et les terribles *Arismapiens* « qui habitent autour du marais Mœotis ». Pour échapper à la recherche des marins d'Æétès ils font une randonnée dans la mer Putride, le Sivach actuel. Là, le limon des bas-fonds, les empêchant de naviguer à la voile ou à la rame, ils tirent l'Argô à la corde en marchant sur la rive. Puis revenant dans l'océan des Atlantes, soit la mer d'Azow, ils rencontrent les vertueux *Macrobiens* et *Cimmériens*, pénètrent dans le détroit et arrivent à l'embouchure de l'Akhéron, soit la Kouban qui débouche en tourbillonnant dans la baie de Kisiltasch et enfin, sous la poussée du souffle du zéphyr, ils déploient leurs voiles et fendent de nouveau les flots de l'Océan, soit le Pont-Euxin, *Ingens Pontus*.

Nous avons assisté d'abord à la traversée des marais et des lacs tamaniens ; l'océan que laboura immédiatement après la proue du vaisseau prophétique est l'océan hyperboréen que nomme ainsi très judicieusement Orphée, soit la mer d'Azow. Mais la planche prophétique de l'Argô fait entendre sa voix divine et demande un sacrifice pour le meurtre d'Absyrte, menaçant de s'engloutir dans les gouffres de l'*Océan des Atlantes*, si les mânes du héros ne sont point apaisés. Sur ces entrefaites, une tempête s'élève et le navire va infailliblement périr, *mais Lyncée qui connaît parfaitement le cours de l'Océan*, prend la barre du gouvernail et sauve l'Argô d'une perte imminente. Comment Lyncée aurait-il pu connaître cet océan si les Argonautes se fussent trouvés, selon Diodore de Sicile, dans le grand Océan occidental radicalement ignoré des héros ? Ceux-ci sont toujours dans la mer d'Azow. Mais cepen-

Digitized by Google

dant un vent violent s'élève et ils peuvent traverser le golfe de *Tartesse*, soit la baie de Temrjuk, et parvenir enfin aux *Colonnes d'Hercule*, après avoir fait le tour du Palus Mœotide dont ils avaient visité tous les peuples riverains. On voit que tout le voyage s'effectue le long des côtes, d'abord du Pont-Euxin et ensuite de la mer d'Azow après le transport de l'Argô à travers les marais de Taman. On ne peut réellement pas saisir une allusion à la lointaine Hispanie : Homère, nous l'avons dit, ne fait qu'un de la Tartesse et du Tartare cimmérien ; l'Akhéron n'est pas un fleuve hispanien ; les Mœotiens, les Sauromates, les Arismapiens, les Macrobiens et les Cimmériens sont des peuples de la Scythie. D'où viendrait donc qu'Orphée fasse passer directement les Argonautes de la mer d'Azow aux confins de l'Occident, car, si pour se conformer aux légendes des Phocéens et des Phéniciens, déjà en formation à son époque et dont l'influence commençait à se faire sentir, il parle de la mer des Sardiens et du golfe Latin, il dit positivement que les Argonautes n'y allèrent qu'après avoir passé les colonnes d'Hercule et certainement il s'est laissé entraîner par les nouvelles légendes que s'ingéniaient à forger les navigateurs de Tyr et de Phocée [1].

Nous évoluons toujours en pleine région mœotique et sommes bien loin de l'Hispanie d'occident. Et puisque nous ne pouvons reconnaître, en suivant le périple argonautique, que des mers, des fleuves, des terres et des peuples de situation mœotique ou d'origine cimmérienne et puisque les Argonautes rencontrèrent les colonnes d'Hercule dans des régions baignées par ces mers, arrosées par ces fleuves et

1. Le proverbe : « A beau mentir qui vient de loin » est parfaitement applicable à ces navigateurs. Les Grecs appelaient un « imposteur, hâbleur », φοινικελίκτης et leur verbe φοινικίζειν signifiait « parler comme un Phénicien », c'est-à-dire « mentir ».

Digitized by Google

habitées par ces peuples, c'est que ces colonnes s'élevaient en pays cimmérien et non à l'autre bout du monde à peine connu des primitifs et où ces peuples cités par Orphée ne résidaient pas.

De toutes les raisons pour lesquelles on a voulu, à toute force, placer les colonnes d'Hercule à Gibraltar, une des plus présentées et des plus défendues a été la proximité de la ville de Gadès. Hérodote [1], Strabon [2], Pomponius Méla [3], Diodore de Sicile [4] disent, en effet, que Gadès ou Gadira se trouve à côté des colonnes d'Hercule, et par là, ces auteurs entendent le détroit de Gibraltar qui sépare l'Espagne de la côte marocaine. Cadix, la Gadès antique, est bien effectivement à quelque distance dans l'ouest d'un détroit, mais ce n'est pas celui des véritables colonnes d'Hercule. Le bras de mer « étroit où les flots resserrés entre les rives les rongent avec un fracas tel que les forêts en frémissent [5] », est le Bosphore cimmérien qui lui-même est le *gâda*. La ville de Gadès, en Hispanie, fut fondée par les Tyriens qui s'empressèrent de lui donner le nom du détroit d'Hercule [6], bien qu'elle n'ait pas été élevée sur les rives mêmes du détroit qui sépare l'Europe de l'Afrique, ce qui spécifie bien la fantaisie, par à peu près, de ses fondateurs avides de donner à leur nouvel établissement occidental le vernis hérakléen de leur grand dieu Melkarth et qui, pour compléter l'illusion, bâtirent un hérakléum comme il en existait un connu sur la côte bosphorique cimmérienne, et aussi un krônium dédié à Saturne, afin de se conformer en tout à la

1. Hérodote, *Polymnie*, 4.
2. Strabon, liv. III, ch. II, par. 11.
3. Pomp. Méla, *De situ orbis*, liv. III, par. 3.
4. Diod. de Sic., liv. V, par. 20.
5. Orphée, *Argonautique*.
6. Strabon, liv. III, ch. v, par. 5. — Diod. de Sic., liv. V, par. 20. — On sait que les Phéniciens avaient la coutume d'agir de la sorte.

Digitized by Google

légende orphique [1]. Pour se rendre compte de l'incertitude des anciens recherchant l'emplacement des colonnes d'Hercule là où elles n'avaient jamais été érigées, il faut lire Strabon et constater ses indécisions et surtout ce qu'il dit des habitants riverains ibériens et maurusiens qui affirmaient que jamais des colonnes quelconques n'avaient été dressées sur leurs côtes [2].

Gâda, en sanscrit, veut dire « guéable », ou mieux « qui a des bancs de sable ou des fonds de vase », et par suite « peu profond ». Cette désignation convenait admirablement au Bosphore cimmérien où les Argonautes orphiques, constatant que le « fond est vaseux », furent obligés de tirer leur vaisseau avec des cordes tressées.

1. Orphée, *Argon.*, v. 1074. — D'après le récit de l'*Argonautique*, l'Océan qui faisait suite au détroit des Colonnes d'Hercule s'appelait l'océan de Saturne : χρόνιος πόντος.

2. Strabon, liv. III, ch. v, par. 5. — Pour donner un exemple des erreurs qui accompagnent la transplantation des légendes, nous citerons une communication de M. Salomon Reinach à l'Académie des Inscriptions (15 janvier 1897). « Le géographe romain Méla, contemporain de Tibère, raconte qu'il y avait dans l'île de Séna (Sein d'Armorique) neuf vierges gauloises qui commandaient aux vents, rendaient des oracles, se transformaient en animaux. » M. Salomon Reinach pense que ce passage de P. Méla n'a aucune valeur historique et il semble bien avoir pleine raison. Aucun autre écrivain ancien ne parle de ces magiciennes, ni des vierges consacrées chez les Gaulois. Le point de la côte bretonne opposé à l'île de Sein passait pour l'endroit où Ulysse avait évoqué l'ombre des morts. Autre exemple de la diffusion des légendes qu'il n'est pas sans intérêt cependant de rapprocher des superstitions de la baie des Trépassés. Or, dans l'*Odyssée*, l'île opposée à l'ouverture des Enfers, dans le pays des Cimmériens, est l'île de Circé. Les anciens ont donc simplement identifié l'île de Sein à l'île de Circé, où le mythe homérique place une magicienne et ses compagnes qui commandent aux vents, transforment les hommes en bêtes, etc. Interprétant les fictions d'Homère comme un texte révélé, les mythographes et, à leur suite, les historiens et les géographes de l'antiquité ont voulu à toute force retrouver à Séna l'équivalent de l'île mystérieuse de Circé. De là l'histoire des Circé gauloises qui n'ont pas plus de réalité que la Circé grecque. (*Revue encyclopédique*, 8 mai 1897.)

Digitized by Google

Pomponius Méla dit qu'une plage de sable s'étend le long du Bosphore, entre le Pont et le Mœotide [1] ; or une plage signale une mer peu profonde, surtout lorsque celle-ci est constituée par un bras de mer n'ayant que vingt ou trente stades de largeur [2]. La profondeur de la mer d'Azow où le détroit donne accès est minime, elle est de trois à dix mètres [3]. C'est donc avec raison que le Bosphore cimmérien reçut le nom de « rempli de bas-fonds », *gâda*. Sa plus grande profondeur, de nos jours, est vers son débouché du côté de la mer Noire, ce qui s'explique par le fait que c'est de ce côté que se produit la force du courant qui entraîne les eaux des fleuves qui viennent aboutir dans la mer d'Azow dont le détroit de Yéni-Kaleh est le déversoir naturel. Le fond, en cet endroit, est à quinze et treize mètres, puis, en remontant vers le nord, on arrive rapidement à ne trouver que neuf, sept et six mètres ; vis-à-vis de Kertsch quatre et cinq mètres ; au cap Fanar cinq mètres ; enfin du côté de la mer d'Azow neuf mètres, et à la barre de ce côté à peine quatre mètres. Le mot *gâda*, si bien approprié au détroit qu'il désignait, a fait fortune ; il se trouve en français : *gué* ; provençal : *gah* ; ancien catalan : *guau* ; espagnol : *vado* ; italien : *guado* ; le latin faisait *vadum* et *vadosus* ; le germanique avait *wat*. Le mot *gâda* non seulement a été le radical éponyme de la cité hispanique d'Occident mais encore il désigne aussi des détroits divers car il avait fini par perdre le sens primitif de « *non profondus* » pour devenir une appellation générale applicable à tous les bras de mer étranglés ; exemples : la fameuse *Gadès* ou *Gadira*, le *Catte-Gat* qui sépare le Danemark de la Norvège, le *Jahde* de l'Allemagne du nord.

1. Pomp. Méla, *De situ orbis*, liv. II, par. 1.
2. Strabon, liv. XI, ch. II, par. 6.
3. *Atlas de géo. mil.*, par A. Marga, IIe partie, pl. 136. — Élisée Reclus, *Géo. univ.*, t. V, p. 795.

Digitized by Google

Il se trouve donc que toutes les conditions spéciales d'hydrographie pélagique que fait supposer nécessairement le sens du mot *gâda* sont réunies dans le détroit de Yéni-Kaleh et font totalement défaut dans celui de Gibraltar.

Hercule éleva donc deux νυσσαι aux dieux protecteurs qui avaient favorisé sa traversée de la presqu'île de Kertsch dans celle de Taman, lui donnant ainsi la possibilité d'aller piller les troupeaux de Géryon. La fable rapporte que le héros incommodé par le soleil, osa, à la mode scythique [1], tirer des flèches contre le dieu du jour qui, plein d'admiration pour cette preuve de courage, bien platonique cependant, lui donna une barque d'or pour effectuer le passage du détroit. On ne s'expliquerait que bien difficilement l'enthousiasme du titan et sa reconnaissance envers les dieux qui se manifestèrent par l'érection des deux colonnes fameuses, s'il n'avait eu à faire simplement qu'un voyage de vingt stades sur une mer qu'il connaissait, lui qui appartenait à une race de hardis marins. Le mythe rapportant la colère d'Hercule tirant des flèches contre le soleil nous donne la clef de sa grande gratitude et de sa joie profonde. Les prêtres en effet, sans doute les pontifes griffons citharistes et chanteurs, serviteurs du Soleil ou d'Apollon ὑπερβόρειος, s'opposaient sourdement, comme nous l'avons supposé, à une expédition contre un membre de la grande famille sacerdotale, et si, par force, ils avaient fait semblant de ne rien voir des préparatifs faits par les Titanides, au dernier moment, ils refusèrent les vaisseaux de transport mettant ainsi les aventuriers dans l'impossibilité de donner suite à leur projet de rapine. Mais les Titans, bandant leurs terribles arcs, menacèrent leurs éternels adversaires de leurs flèches et ces derniers, vaincus par des arguments aussi

1. Hérodote, *Melpomène*, 94.

Digitized by Google

concluants, cédèrent et donnèrent, non une barque d'or, mais les camares nécessaires pour l'expédition flibustière. C'est pourquoi Hercule était si plein d'une joie et d'une reconnaissance qui se traduisirent par l'érection sur les deux rives du Bosphore cimmérien, ou détroit d'Yéni-Kaleh, de deux menhirs, νυσσαι, qui prirent le nom de colonnes d'Hercule, perpétuant ainsi le souvenir de la caste puissante des guerriers titans hérakléens.

Digitized by Google

CHAPITRE III

LES ATLANTIDES

Par une erreur très communément répandue, on a cherché l'île mystérieuse Atlantide engloutie par un cataclysme formidable, déluge et tremblement de terre à la fois, dans l'Occident du monde ancien, au milieu de cet océan du couchant que par suite d'errements à côté de la vérité et en raison de conceptions ultérieurement nées, on a décoré du nom d'*Atlantique*, entendant marquer par ce nom, que cette mer fut celle où surgissait primitivement l'île fameuse où vivait le peuple des Atlantes.

Tout d'abord, il faut noter combien cette position géographique est en dehors du milieu terrestre où la mythologie place le théâtre des gestes des héros et des dieux. Les premiers poètes hiératiques grecs, les mythographes égyptiens, les traditions initiales des autres peuples de la Phrygie et de l'Asie antérieure, malgré ce que l'on en a voulu penser, n'ont jamais donné à entendre que les personnages divins ou héroïques dont ils ont retracé les origines et dont ils ont rapporté les premiers actes ou travaux, aient pu évoluer dans des régions aussi éloignées du foyer réel où ils plaçaient le berceau des dieux et des peuples des origines, soit l'orient de l'Europe et l'occident de l'Asie. Il a fallu toute la faconde des navigateurs phocéens et phéniciens empressés à créer des légendes de seconde main, ou plutôt, à adapter les primitives locales aux régions et aux mers nouvelles qu'ils découvraient et dont ils faisaient honneur à leurs héros de prédilection, pour que

Digitized by Google

toute une série d'erreurs prît un corps et amenât une confusion géographique que certains modernes mêmes ont accueillie et se sont efforcés de propager.

Pourquoi donc, contre toute apparence de raison, vouloir déplacer la scène initiale mythique et supposer qu'un foyer actif de civilisation ait pu exister et se développer largement dans un Occident que véritablement les primitifs de l'Europe orientale ne connaissaient pas, et du même coup y transporter des sites, des mers, des îles qui se retrouvent facilement dans les contrées connues du mythe oriental, et y faire agir occasionnellement des individus dont toutes les autres actions de leur existence fabuleuse, s'accomplissent dans une contrée que l'on peut circonscrire dans le bassin du Pont-Euxin. Non seulement aucune preuve matérielle topographique de cette île problématique de l'Occident n'existe, mais encore toutes les traditions que l'on a essayé de faire concorder avec son existence vers le couchant, peuvent aisément être ramenées au vrai point de départ qui est actuellement la Russie méridionale et les mers qui la baignent. Quelle peine ne faut-il pas se donner, quelle violence ne faut-il pas faire à la probabilité des faits et quelle entorse ne faut-il pas imposer à la conception des actions mythiques dont nous pouvons avoir la compréhension vraisemblable, pour arriver à concilier ces rapprochements de voisinage entre des peuples et des personnages résidant aux deux extrémités du monde, à une époque où les communications étaient extrêmement longues et difficiles et, dans l'hypothèse d'une terre insulaire occidentale, admettre sa situation dans une mer mauvaise sur laquelle les navigateurs antiques craignaient par-dessus tout de se risquer, et enfin, mer à travers laquelle des communications que l'on doit supposer très suivies, si on veut adopter une thèse de cette sorte, auraient été en réalité impossibles pour des marins des premiers âges de l'humanité ?

Digitized by Google

Pourquoi s'entêter à transporter en extrême occident toute une phase, et pour ainsi dire une seule, des faits mythologiques ou plutôt primitifs, alors que, sans conteste, tous les autres faits de même ordre se passent dans un autre centre connu et défini ? Pourquoi ce changement à vue inopiné et en dehors du cours normal de tout ce que nous connaissons sur les temps héroïques ? Alors surtout que dans cette fable arrangée après coup, nous pouvons saisir à chaque pas des invraisemblances criantes qui déroutent la raison, et qui en somme ne sont que des éclairs de réalité nous reportant invinciblement et toujours vers le même milieu rationnel. Ces détails sont comme autant d'épaves échappées au naufrage de la vérité et qui doivent guider nos investigations et nous faire découvrir la vraie voie. Souvent, par leur médiocrité même, ils ont été soustraits aux effets des affublements et il se trouve heureusement que c'est grâce à eux, illustrations précieuses, que l'on peut arriver à restaurer la vérité malgré le fouillis parasitaire dont elle est étroitement embarrassée. Pour la plupart, les extravagances de la géographie mythique proviennent de l'erreur initiale qui a fait entendre les « confins de la terre » des auteurs primitifs, comme étant l'Occident alors qu'ils étaient le nord hyperboréen de la Sarmatie. On peut tout de suite se rendre compte des conséquences mal concordantes, bizarres et extraordinaires qu'a dû produire une interprétation aussi fausse. Et ce qui prouve le mieux cette fausseté c'est que si, au lieu de considérer l'Occident comme la fin du monde, on reporte cette limite extrême à sa véritable place, telle que la comprenaient les anciens, c'est-à-dire le nord du Caucase, on cesse immédiatement de se trouver en face de mythes inconciliables avec tout ce que nous pouvons concevoir de l'antiquité première, diffus au delà du possible, et d'une étran-

Digitized by Google

geté déconcertante, pour retrouver des indications lumineuses, des explications rationnelles et des concordances parfaites. Le mythe prend sur-le-champ des apparences de réalité, tandis qu'en suivant l'autre méthode, il reste dans une obscurité profonde d'où les plus consciencieux efforts d'investigation ne peuvent le faire sortir.

Platon dit dans le *Timée* : « L'Atlantide était située dans l'Océan, devant le détroit des colonnes d'Hercule. » Tout l'échafaudage de l'île occidentale repose sur cette parole. Quelle valeur a-t-elle? Une grande et véritable dans la bouche du philosophe, qui savait le vrai des choses antiques mais ne pouvait les dévoiler entièrement, ainsi qu'Hérodote, par suite du serment de silence imposé aux *époptès*, une fausse et nulle dans la bouche de tous les mythographes et commentateurs anciens et récents qui se sont contentés de suivre les chemins battus et d'accepter les opinions faites et ayant pris peu à peu et complètement force de loi par une certaine facilité d'explication acceptée sans contrôle et un respect aveugle pour les élucubrations antérieures. Pour nous, nous ne pouvons un seul instant abonder dans un tel sens. Dans le chapitre précédent nous avons donné les raisons pour lesquelles nous pensons que les véritables colonnes d'Hercule ne furent pas dressées sur les rives du détroit qui fait communiquer l'Océan Atlantique et la Méditerranée, soit le détroit de Gibraltar, mais bien sur les deux rives de celui d'Yéni-Kaleh, soit le Bosphore cimmérien qui, pour la géographie antique, séparait l'Europe et l'Asie. C'est donc en ces parages que nous devons trouver l'île Atlantide, en avant des colonnes d'Hercule cimmériennes ou mœotiques, c'est-à-dire dans la mer qui fait suite à ce détroit, soit la mer d'Azow, au *milieu* de laquelle elle était située, s'élevant au-dessus des flots, et portant le nom homérique d'Ogygie, île bien surnommée le « *nombril de la mer*[1] ».

1. Homère, *Iliade*, ch. I, v. 50.

Digitized by Google

Platon dit encore : « Dans l'endroit où l'île Atlantide a disparu sous les flots, un tel amas de vase s'est déposé que la mer a cessé d'être navigable [1]. » Trouve-t-on dans l'océan occidental des bas-fonds semblables, soit en face de la Lusitanie, soit en face de l'Afrique ? Dans ces parages traversés par les grands courants océaniques, soit vers les Açores, soit vers Madère, soit vers les Canaries la sonde accuse toujours de grandes profondeurs qui, en aucune façon, ne peuvent concorder avec le fond peu considérable que le dire du philosophe indique. Sont-ce les « Eight stones » qui seraient les plus hauts sommets encore exondés de l'île disparue ? Mais sur ce point la mer est très profonde. Est-ce le banc d'Arguin ? Mais ce banc n'est pas une île, ce n'est qu'un prolongement sous-marin du continent africain, et au-dessus duquel la mer a une profondeur assez grande pour laisser passer tous les navires d'un tonnage aussi restreint que celui que pouvait avoir le plus grand des vaisseaux antiques.

L'île Atlantide que Proclus attribue à Neptune, trouve sa place indiquée dans la mer d'Azow, mer qui dans les époques primitives était d'une surface bien plus considérable que de nos jours, car le Don poursuit sans trêve son œuvre de comblement [2]. Sur une étendue d'environ 150 kilomètres du couchant au levant et une largeur de 100 kilomètre du nord au sud, s'étend un banc de sable de forme parallélogrammatique sur lequel, étant donné le

1. « Dans le voisinage de la ville de Temrouk, un îlot volcanique jaillit en 1799 ; cet îlot qui avait environ 490 mètres de circonférence et dont la boue noirâtre s'élevait à 4 mètres au-dessus de la mer d'Azow disparut bientôt, mais pour être remplacé en 1814 par un deuxième cône de débris, qui se montra pendant quelque temps au-dessus des flots. » (Élisée Reclus, *Géo. univ.*, t. VI, p. 96.)

2. « D'après Von Helmersen, les progrès annuels du Don seraient de 6m70 en moyenne. » (Élisée Reclus, *Géo. univ.*, t. V, p. 789.)

Digitized by Google

peu de profondeur, la mer déferle et se brise, rendant vraiment la navigation fort difficile[1].

Suivons toujours Platon. « L'Atlantide était plus grande que la Libye et l'Asie réunies, dit-il, les navigateurs passaient de cette île sur les autres îles et de celles-ci sur le continent. » Nous l'avons dit et nous le répétons, les primitifs n'étaient absolument pas fixés sur la signification exacte des mots « île » et « continent » et confondaient facilement ces deux termes géographiques. Les continents par excellence étaient pour eux l'Europe et l'Asie qui étaient séparées par le Bosphore cimmérien et le Tanaïs. Tout le reste était vague. Un fleuve pouvait servir de limite et isoler un territoire qui ainsi devenait une île. Appliquons cette manière d'entendre la géographie à l'Atlantide azowienne et on se rendra facilement et rapidement compte que la parole de Platon est exacte.

L'Atlantide étant dans la mer d'Azow, les îles que les navigateurs Atlantes pouvaient facilement gagner étaient simplement la presqu'île de Kertsch séparée de la Krimée par un fleuve aujourd'hui comblé et les régions de Temrjuk et de Taman formant deux cantons pseudo-insulaires auxquels Strabon donne le nom d'îles[2] et dont l'isolement était déterminé par des fleuves, des lacs et des marais. Peut-on trouver dans l'Océan de l'Occident des îles précontinentales si bien situées pour permettre l'accès facile du continent ? Elles ont disparu, dira-t-on, comme l'Atlantide elle-même. Oui, tout a disparu, et la vérité a sombré dans le même cataclysme.

De ces îles, ou plutôt de ces presqu'îles, on voit com-

1. Carte de l'État-Major russe, pl. 49, 63. — La plus grande profondeur de la mer d'Azow ne dépasse pas 13m40.
2. Strabon, liv. XI, ch. II, par. 9 et 10.

Digitized by Google

bien il était aisé de se rendre sur le continent d'Europe à l'ouest, sur celui d'Asie à l'est, surtout en tenant compte des nombreux îlots parsemés dans le Palus Mœotide et parmi lesquels l'île d'Alopécie[1]. Tout s'explique et les paroles voilées de Platon deviennent claires. Elles le deviennent encore plus, en ce qui a trait à l'Atlantide plus grande que la Libye, l'Égypte et l'Asie réunies, si l'on veut bien considérer ce que nous avons dit précédemment de la *Libya supra Colchos* qui était le haut Caucase et de l'Égypte primitive qui était la Transcaucasie. Quant à l'Asie, nous ne pouvons l'entendre ici que comme les régions à l'est du Bosphore cimmérien et du Tanaïs et de plus comme l'Arménie et les pays qui s'étendaient vers l'Orient. Mais si l'empire des rois Atlantes comprenait la Libye, l'Égypte et l'Asie à l'est, il comprenait aussi à l'ouest tous les territoires jusqu'à la Tyrrhénie à travers cette vallée de l'Ister qui a été la grande et unique voie d'invasion de tous les primitifs orientaux vers l'Occident. Ici nous retrouvons les Scythes dont la race « *Scytharum gens antiquissima* » avait formé un empire immense : *multum in longitudinem et latitudinem patet*[2], et occupait réellement toutes les contrées que Platon place sous la domination des rois Atlantes.

Cet empire barbare ainsi constitué, ayant pour centre la Scythie où les sorciers abondaient[3], répond exactement aux régions où s'accumulaient, et où on trouve encore de nos jours, les tribus nomades des tziganes, qui sont, selon toute vraisemblance, les derniers débris des clans sacerdotaux des Kabires[4] : le sud de la Russie, la Roumanie, la Hon-

1. Strabon, liv. XI, ch. II, par. 3.
2. Trogue-Pompée, d'après Justin.
3. Hérodote, *Melpomène*, 67.
4. *Kabire* a pour racine sanscrite *kav* « chanter » qui a produit

Digitized by Google

grie. En Étrurie, les thaumaturges Lucumons perpétuèrent les traditions des sorciers scythiques ; ils implantèrent les mystères kabiriques où les Dioscures, protagonistes sacrés, jouaient un rôle prépondérant ; en Tyrrhénie, les Koribantes, continuant les pratiques du culte phallique de leurs ancêtres, offraient à l'adoration des fidèles le phallus de Dionysos [1].

Mais les Atlantes, habitants de l'île Atlantide, n'étaient-ils donc pas des Scythes ou des Hyperboréens ? Diodore de Sicile nous dit que les Atlantes qui, comme tous les peuples de l'Hyperborée, « se distinguaient de leurs voisins par leur piété et leur hospitalité », eurent pour premier roi Uranus et que leur pays fut le berceau des dieux [2]. A-t-on jamais songé à placer le berceau des dieux helléniques en Occident, et Uranus a-t-il jamais été considéré comme un dieu occidental ? Poser ces questions, revient à les résoudre par l'absurde. Le même auteur raconte qu'à la prière des Atlantes, voisins des Gorgones, les Amazones conduites par leur reine Myrina, allèrent combattre ces Gorgones dans leur pays et les vainquirent après un combat acharné [3]. Les Amazones étaient des hyperboréennes qui habitaient les montagnes au-dessus de l'Albanie caucasique d'après Strabon [4], qui fondèrent la ville de Khersonèse et s'accouplaient, pour avoir des enfants, avec les Scythes Sauromates. Le territoire des Gorgones, *Gorgipia*,

kavi « celui qui chante ». Nous traduisons par « vaticinateur » *vates*. Les Kabires rendaient leurs prophéties en chantant sur le mode de la mélopée. Le mot « chanter » s'employait primitivement pour le mot « dire ». (Strabon, liv. I, ch. II, par. 6.) Quant à la seconde syllabe *ire* c'est simplement le verbe sk. *ir* « aller ». Donc *Kab-ire* veut dire « diseur de bonne aventure nomade ».

1. Clément d'Alexandrie, *Protrept.*, 16.
2. Diod. de Sic., liv. III, par. 56.
3. *Ib.*, par. 54.
4. Strabon, liv. XI, ch. v, par. 1.

Digitized by Google

voisin de celui des Atlantes, dit expressément Diodore, était situé sur le littoral septentrional de l'Euxin dans la Sindiké [1]. Persée allait vers l'Orient et non vers l'Occident lorsqu'il rencontra et décapita Méduse, reine des Gorgones.

Hésiode parlant de ces Gorgones hyperboréennes, proches voisines des Amazones et des Atlantes, rapporte « qu'elles habitent au delà de l'illustre Océan, vers l'empire de la nuit, dans ces pays lointains où résident les Hespérides [2] ». Or ces pays lointains, empire de la nuit, étaient le nord du Caucase.

Hérodote [3] place les Atlantes en Afrique, du côté des Garamantes, et la description qu'il fait de leurs mœurs et de leur pays ne déparerait pas le récit des aventures de Simbad le marin, mais un détail précis, qui par une sorte d'inconsciente réminiscence atavique, hantait l'esprit de l'historien, nous transporte immédiatement dans cette Thrace mysienne où vivaient les vertueux *théosèbes* ou *capnobates* qui se nourrissaient de miel, de lait et de fromage et s'abstenaient de manger rien qui ait eu vie [4]. Les Atlantes d'Hérodote observaient la même règle qui n'est que la base fondamentale de la croyance aryenne à la pérennité transformiste de l'âme, principe de la métempsycose que les Jats et les Rajputs aryaques scythiques importèrent dans l'Inde, lors de leur migration vers l'Orient et traduisirent par le jaïnisme la plus antique des religions de l'Inde.

Revenons à Platon qui nous rapporte que les rois Atlantes entreprirent un jour d'asservir les ancêtres des Athéniens. Il faut sûrement posséder une grande dose de bonne

1. Strabon, liv. XI, ch. II, par. 10.
2. Hésiode, *Théogonie*.
3. Hérodote, *Melpomène*, 184.
4. Strabon, liv. XII, ch. III, par. 3.

Digitized by Google

volonté pour admettre que des princes régnant dans une île située en plein Océan occidental aient pu songer à transporter sur mer d'abord, à conduire à travers toute l'Europe ensuite, une armée assez puissante pour espérer vaincre les Athéniens. Que l'on cherche à se faire une idée de ce qu'aurait dû être un pareil cheminement à une époque primitive : une mer mauvaise à passer, la Gaule presque pas peuplée formant une immense forêt sans fin à traverser, les Alpes à franchir, la vallée de l'Ister à descendre, toutes les difficultés accumulées. On ne peut considérer une pareille conception que comme une démence et Platon n'aurait jamais pu avoir une idée aussi saugrenue.

Sans doute au point de vue géographique aussi bien qu'au point de vue du rôle considérable que paraît avoir joué le peuple des Atlantes dans les temps protohistoriques, l'importance minime du territoire *insulaire* de l'Atlantide ne répond pas à la grandeur des faits que laisse entrevoir le mythe, et à l'ampleur des mouvements ethniques qu'il donne à supposer. Certainement, mais l'île azowienne, qui devait disparaître dans un cataclysme, n'était qu'une partie du domaine atlantique, elle formait une terre précontinentale placée comme une sentinelle en avant du vaste territoire hyperboréen qui constituait la plus grande partie des possessions des Atlantes et pouvait très bien être regardé par les primitifs comme formant une île immense. C'était toute cette région de la Scythie délimitée au sud par la mer hyperboréenne ou d'Azow et la série ininterrompue des marais de l'isthme de Pérékop, à l'ouest par le Dniéper ou Borysthène, à l'est par le Tanaïs, le Don actuel, et au nord par la mer circulaire hypothétique qui pour les anciens faisait le tour du monde. Ainsi bornée, ainsi séparée des autres terres de l'Hyperborée par des mers, des

Digitized by Google

fleuves et des marais, elle formait véritablement une île pour la géographie simpliste et vague des premiers civilisés héroïques.

Cette partie bien définie de la Scythie hyperboréenne a porté positivement le nom de *Celtique*. Diodore de Sicile [1] en effet nous raconte que cette Celtique était habitée par des Hyperboréens dont les rois portaient le nom de Boréades qui entretenaient des relations d'amitié suivies avec les Athéniens et les Déliens. Ces Celtiques, grands joueurs de cithare, comme les tziganes actuels, forcenés danseurs comme les Kurètes et les Koribantes, étaient presque tous prêtres d'Apollon auquel ils avaient consacré une enceinte de pierres dressées, probablement semblable à celle que les Celtes d'Armorique dressèrent dans les landes de leur habitat occidental.

Dans cette Celtique scythique, ou plutôt dans l'île Atlantide qui la flanquait au sud, naquirent de Latone les deux divinités, éminemment scythiques, Apollon ὑπέρβορειος et Diane ὑπέρβορις. La fable rapporte que Latone qui n'est qu'un dédoublement de la déesse initiale Terre [2], poursuivie par le serpent Python, ne peut trouver le salut qu'en se réfugiant sur une pierre sacrée qui rappelle certainement la table d'un dolmen. Elle invoque Neptune qui rend immobile une île flottante soumise à sa loi et la déesse errante peut enfin mettre au monde les enfants du dieu suprême. Ne doit-on pas voir dans cette île flottante, que, plus tard les Grecs, par assimilation, identifièrent avec Délos où le dieu hyperboréen chevauchant un griffon scythique venait tous les ans, la fameuse île Atlantide de la mer hyperboréenne qui par les bancs de sable mouvants

1. Diod. de Sic., liv. II, par. 47.

2. *Latone* est la réplique grecque de la *Buto* égyptienne; or *Buto* est du pur sanscrit : *bû* « terre sacrée » qui a produit *bûta* « fils ».

Digitized by Google

qui l'entouraient et par ses atterrissements bas pouvait donner l'illusion d'être flottante ? C'est plus que probable surtout si l'on approfondit le mythe de la déesse sous son angle hyperboréen.

Il est bien vraisemblable que les prêtres directeurs des hordes celtiques qui vinrent s'établir, avec leurs clients, dans l'Armorique et assimilèrent ou soumirent les autochthones de cette contrée, étaient les congénères des pontifes du Feu-Soleil qui célébraient Apollon, sous son nom primitif de Pan ou Pen, dans la Celtique atlantique de l'Orient. Une preuve inattendue nous en est fournie, semble-t-il, par un des surnoms de Latone. Le nom grec de Latone est Λητώ. Il est permis d'identifier Λητώ avec Κελτώ que la fable grecque fait mère de Κελτὸς. Il s'ensuit que le nom de Λητώ peut être entendu comme un éponyme de Κελτικὴ « *terra Celtarum* ». Mais Keltò a pour surnom Θυγάτηρ Πρεταννους [1] « fille des Bretons [2] ». *Breton*, on le saisira facilement, est le même mot que Πρεταν̣ος dans lequel on retrouve moins exactement que dans « breton » le sanscrit *bar*, *bṛ* racine caractéristique qui se montre dans la plupart des noms des prêtres-artisans primitifs nomades et qui a la signification de « colporter en marchant » en sens du grec περαω. Les Celtes armoricains, évidemment, avaient gardé plus pures les origines philologiques et au lieu de muter le *b* en π comme les Grecs l'avaient conservé intact. Par force, d'ailleurs, leur langue devait être plus rapprochée de la source dravido-védique car, ayant émigré de bonne heure, ils n'avaient pas participé à l'inextricable confusion des idiomes qui se produisit sous les influences parti-

1. Dr Vercoutre, *Les origines d'Apollon*, p. 8.
2. Les premiers Celtiques, habitants de la Grande-Bretagne, portaient le nom de *Prydain* qui se rapproche avec évidence de Πρετάνοι. (*The Myvyrian archaiology of Wales*, t. II, p. 57.)

Digitized by Google

cularistes des divers groupes humains en formation qui avaient, chacun, des aptitudes intimes de prononciation, et des habitudes spéciales pour la confection des mots, aptitudes et habitudes qui prenaient leur origine et leur raison dans les divers dialectes indigènes auxquels vinrent se mêler les langues orientales d'une manière certainement prépondérante, mais pas avec une puissance d'ingérence assez irrésistible pour arriver à annihiler complètement l'apport particulier des langues autochthones. Sans doute les Celtes scythiques emportèrent-ils en Occident le souvenir obscur et déformé du berceau de leur race et c'est peut-être à eux que l'on doit la formation réflexe de la légende d'une Atlantide occidentale ?

*
* *

L'Ile Atlantide dont il vient d'être parlé, la plus célèbre sans doute, celle à laquelle Platon accorde une attention spéciale, celle qui était échue en partage au dieu des eaux Neptune, l'antique Ogénus, n'était pas unique, elle avait six sœurs, ce qui fait que l'Archipel atlantique était composé de sept îles ainsi que le disent toutes les traditions et Proclus, commentateur de Platon en particulier : « Les Atlantides étaient au nombre de sept. » Les Italiotes crurent les pouvoir identifier avec les sept îles éoliennes de la mer Tyrrhénienne qui s'élèvent au-dessus des flots au nord de la Sicile : Strongyle, Hiéra, Ericusa, Phécinade, Didyme, Lipara et Vulcania, malgré que la situation de ce groupe insulaire soit bien loin de concorder avec l'affirmation de Platon plaçant l'Atlantide en avant du détroit des colonnes d'Hercule où que l'on se décide à placer ce détroit. Wilson [1] rapporte une légende certainement intro-

1. Wilson, *Vischnu Purâna*, ch. XI.

Digitized by Google

duite dans l'Inde par les Aryas venus du berceau pontique. Le Visçhnu Purâna parle d'un pays couvert de montagnes, pays du nom d'Ilavrita situé au couchant de l'Hindoustan et ajoute que sur les côtes de cette contrée montagneuse sont sept îles séparées par un détroit.

Les anciens qui appelaient les Atlantides les *îles bienheureuses* les ont cherchées un peu partout. Hérodote [1] cite le territoire de la ville d'Oasis, en pleine Libye africaine, à sept journées de marche de Thèbes et dont le nom signifiait, prétend-il, *île des Bienheureux*. Prendre une oasis perdue au milieu des sables pour une île, la méprise est forte ! Elle s'explique cependant par la force de la tradition qui conserve les désignations caractéristiques dans les mémoires avec une série de détails particuliers propres à la contrée originelle, détails qui confusément continuent à survivre et quelquefois s'appliquent très improprement aux nouveaux sites où l'on croit découvrir les régions dont on a perdu la connaissance de l'emplacement réel. Diodore de Sicile [2] fait des îles Fortunées un séjour délicieux, riche en fruits et en céréales ; elles échappèrent au déluge qui engloutit l'Atlantide. C'est donc qu'elles étaient à proximité de cette île et nous avons donné pour son emplacement la mer d'Azow. L'historien personnifie le colonisateur des îles Bienheureuses en un certain Macarée « le bienheureux [3] » qui représente exactement ici la race des Hyperboréens que tous les auteurs anciens s'accordent à désigner comme « vertueux, les plus sages des humains, exempts de crimes, jouissant d'une vie tranquille, ne connaissant pas les passions qui assaillent

1. Hérodote, *Thalie*, 26.
2. Diod. de Sic., liv. V, par. 82.
3. Dans la langue des Roms, *makari* veut dire « ancêtre, bon, vertueux, heureux ».

Digitized by Google

les autres hommes ». Plutarque, d'après les mêmes errements de survivance, fait des îles Fortunées le séjour des Bienheureux. Pindare dit qu'elles firent partie du royaume de Saturne [1]. Saturne a-t-il jamais régné sur une région de l'extrême Occident ? Tout le cycle de son mythe se déroule, bien au contraire, dans l'orient du monde antique depuis son début jusqu'à la chute de ce dieu Titan, fils de Gaïa. Pour la plupart, les auteurs anciens, interprétant mal les vers homériques, ont voulu à toute force que les îles Bienheureuses aient été situées au delà du détroit de Gibraltar dans l'océan inconnu de l'ouest. Ils se fondaient surtout sur le passage d'Homère discuté par Strabon [2] où le poète fait prédire à Ménélas par Protée : « que les Immortels le guideront vers les Champs-Élysées aux confins de la terre, là où siège le blond Rhadamante à côté de Minos au sceptre d'or qui juge les morts [3]. » Mais les confins de la terre au temps de Strabon n'étaient pas les mêmes qu'à l'époque d'Homère ; le premier les plaçaient à l'occident du monde, le second au nord. La terre par excellence pour le chantre de l'Odyssée était le patrimoine des dieux gréco-pontiques et le pays inconnu qui s'étendait vers le nord au delà de la chaîne céraunienne était bien alors les extrémités de la terre telles qu'il les entendait.

Diodore de Sicile donne à Atlas sept filles renommées pour leur beauté et leur sagesse. Il ajoute qu'elles eurent des enfants célèbres, les uns donnèrent naissance à plusieurs nations et les autres fondèrent des villes [4].

Proclus dit bien qu'il y avait sept îles Atlantides, mais

1. Pindare, *Olymp.*, II.
2. Strabon, liv. III, chap. II, par. 13.
3. Homère, *Odyss.*, ch. IV, v. 561.
4. Diod. de Sic., liv. III, par. 60. — Liv. IV, par. 27.

Digitized by Google

il n'en cite que six : une qu'il attribue à Ammon-Zeus, une à Neptune, deux à Pluton et deux à Proserpine faisant ainsi évidemment confusion ou double emploi pour ces deux dernières attributions. En somme, il indique quatre îles seulement, celle de Jupiter, celle de Neptune et les deux des souverains des Enfers. C'est qu'il ne parlait que par à peu près et qu'il ne pouvait avoir que le soupçon de l'existence de quatre îles malgré qu'une survivance traditionnelle lui imposait le nombre sept. Les Grecs en donnant pour filles à Atlas les sept atlantides tombèrent dans une erreur semblable pour des raisons analogues. Reportant tout à leur patrie, ils firent les honneurs de toute la lignée au demi-dieu qui était vraiment le père putatif de leur race et négligèrent Hespérus qui était un caucasique.

Les sept îles Atlantides n'étaient pas des îles mais des régions et se trouvaient toutes dans le bassin du Pont-Euxin et de la Caspienne. Nous avons donné les raisons qui nous font identifier l'île neptunienne avec l'île azowienne engloutie et le territoire celtique situé entre le Borysthène et le Tanaïs ; l'île Jovienne devait être la presqu'île de Kertsch et les deux îles plutoniennes étaient le territoire couvert de marais empestant le naphte de la région d'Achtari pour l'une et pour l'autre la presqu'île de Taman. Cela fait quatre îles ; les trois autres que l'on peut mythiquement représenter par les trois filles d'Hespérus, Eglé, Aréthuse et Hespéréthuse ou Erythéis ont dû être respectivement l'Arménie, la Transcaucasie et la région des plaines qui se déroulent au pied du versant nord du Caucase, soit la Ciscaucasie, avec le littoral de l'Abkhasie.

Les mythes primitifs des divers peuples antiques se relient entre eux de façon étroite, et la Bible paraît bien, en vertu de cette affinité originelle, devoir donner la clef du problème.

Digitized by Google

Parmi les enfants de Japhet, le Ιαπετος des Grecs[1], se détachent deux patriarches Gomer et Javan qui, suivant les exégètes les plus avisés, représentent des races septentrionales [2]. Or les enfants de Gomer furent Askéna, Riphath et Togarma et les enfants de Javan furent Élisa, Tarsis, Kitt et Dodan [3]. Et la Bible précise : « C'est de ceux-là que sont descendus les peuples qui partagèrent entre eux les *îles des nations*, par leurs terres, chacun selon sa langue, selon leurs familles, entre leurs nations. »

Le Japet hellénique n'étant qu'une réplique du Japhet hébraïque, il devient clair que ses deux fils Atlas et Hespérus peuvent être identifiés avec deux fils du patriarche hébreux : Javan avec Atlas, Gomer avec Hespérus, Gomer et Javan étant les pères des « gens de cheval, du pays où naît l'aquilon », indication biblique qui spécifie bien des races du septentrion.

Les enfants de Gomer sont au nombre de trois : Askéna, Riphath et Togarma ; les filles d'Hespérus sont aussi au nombre de trois : Hespéréthuse ou Erythéis, Aréthuse et Eglé. Askéna est Hespéréthuse ou Erythéis et correspond géographiquement à l'île *rouge* de Géryon, au jardin des Hespérides, c'est-à-dire le grand territoire hyperboréen délimité au sud par les monts de la chaîne du Caucase et

1. Japet, Ιαπετος, père des races indo-européennes qui s'essaimèrent dans le monde primitif, porte un nom caractéristique qui signifie « taureau nomade », des racines sanscrites *gâu* « taureau » et *pat* « marcher ». Au sujet de Japhet, Renan écrit : « Le mode de propagation de la race indo-européenne était l'expulsion de la jeunesse, la formation de bandes hardies et entreprenantes ; de là cette foule de noms de peuples signifiant *fugitifs*, *errants*, *exilés*. » (*Hist. gén. des langues sémitiques*, p. 39.)

2. Renan dit : « Il est remarquable que le tableau ethnographique du chapitre X de la Genèse accuse une connaissance étendue des races septentrionales. » (*Hist. gén. des langues sémitiques*, p. 32.)

3. *Genèse*, ch. X, v. 2, 3, 4, 5.

Digitized by Google

la mer Noire baignant les côtes d'Abkhasie jusqu'à hauteur de la presqu'île de Taman ; à l'ouest, par le cours moyen du Tanaïs et la région côtière baignée par la mer d'Azow, région qui formait un domaine à part indépendant, et au nord et à l'est, s'étendant sans limite vers l'Oural et l'Altaï dans ces pays presque ignorés où le peuple minier des Kourganes a laissé tant de vestiges de son activité métallurgique, territoire que Clément d'Alexandrie [1] semble bien désigner sous le nom « d'île d'Erythie des Atlantes » et nous avons expliqué pourquoi les Atlantes devaient être considérés comme un peuple hyperboréen.

Hespéréthuse par la première partie de son nom prend incontestablement rang parmi les nymphes Hespérides gardiennes des pommes d'or avec le dragon Ladon. La seconde partie du nom de la nymphe « à la voix sonore » indique sa qualité de prêtresse venant de θυω qui a fait θυσαι « thyades » et signifie « sacrifier, faire des offrandes aux dieux ».

Les nymphes Hespérides, filles d'Hespérus, résidaient dans un jardin splendide où poussaient des pommes d'or et qui était gardé par un dragon formidable, à cent têtes [2]. C'étaient des diseuses de bonne aventure, elles rendaient des oracles, en somme, des sorcières magiciennes « à la voix sonore », ainsi que dit Hésiode. Or, ici, « sonore » a évidemment le sens de « prophétique » et l'épithète de *resonans* qu'Horace donne à la Sibylle, ne peut laisser subsister aucun doute.

1. Clément d'Alexandrie, *Stromata*, 81.

2. Ce jardin était entouré d'un mur d'enceinte, comme le redoutable territoire où s'élevaient les demeures sacrées d'Æétès et le sanctuaire où se trouvait la Toison d'or, en Colchide. Cette enceinte tout à fait primitive reporte la pensée vers l'enceinte constituée par des alignements de pierres dressées qui défendait le domaine sacré de Karnak, en Armorique. (Voir de l'auteur, *Note sur les alignements de Karnak*, 2e Congrès préh. de France, Vannes, 1907.)

Digitized by Google

La région florissante où chantaient les Hespérides, qui représentent des confréries de femmes pythonisses, était le patrimoine de leur père Hespérus. On a donné au nom des *Hespérides* le sens d'*occidentales* et on a placé leur jardin un peu partout : en Mauritanie, dans la Cyrénaïque, en Espagne, près de Gabès et même dans les îles Canaries.

Les Grecs donnaient à ἕσπερος et les Latins à *vesper* le sens d'*occident*. Le nom d'Hespérus fut synonyme de « couchant » et fut appliqué à la plus brillante des planètes, Vénus, que le soir on nommait Vesper et le matin Phosphoros ou Lucifer ; Platon, dans le *Timée*, dit que l'Hespérie était la patrie d'Aphrodite qui est une déité non occidentale mais gréco-pontique née en Orient, « à Kypros » d'après Orphée.

Hespérides, αι Ἑσπερίδες répond au sanscrit *divâspara* ; *div* et *aspara*, deuxième tronçon qui est absolument similaire au grec ἑσπέρα, lequel en s'amalgamant avec le *v* de *div* eut produit Wεσπερα (avec le digamma) et le latin a fait *vesper*. Le sens n'est pas moins du monde « occident » mais bien « extrémité du jour », *extremum diei*, c'est à proprement parler, « l'endroit où finit le jour » [1].

Or cet endroit pour les anciens était le nord du Caucase. C'était la région inconnue hyperboréenne qui s'étendait au delà de la chaîne céraunienne vers le nord, et où vaguaient

1. « Il y a encore un autre mot dans lequel je crois reconnaître les deux expressions *divas* et *pára* réunies : c'est *vesper*, *vesperus*, en grec ἑσπέρα ; en sanscrit *divas-para* signifierait, si l'on prend *para* comme substantif neutre « *diei extremum* ». Nous avons une expression sanscrite qui a cette signification et où *para* figure comme premier nombre du composé : c'est *parâṇha* (venant de *para* + *aṇha* « jour ») et signifiant « la *dernière* partie du jour ». En conséquence, *vesper* serait pour *dives-per* ; cette mutilation ne serait pas plus surprenante que celle de *dvis* « deux fois » qui devient *bis*. (F. Bopp, *Gram. Comp.*, t. II, p. 353.)

Digitized by Google

des clans de nomades que les Hellènes n'ont jamais bien connus, peuplades hamaxœques qui ont donné thème aux fables les plus diverses. Hésiode dit « vers l'empire de la nuit, au delà de l'Océan, où demeurent les Hespérides à la voix sonore [1] », qui étaient, d'après les premiers mythographes, les filles de la Nuit et de l'Érèbe. L'Océan, c'est le Pont-Euxin que P. Méla qualifie *ingens pontus*. Plus explicite, Pline à son tour : « Près des monts Riphées, plus loin que l'aquilon habitent les Hyperboréens... c'est *l'extrémité de la terre*, *le terme de la course des astres* [2]. » Hérodote encore : « De hautes montagnes empêchent d'aller plus loin, mais, dit-on, en traversant les monts, on arrive chez un peuple qui dort six mois [3]. » Peut-on trouver dans l'occident du monde antique ou en Afrique un peuple se livrant ainsi au sommeil ? Ne sait-on pas que les peuples qui même actuellement vivent dans les régions ouraliennes subissent un hiver d'une rudesse extrême et passent une partie de l'année bloqués par les neiges et les glaces, astreints à une inaction relative que l'historien grec, étant donnés les à peu près de la géographie antique, a pu prendre pour un sommeil. C'est parmi les populations de ces contrées que se trouvait le peuple dormeur d'Hérodote, bien vraisemblablement. P. Méla confirme : « Les Hyperboréens ont des jours de six mois et des nuits d'égale durée. [4] » Strabon vient affirmer que « Prométhée est enchaîné sur le Caucase, *aux extrémités de la terre* [5] ». Dans une tragédie de Sophocle, Borée enlève Orithye « de l'autre côté du Pont, à *l'extrémité de la terre* » et la trans-

1. Hésiode, *Théogonie*.
2. Pline, liv. IV, ch. 12.
3. Hérodote, *Melpomène*, 25.
4. P. Méla, *De situ orbis*, liv. III, par. 5.
5. Strabon, liv. XI, ch. v, par. 5.

Digitized by Google

porte « aux sources mêmes de la nuit et au seuil des immenses plaines du ciel, antique *jardin* de Phœbus ». L'expression homérique προς ζόφον « vers la région obscure » signifie, d'après Strabon « la région la plus septentrionale ». Même pour les Russes, le Zaïsan fut longtemps considéré comme étant aux bornes du monde [1].

Hespéréthuse portait un deuxième nom, celui d'*Érythéis*, ce qui en fait une *rouge* de l'île de Géryon ; la base est ἐρευθέω « être rouge ». Or dans le nom du personnage biblique *Askéna*, petit-fils de *Kam* « au teint ardent [2] » ne peut-on pas dégager facilement le radical dravidien canarais *kena* « être de couleur rouge [3] » ? Quant à la syllabe initiale *as*, ne peut-on pas supposer, avec raison, qu'elle

1. Les mythes du Shinnto japonais qui, sous tant de rapports, semblent refléter les mythes gréco-caucasiques parlent d'un personnage assimilable à Héraklès, nommé Tadjima-mori, qui va chercher l'oranger dans le Toko-yo-no-koumi, ou la « Terre éternelle » ainsi que fit le fils d'Alcmène dans le jardin des Hespérides. Or M. Michel Revon dit « que si on prend le caractère *yo* non dans le sens idéographique de « monde » mais dans le sens phonétique de « nuit » on a « le pays de la nuit éternelle », désignation qui concorde en tous points avec ce qui vient d'être dit ». Les primitives légendes du shinntoïsme ont évidemment subi une influence coréenne pour une bonne part (Tadjima-mori était coréen) et bien des indices tendent à faire penser que les civilisateurs magiciens primitifs de la Corée étaient de même souche civilisatrice que les mystérieux génies mythologiques éducateurs de l'Occident. Le radical du nom *Korée* ne semble-t-il donc pas être le même que celui qui a constitué celui de *Kori*-bante ? Les Malais, conquérants du Japon, repoussèrent vers le nord les Aïnos constructeurs de dolmens, et vers Idzumo, proche de la Korée, se heurtèrent à une colonie de gens venus du continent asiatique et qui parlaient une langue appartenant à la branche *ouralo-altaïque*. (Courcelle-Seneuil, *Le Japon en 1867*. Bull. de la Soc. de Géo. de Bordeaux, 37e an., no 4, p. 73.)

2. En hébreu *Kam* ne veut pas dire « noir » mais « au teint ardent ».

3. La racine primitive est le dravidien *kena*, *ken*, *chen* formes canaraises du tamoul *sé* « être rouge ». (Caldwell, *Comp. gram.*, p. 471.) Cette racine a produit le sanscrit *ćanḍ* « brûler », d'où le latin *candeo*.

Digitized by Google

est pour *açu* issu du védique *aku* [1] lorsqu'on trouve dans l'Edda : « Au midi d'Asaheim ou pays des *Ases*, sont les serpents Vanir habitant *près du Tanaïs* » ? Et le livre scandinave ne manque pas de donner à ces Vanir toutes les vertus qui caractérisaient les peuples hyperboréens : « Ce sont, affirme-t-il, les hommes les plus sages du monde, ils connaissent l'avenir. »

La partie maritime de l'Hespérie hyperboréenne était le littoral abkhasique, dans sa partie orientale faisant suite à la Mingrélie, où bien probablement s'établirent des émigrants dravidiens, aux mœurs rudes et pillardes, originaires des côtes hindoustaniques du Malabar, hommes au teint ardent comme le Kam hébraïque. Ce qui devient une contribution de valeur, c'est que les habitants de cette contrée ont été de temps immémorial et sont encore d'aventureux marins et, à l'occasion, de redoutables pirates. Or, les riverains de la côte d'Abkhasie étaient de hardis forbans. « La côte qui fait suite à la Sindiké et au canton de Gorgipia est occupée par les Achœi, les Zygi et les Héniokhes. Ses habitants vivent du produit de leur piraterie. Ils montent des embarcations fragiles, étroites et légères, faites pour vingt-cinq hommes mais pouvant en porter jusqu'à trente dans les cas exceptionnels. Les Grecs nomment ces embarcations des *camares*... Ces pirates forment avec leurs camares de véritables escadres et tiennent perpétuellement la mer soit pour faire main basse sur les vaisseaux de transport, soit pour attaquer quelque province ou quelque ville du littoral, exerçant ainsi une vraie tyrannie maritime [2]. »

1. Racine védique *ak* « aller » qui a produit *aku* « rapide », d'où le sanscrit *açu*, le grec ὠχύς et sans doute le français *asne*, *âne*, le gascon *ase*, le latin *asinus*, comme il a donné le sanscrit *aśva* « cheval » et « asvin ».
2. Strabon, liv. XI, ch. II, § 12.

Digitized by Google

Un autre fils de Gomer est Riphath. Ici le sens paraît clair et ce nom ne peut que désigner le pays des Monts Riphées, c'est-à-dire la Transcaucasie. La nymphe atlantide qui est sa réplique est Aréthuse. *Aréthuse* semble bien, par son étymologie, avoir le sens de « faiseuse d'imprécations » et c'est la raison qui doit faire assimiler cette fille d'Hespérus au Riphath de la Bible qui est la Transcaucasie colchidienne, patrie des magiciennes prophétiques et vociférantes syncrétisées par Médée. La deuxième partie du nom que nous avons déjà définie dans Hespéréthuse a pour base θύω « sacrifier aux dieux », donc « prêtresse », comme la fille d'Æetès qui servait la terrible reine, divine gardienne des redoutables sanctuaires chthoniens et marchant flanquée de chiens enragés. Quant à la première partie, c'est le mot de forme ionienne ἀρετή pour ἀρή « prière et imprécation ». Cela mène à « prêtresse faisant des imprécations ». On le voit le sens est parfaitement propre à désigner un pays où abondaient les magiciens thaumaturges comme a été la Colchide.

Églé est une troisième fille d'Hespérus, comme Togarma est un troisième fils de Gomer. Par Togarma il faut entendre l'Arménie [1], pays gomérite situé pour les Juifs « au fond de l'aquilon [2] », c'est-à-dire au nord de la Judée et « riche en chevaux et en mulets [3] ». Avec Togarma il faut identifier Églé d'abord, parce qu'elle reste seule des trois sœurs arméno-caucasiques en face du dernier fils du Gomer hébraïque, et que par cela même elle devient sa parèdre, et ensuite parce que la signification étymologique de son nom semble bien en faire une Arménienne.

Moïse de Khosrène, le plus ancien des historiens armé-

1. « Togarma est l'éponyme biblique de l'Arménie. » (Renan, *Hist. gén. des langues sémitiques*, p. 52.)
2. Ezéchiel, ch. XXXVIII, v. 6.
3. Ezéchiel, ch. XXVII, v. 14.

Digitized by Google

niens, fait remonter à Sémiramis la fondation de la ville de Van « la blanche » en pleine Arménie [1]. Cette ville a porté le nom de Sémirandgherd. Dans l'Asie antérieure, on attribue à la reine fabuleuse de Babylone, toutes les constructions dont on ignore l'origine. La fondation de cette antique cité est bien antérieure au règne de Sémiramis, comme son nom primitif qui a subsisté malgré tout, nom qui est purement dravidien, l'indique [2]; elle date de l'aurore de la civilisation que véhiculèrent vers l'Occident les fils de l'Inde. Cependant une ville babylonienne peut très bien avoir été élevée sur les ruines d'une plus ancienne, dont les légendes parlent d'ailleurs. Des inscriptions nombreuses sont gravées sur les rochers de Van ; elles sont de deux sortes : les unes sont composées de caractères cunéiformes, et une, entre autres, présentant un texte trilingue, retrace les exploits de Xerxès, fils de Darius [3]; les autres sont en caractères arméniaques très archaïques et, d'après Th. Deyrolle, sont certainement antérieures au règne de Sémiramis. C'était donc une habitude ancestrale du peuple vanique de graver sur les rochers, habitude que l'on peut très bien supposer avoir pris naissance dès la période préhistorique des dolmens, les hommes qui les ont construits ayant aussi la coutume de graver, sur les supports et les tables, des signes qui se sont transformés plus tard en lettres lorsque le progrès eut créé les alphabets. Or le sens d'Églé rappelle cette particularité, et c'est pourquoi nous l'assimilons à Togarma qui représente un pays où les gravures sur les rochers sont si nombreuses. *Églé* ne vient-il pas de γλάφω « graver en creux », aoriste ἔγλαψα ; γλάφω est

1. Th. Deyrolle, *Voy. dans le Lazistan et l'Arménie*, Tour du monde, t. XXXI, p. 382.
2. Voir ch. I, *Arménie*, p. 4.
3. Vivien de Saint-Martin, *Ninive*, Tour du monde, t. VII, p. 314.

Digitized by Google

une forme poétique et rare pour γλύφω, aoriste ἔγλυψα et ἔγλυφον ?

Ces observations paraîtront peut-être de mince importance et d'un intérêt très discutable pour élucider la question, peut-être même ne voudra-t-on leur accorder aucune valeur ? Cependant nous estimons que, alors que les documents historiques précis, les données exactes manquent complètement, comme c'est ici le cas, c'est par un détail échappé à l'oubli, par un mot gardant dans sa structure intime étymologique un souvenir perdu, par un rapprochement concordant, par une probabilité étayée sur des survivances légendaires qui malgré la diversité de leurs sources convergent vers un même initium, que l'on peut arriver à reconstruire un édifice disparu, le reconstituant non avec de grands matériaux de démonstration, mais avec quelques rares débris épars. Ces débris trop souvent dédaignés permettent pourtant de remettre sur pied un fait dont la réalité apparente a sombré dans l'ignorance où nous sommes des temps tout à fait primitifs au point de vue historique. Cette ignorance a été entretenue et la raison a été dévoyée par les élucubrations millénaires de l'imagination de tous les peuples et par toutes les superstitions solidement établies et perpétuées à travers les âges par cette inclination malsaine de l'esprit humain à se repaître d'extravagance, d'étrangeté et de surnaturel, aussi bien que par sa tendance invétérée à donner crédit à l'erreur acceptée comme vérité par la seule action d'une tradition dénaturée, quelque vague et bizarre qu'elle puisse être.

*
* *

Sur les sept îles atlantides, quatre sont ainsi identifiées : l'Atlantide neptunienne soit la Celtique hyperboréenne et les trois Atlantides du patrimoine d'Hespérus, la Ciscauca-

Digitized by Google

sie-Askéna-Hespéréthuse, la Transcaucasie-Riphath-Aréthuse et l'Arménie-Togarma-Églé. Restent les trois autres : une qui fut le domaine jovien et les deux dernières qui constituèrent l'apanage plutonien.

L'île atlantide attribuée, d'après Proclus, à Ammon-Jupiter, était l'île de Panchéa ou la presqu'île de Kertsch. Ses limites étaient au nord, la mer hyperboréenne d'Azow ; à l'est, le Bosphore cimmérien ; au sud la mer Axène et à l'ouest un cours d'eau aujourd'hui disparu et dont on peut reconstituer le cours d'après les dépressions du terrain et par toute une série de lacs et de marais.

Cette île Panchéa, ou mieux la presqu'île de Kertsch, peut-elle, par son nom ou par les noms de ses villes archaïques, rappeler le maître des dieux ou tout au moins les caractéristiques premières de la divinité originelle dont il ne serait qu'un dédoublement consécutif? Peut-être, et s'il en est vraiment ainsi, ce sera une première indication pour attribuer à Jupiter cette région en la confondant, par une déduction semble-t-il rationnelle, avec l'île que la tradition donne à ce dieu.

Après la période du fétichisme, il arriva un moment où la raison humaine s'épurant, l'homme sentit le besoin impérieux d'une conception religieuse plus relevée. Il porta ses regards vers la voûte céleste et interrogea le ciel radieux. Il ne put toutefois d'un seul coup abandonner la terreur divine qui avait produit l'adoration pour les entités malfaisantes et le principe de l'évolution qui lui fit adorer les corps célestes fut la peur. Le flamboiement des éclairs, les éclats de la foudre, les grondements des orages durent profondément émouvoir l'être humain et, comme ces épouvantements de la nature se manifestaient dans les régions élevées de l'atmosphère, il en arriva par force à penser que l'être moteur de ces bouleversements, qui lui sem-

Digitized by Google

blaient surnaturels, devait habiter les espaces sidéraux et cette supposition allait bien avec l'idée qu'il pouvait se faire d'un dieu tout-puissant et suprême placé au-dessus de lui.

Cette nouvelle divinité était le feu de la foudre, l'éclair qui fendait la nue et aussi le feu terrestre lorsque, par une étincelle tombée du ciel tourmenté par l'orage, la foudre eut embrasé un amas de feuilles mortes [1]. Elle était l'élément igné sous toutes ses formes, puis peu à peu elle personnifia le ciel resplendissant tout entier. Le feu devint le géniteur universel et sous cet aspect il était surtout le soleil dont les rayons puissants jetaient des semences ardentes dans les flancs féconds de la terre ; puis comme pour les germinations il fallait l'eau des pluies, il devint aussi le dispensateur des ondées bienfaisantes. Le ciel resplendissant, le ciel pluvieux et le ciel où brille le soleil géniteur ainsi que, la nuit, les étoiles radieuses, sont les trois aspects sous lesquels se présenta la divinité météorologique unique en son essence mais triple dans ses manifestations. Les Dravidiens des premiers âges personnifièrent ces trois facies du ciel par une trinité composée de trois patriarches divins *Sêran*, *Sôran* et *Pandiyan* dont toutes les légendes du Malayalam parlent constamment. *Sêr-an* signifie « ciel éclatant » éclairé par les radiations solaires ou stellaires, du tamoul *sêr* « briller [2] » ; *Sôr-an* veut dire « ciel pluvieux », du canarais et du toulou *sôr* « pleuvoir ». Quant à *Pandiyan* [3] qui est la synthèse de Sêran et de Sôran, il représente les

1. Au Siam, le feu sacré que les brahmanes entretiennent soigneusement aurait été, d'après les traditions, allumé par un coup de foudre. Ce feu sert pour les cérémonies du culte et à embraser le bûcher sur lequel sont brûlés les cadavres des rois défunts.

2. *Sêr* a pour correspondant sanscrit *sûr*: contraction de *svâr* « ciel brillant ». Il a fait beaucoup d'enfants : σείρ, σείριος, *Sirius*, *serein*, etc.

3. Le Πανδίων de Ptolémée.

Digitized by Google

forces génératrices du soleil. *Pan* est une racine verbale tamoule qui signifie « créer » avec l'idée d'un mouvement qui doit être pris ici dans le sens de copulation. Le nom primitif du grand dieu initial des Dravidiens, dieu météorologique, igné et créateur, est donc *Pan* que nous retrouvons chez les Bhil et les Gond sous la forme Pen, chez les Khond sous celle de Pennu. Chez les Grecs le nom est resté pur Πάν, tandis que chez les Celtiques immigrés en Occident, la forme *Pen* a dominé : les habitants du Valais adoraient le dieu *Pen* qui a donné son nom aux Alpes *Pennines* et aussi aux *Apennins*; les Gaulois invoquaient *Pen* dans le chant de « l'airain du glaive [1] ». Dans l'Armorique les idoles menhirs phalliques de *Pen-marck* et de *Ker-pen-hir* portent son nom. Les Finnois de Finlande personnifiaient le feu en un dieu appelé *Panu*, et les Mordves, un des plus anciens peuples de la Russie, l'invoquent sons le nom de *Pas*.

Il n'est pas douteux, à notre sentiment, que ce Pan qu'Orphée appelle « vrai Zeus cornu » et que les Égyptiens considéraient comme un des premiers dieux, ne soit l'ancêtre immédiat du Zeus hellénique armé de la foudre, créateur et météorologique. Si donc dans la presqu'île de Kertsch on trouve dans des noms symptomatiques les traces évidentes d'un culte très antique rendu à ce dieu initial, on sera en droit d'en induire, avec quelque évidence, que cette terre ayant été d'abord le domaine de la divinité princeps devint ensuite celui de son succédané le plus immédiat.

Panchéa signifie « antre de Pan », les bases sont πάν et χειά. La ville principale de Kertsch portait le nom de *Panticapée* qui veut dire « antre du feu Pan ». Ici, nous abandonnons le domaine de la langue grecque, pour revenir

1. E. Bose et L. Bonnemère, *Hist. nat. des Gaulois sous Vercingétorix.*

Digitized by Google

vers les origines philologiques, c'est-à-dire dans le domaine des idiomes dravidiens : *Pan-ti-capée* répondant aux trois mots dravidiens *Pan* qui est le nom du dieu, *ti* [1] « feu » et *kappu* [2] « grotte et maison souterraine », a le sens de « sanctuaire chthonien de Pan-feu ». Cette parenté étroite de signification mythique entre Panticapée et Panchéa indique bien que cette ville et cette île étaient connectivement liées et faisaient partie du même bloc géographique. D'où il est facile d'induire que l'une était la ville principale de l'autre et conséquemment, puisque nous savons que Panticapée était une ville de la presqu'île de Kertsch, que cette presqu'île était donc la mystérieuse Panchéa d'Evhémère, où avant d'adorer Zeus Triphylien, on adorait son ancêtre divin Pan dont les allures chthoniennes font un dieu des premiers jours, même un dieu préhistorique des antres-sanctuaires primitifs.

Diodore de Sicile nous énumère les merveilles de l'île Panchéa, *île bienheureuse* où Cérès enfanta le riche Ploutos et où la terre se couvrait de fleurs et de fruits trois fois par an. Par une singulière réminiscence, dont on ne peut raisonnablement chercher le principe que dans une antique tradition importée par les civilisateurs venus d'Orient et perdue, l'historien place l'île dans le voisinage de la Gédrosie, c'est-à-dire entre la Perse et l'Indus, vers les contrées où, sans doute pour la même raison, les Hébreux plaçaient

1. *Ti* « feu » en tamoul classique; canarais *tî*; toulou, *tû*; samoyède *tu* ; hongrois *tür*; lapon, *tall*; gaélique *teine* ; finnois *tuli*. Le sanscrit *ti* « sommet du tope où a lieu le sacrifice du feu » se relie au dravidien qui reparaît dans le latin *titio* et le français *tison*. En breton « tison » se dit *pen-tân* où l'on peut remarquer le feu *tân* associé avec le nom du dieu de l'élément igné *Pen*, *Pan*.

2. *Kappu* « grotte », exactement « maison souterraine ». Le télougou a la forme verbale *kappu* « couvrir » et le nom *kappu* « couverture ». Le canarais *kappu* a le sens de « cavité », sanscrit *kupa* « antre », grec κύπη d'où le français *coupe* et *coupole*.

Digitized by Google

le Paradis terrestre. Quant aux produits exotiques dont nous entretient Diodore, il faut comprendre qu'il fait la description d'une contrée dont il ignore au juste la situation et qu'il lui fait approximativement produire des fruits des régions similaires à celle où sa fantaisie place Panchéa.

A trente stades de l'île d'Hiéra, qui n'était autre que le sud de la presqu'île de Taman qui est justement à cette distance, se trouvait cette fameuse Panchéa. Suivons la description de Diodore : là s'élève la ville de *Panara* ou du « noble Pan » qui n'est qu'une autre désignation de Panticapée, dont les habitants adorent Jupiter Triphylien. Les prêtres gouvernent, ce qui nous reporte à une époque très primitive de pouvoir théocratique. Le climat de l'île est tempéré, le cyprès, le platane, le laurier et le myrte poussent en abondance. Ne sont-ce pas les arbres ordinaires des plaines de Kertsch et des campagnes de la Krimée méridionale? La vigne y vient superbe et vigoureuse. Or, en effet, la vigne trouve dans la presqu'île de Kertsch un terrain très favorable et n'a jamais été une plante du sud de la Perse. Enfin un éclair de vérité semble venir jeter un peu de lumière : c'est Ammon qui s'empare de l'île et y trouve les *Panchéens* « prêtres de Pan », les *Océanites* « prêtres d'Ogénus » et les *Doiens* « adorateurs du feu [1] ». Nous revenons donc au culte primitif du feu pratiqué avant l'introduction de celui de Zeus. La population de l'île se composait d'*Indiens* qui étaient sans doute les descendants des colonisateurs dravidiens ; de *Krétois* qui étaient les indigènes ainsi que nous l'expliquerons plus loin et de *Scythes* dont la présence achève de préciser la

1. Les sorcières bohémiennes des Rôms actuels qui pratiquent la divination au moyen du feu s'appellent dans leur langue *daias*. Dans certaines contrées les bohémiens portent le nom de *Dahias*. La base sanscrite est *dahana*, *dâha* « feu ».

Digitized by Google

situation de l'île, à proximité de l'Hyperborée. Comme conséquence de la conquête, Ammon devient le maître de ces trois races ou, pour suivre le mythe, leur père ; il est donc à Panchéa, Zeus *Triphylien*.

Quel est le fils de Javan qui peut correspondre à cette Atlantide ? On n'en peut découvrir aucun. Nous avons identifié les enfants de Gomer : Askéma avec Hespéréthuse, Riphath avec Aréthuse, Togarma avec Églé ; nous donnerons les raisons qui nous font incliner à penser que, parmi les fils de Javan, Dodan représente la Celtique hyperboréenne, Tarsis et Kitt, l'un, le nord, l'autre, le sud du domaine tartaréen de Pluton et Élisa les Champs Élysées. La liste de la descendance de Japhet est donc épuisée et l'île jovienne de Panchéa-Kertsch ne trouve pas sa réplique hébraïque. Cela n'a pas lieu de surprendre outre mesure. La presqu'île de Kertsch se trouve en Europe, du côté occidental du Bosphore cimmérien et le tableau généalogique ou plutôt géographique du chapitre X de la Genèse, montre bien que si les Hébreux avaient des connaissances assez étendues sur les pays du Caucase et de l'Asie hyperboréenne, ils manquaient presque complètement de données sur les régions européennes, même sur celles les plus voisines du Bosphore cimmérien qui servait de limite entre l'Asie et l'Europe. De là, l'absence de parèdre hébraïque pour l'île d'Ammon.

On pourra prétendre qu'il est étrange et téméraire de faire dériver des mots sémitiques d'une langue indienne. Nous répondrons que, d'après notre pensée, les races allogènes originaires de l'Inde que l'on a dénommées coutchites et sémitiques et les races européennes autochthones pénétrées et civilisées par les premières, avant de se diversifier pour s'affirmer, chacune, plus tard, comme nation distincte et même comme groupement ethnique indépendant

Digitized by Google

ont été longtemps en contact dans un centre commun. C'est justement pendant cette période de fusion et d'amalgame, d'abord assez confuse, qui explique la parenté des langues, que furent posées des bases linguistiques, bases constituant un idiome primitif disparate et brouillé où, chacune des langues qui de près ou de loin ont posé leurs assises successives sur ces fondements initiaux, empruntèrent des mots radicaux si anciens que l'on perd les traces de leur origine et de leur formation. Et il faut noter que les vocables dont il est ici question sont des noms propres qui subsistèrent ou furent pris, emportés et conservés à peu près tels qu'ils devaient être primitivement dans leur forme constitutive, étant pour la plupart des désignations géographiques à peu près immuables sur leur base. Hovelacque constate dans les langues sémitiques de nombreux vestiges d'agglutination pris dans un fonds antérieur de dialectes primitifs qui, pour la plus grande part, ne peuvent être que ceux de la Dravidie, ainsi que le prouve d'ailleurs l'étude de ces dialectes que Caldwell considère expressément comme monosyllabiques et agglutinants dans le principe. Ou bien encore, ces vestiges proviennent-ils, mais c'est une hypothèse, des parlers des sauvages européens plus ou moins assimilés ? Enfin, il est bien permis de supposer, pour le cas spécial qui nous occupe ici, que les Hébreux ont pu faire des emprunts aux langues indo-européennes, puisque l'on peut constater que le grec s'est approprié des mots sémitiques fort archaïques [1], ce qui indique, à ne pouvoir s'y méprendre, un stade de contact évident.

1. Renan, *Hist. gén. des langues sémitiques*, p. 44.

Digitized by Google

*
* *

Tarsis est transparent et correspond au Tartare cimmérien. C'était une des *îles des nations* du groupe mœotique, la région volcanique marécageuse et aride qui s'étend en bordure à l'ouest de la mer d'Azow, depuis Temjruk jusqu'à l'embouchure du Don ou Tanaïs, bornée au midi par la Kouban et le lac de Temjruk, et à l'est limitrophe de l' « île rouge de Géryon », l'Érythie ou Hespérie. C'est là que Salomon, tous les trois ans, envoyait la flotte de Tarsis [1], pour se ravitailler en métaux. Ezéchiel dit : « Ceux de Tarsis ont trafiqué avec toi de toutes sortes de richesses, faisant valoir tes foires en argent, en fer, en étain et en plomb [2]. » Ce sont là justement les métaux que les Kourganes ou les Tchoudes extrayaient des filons de l'Oural et de l'Altaï et apportaient sur le littoral d'Azow soit au moyen de caravanes qui traversaient les steppes de la Ciscaucasie, soit plus probablement et plus facilement, en descendant, dans des embarcations, le cours du Tanaïs qui était la voie fluviale indiquée. Notons que le prophète juif cite seulement les métaux que les anciens tiraient des montagnes ouraliennes et de l'Altaï où ils ont laissé tant de traces évidentes de leurs travaux miniers, et qu'il se garde bien de parler de l'or que la flotte de Tarsis, poursuivant sa randonnée commerciale, allait ensuite chercher à Ophir de la Colchide qui était, par excellence, le pays de l'or pour les primitifs avant que des gisements de ce métal n'aient été découverts et exploités en Pannonie [3]. L'emporium primitif où venaient s'accumuler les produits miniers

1. I. *Rois*, ch. X, v. 22.
2. Ezéchiel, ch. XXXII, v. 12.
3. La racine dravidienne de *Pannonie* est le tamoul *pon* « or », télougou *ponnu* qui a fait le pakrit *panno*.

Digitized by Google

de l'Oural et de l'Altaï était Tanaïs qui portait le nom du fleuve sur le bord duquel elle s'élevait, ou mieux un centre commercial très antique qui avait précédé cette cité fondée par les Grecs : « Elle servait de marché aux nomades de l'Europe et de l'Asie [1]. » Cette ville jouait dans l'antiquité le rôle commercial que jouèrent successivement les villes où se tint la grande foire de la Russie méridionale, d'abord la capitale des Bulgares sur la Volga, puis Kazan, résidence des princes Tartares et enfin Nijni-Novgorod [2].

Les Hébreux perdirent bien vite la signification exacte géographique des noms des patriarches éponymiques et Tarsis servit à désigner, comme Kitt, en général toutes les îles de la Méditerranée [3]. Les traditions originelles furent rapidement oblitérées. Il appert toutefois que les appellations Tarsis et Kitt étaient employées pour désigner des îles ou des rives maritimes par un souvenir persistant et confus. Certainement le nom de Tarsis, qui a pu, à un moment donné, être appliqué à la Tartesse d'Espagne, lorsque les Phéniciens donnèrent cette appellation de leur patrie première à une de leurs colonies, n'avait évidemment pas le même sens topographique au début. Les flottes des Hébreux ne se risquèrent jamais vers l'extrême occident et il aurait fallu qu'elles eussent cette hardiesse si Tarsis avait été en Espagne.

Tarsis était une des deux îles Atlantides que Proclus

1. Strabon, liv. XI, ch. II, par. 3.

2. « La ville de Tanaïs, que les Grecs avaient fondée à la bouche même du Don, et qui, aux temps de Ptolémée, se trouvait déjà à quelque distance de la mer, a cessé d'exister; mais grâce à des fragments d'architecture et à des inscriptions, Leontyev a pu reconnaître, entre Sinavka et le village de Nedvigovka, l'emplacement occupé par la ville commerçante. » (Élisée Reclus, *Géo. univ.*, t. V, p. 789.)

3. Renan, *Hist. gén. des langues sémitiques*, liv. I, ch. II, p. 54.

Digitized by Google

attribue à Pluton ou à Proserpine, soit le Tartare cimmérien, domaine du père infernal des Celtes et des Kymris de la Gaule. Toute cette région est une terre maudite et aride qui ne devient un peu meilleure qu'ensuite dans les approches du Tanaïs. Du sud au nord, s'étendent d'immenses marais, « *stygia palus* », dont les eaux stagnantes et saumâtres s'irisent et miroitent chargées d'une huile puante de naphte, marais séparés entre eux par des terres nues et désolées où on ne voit même pas les petits chênes et les poiriers sauvages qui poussent plus au nord et où l'herbe rare ne se montre que par touffes chétives et espacées.

Les Cimmériens « qui seuls ne sont jamais réchauffés par les vivifiants rayons du soleil [1] », résidaient dans ces tristes régions, et ils étaient bien ainsi en même temps les habitants des enfers et les fils de Pluton. Cratès, d'après Pline, donnait aux Cimmériens le nom de *Cerbériens* [2]. Or Cerbère, monstre tricéphale, était le chien gardien des Enfers, lesquels ne pouvaient être que dans une terre mœotique puisque, lors de sa descente aux Enfers, Hercule enchaîna et entraîna Cerbère dans le Pont.

Les enfers cimmériens, bien que travaillés par les feux souterrains, étaient le pays du froid [3]. Les cours d'eau de cette partie de la Russie gèlent et charrient des glaces pendant la mauvaise saison. Hérodote atteste que le Bosphore cimmérien gelait en hiver au point de permettre aux Scythes riverains de manœuvrer sur la glace et d'y pousser leurs chars [4]. Strabon nous dit, qu'à l'époque des grands froids, le Mœotis se prenait de façon à permettre le passage des piétons [5].

1. Orphée, *Argonautique*.
2. Pline, ch. v : « *Cimmerios Cerberios Crates appellabat* ».
3. Le verbe grec ταρταρίζειν signifie « trembler de froid ».
4. Hérodote, *Melpomène*, 28.
5. Strabon, liv. XI, ch. II, par. 8.

Digitized by Google

Les anciens ne savaient vraiment où placer le Styx et encore moins l'Akhéron. Évidemment, le Styx doit être identifié avec les bras septentrionaux de la Kouban et l'Akhéron avec le bras méridional de ce fleuve qui était l'Hypanis pour Strabon et le Vardanes pour Ptolémée [1]. Au sujet du deuxième bras du fleuve infernal, il n'y a pas un doute à avoir après avoir lu Orphée : « Traînant toujours notre vaisseau rapide, nous arrivâmes chez les *Cimmériens* ; puis nous rencontrâmes un cap aride et une baie où l'Akhéron qui roule de l'or dans ses eaux *glaciales* se jette en tourbillonnant [2]. » C'est la baie de Kaziltach avec le cap qui termine la langue de terre qui la sépare de la grande mer. Toutes les indications que donne la fable mythologique concordent parfaitement avec l'hydrographie de la Kouban et avec la topographie de la région que traversent les divers rameaux de son cours inférieur, et nullement avec le régime d'aucun autre fleuve en quelque endroit du monde antique qu'on le veuille placer.

Hésiode personnifie le Styx sous les traits d'une nymphe fille de l'Océan et de Téthys. Domptée par Piras, elle enfante la *vipère* Échidna qui, à son tour, s'étant unie à Hercule, qui la rencontre *en Scythie* [3], donne le jour à *Scythès*, père des Scythes. Échidna était née en Arime [4], c'est-à-dire dans le domaine plutonien formé par la région orientale des côtes de la mer d'Azow où viennent aboutir les bras septentrionaux de la Kouban. L'image mythique est tout à fait exacte ; tout ce pays paludéen des marais stygiens est bien l'œuvre du Styx-Kouban, région formée par les alluvionnements continuels du fleuve. « Les eaux du Styx

1. *Lethæamque ratem Cimmeriosque lacus* (Tibulla, III, 5, 24).
2. Orphée, *Argonautique*.
3. Hérodote, *Melpomène*, 8, 9-10.
4. Voir ch. III, *Les colonnes d'Hercule*.

Digitized by Google

étaient regardées comme très malfaisantes ; les Telchines, disait-on, les mêlaient avec du soufre pour faire périr les bestiaux et détruire les récoltes. Elles étaient si venimeuses qu'on ne pouvait les conserver que dans de la corne de cheval [1]. » Ce sont encore bien les eaux de la Kouban qui, en arrivant dans les marais de la région mœotique, se chargeaient de naphte et de gaz sulfureux que produisait en quantité ce territoire volcanique. Hésiode ne dit-il pas : « Eau antique qui traverse ce lieu aride, où de la terre noire et de la mer inféconde sortent des sources affreuses, infectes, abominables » ? Il est difficile de mieux dépeindre la région désolée des rives septentrionales de Taman et des marécages de la Kouban inférieure. Le Styx entourait neuf fois les enfers. Il faut entendre par là les multiples ramifications des bras septentrionaux de la Kouban qui viennent se perdre dans les immenses marais qui s'étendent depuis Yekaterinodar jusqu'à Achtarski [2].

Orphée parle des eaux *glaciales* de l'Akhéron [3], celles du Styx ne l'étaient pas moins. Hésiode dit : « Cette onde fameuse, toujours *glacée* [4] » que Zeus envoie chercher par Iris pour le grand serment des dieux. Comment une eau glacée aurait pu être puisée dans un fleuve grec ? L'épithète hésiodique convient en tous points à la Kouban ; les cours d'eau de la Russie méridionale charriant des glaces

1. Jacoby, *Biog. Myth.*, mot : *Styx*, p. 454.

2. Στυξ, *Styx* est le « fleuve des gémissements ». Ce mot στύξ signifie « froid glacial » et aussi « objet d'horreur ». Le verbe correspondant στυγέω veut dire « voir avec douleur ». Il répond au sanscrit *cuć* « pleurer un mort, gémir ».

3. *Achéron*, Ἀχέρων est le « fleuve des douleurs », de ἄχος « douleur », du sanscrit *aka* et ῥόον pour ῥοῦς « cours d'eau », dont l'ultime base est le dravidien *aru* « rivière », mot qui a servi de principe à un si grand nombre de noms de rivières et de fleuves. Le sanscrit donne encore *ru* « se précipiter, couler avec violence ».

4. Hésiode, *Théogonie*.

Digitized by Google

pendant l'hiver. Les anciens n'étaient d'ailleurs pas le moins du monde certains de connaître la situation du fleuve infernal. Hérodote timidement suppose qu'un mince filet d'eau, tombant goutte à goutte d'un rocher dans un vallon, près de Nonacris, en Arcadie, est le fameux fleuve [1]. C'est vraiment bien modeste. Pausanias parle de la même petite fontaine et dit que son eau fait périr les hommes et les animaux [2]. Strabon fait du Styx arcadien un égout infect et malsain qu'il considère cependant comme sacré [3]. Nous sommes loin du redoutable fleuve aux eaux lentes sur lequel vogue la barque de Charon ! Hésiode donne pour auxiliaire à Jupiter, dans la guerre contre les Titans, Styx, fille de l'Océan. La mythologie primitive, quelque exagérée et déformatrice qu'elle ait pu être, n'aurait pas songé à prêter au maître des dieux le concours d'un ruisseau aussi infime que « l'eau du Styx » d'Arcadie, bien petite fille du vaste Océan, et, dont la description de puissance et de superbe qu'en fait le poète, répond bien peu à la médiocrité du ruisseau grec. Pour lui, « l'horrible Styx habite, loin des dieux, des demeures illustres soutenues par des colonnes d'argent ». Cela revient à dire que le fleuve « à tête d'argent », le Tartessos de Stésichore, prenait sa source loin du « berceau atlantique des dieux » dans une région de glaces et de frimas qui était le massif des glaciers de l'Elbrouz. Strabon cite Érathostène lequel disait que le Styx s'engouffrait sous le mont Chaüs, qui est un nom que portait le Pluton cimmérien, *Rex Chaüs* [4].

1. Hérodote, *Erato*, 47.
2. Pausanias, *Arcadie*, 18.
3. Strabon, liv. VIII, ch. VIII, par. 4.
4. Éthicus fait sortir le Mœotis, soit la Kouban, du mont Spanus. Il paraît admissible de trouver le répondant sanscrit du nom de cette montagne dans le mot *svâpna* signifiant « sommeil » ; le grec est ὕπνος. Orphée, dans l'*Argonautique*, raconte que les héros de l'Argô,

Digitized by Google

L'hébraïque *Tarsis*, le nom grec de Τάρταρος, le *Tartare*, c'est le dravidien *tari* « être inculte », *tarisû* « terre aride » qui a produit en védique *tars*, *tatarsa* « avoir soif ». Cette désignation convenait admirablement, on en pourra convenir, à une région πολύδιψον, aride et inculte où l'eau potable faisait défaut, jusqu'au jour, pas bien éloigné, où les Russes creusèrent des puits de cinquante à quatre-vingts mètres de profondeur pour s'en procurer [1].

Si donc, le nord du royaume infernal de Pluton peut être identifié avec le patriarche hébreu Tarsis, le sud de ce royaume comprenant la presqu'île de Taman paraît devoir être représenté par le frère de Tarsis, Kitt, dont le nom signifie « terreur ». L'enfer où régnait le sévère Orcus « sombre séjour, couvert d'un brouillard épais qui s'échappait de la terre volcanique [2] », région glacée [3] gardée par le terrible Cerbère « chien dévorant », à la voix d'airain, aux cinquante têtes, πεντηκονταχάρηνος, fils de la « vipère » Échidna et de l'horrible Typhon, était, en effet, un « lieu abominable et abhorré qui inspirait la terreur aux dieux eux-mêmes [4] ». C'était bien l'empire de la terreur, donc de *Kitt* « *terror* [5] ».

Les petits Russiens désignent ce pays sous le nom de *Peklo* qui signifie « enfer », sol travaillé par les feux [6] sou-

« après avoir visité les Cimmériens, arrivent en vue de l'Akhéron, auprès duquel se trouvent les portes impénétrables des Enfers et le peuple des Songes ». Si la Kouban prenait sa source au mont Spanus, c'est-à-dire dans la région de l'Elbrouz, c'est que le peuple mythique des Songes résidait de ce côté. D'ailleurs ce peuple fabuleux ressemble étonnamment à cet autre hyperboréen dont la patrie était quelque part, en Scythie inconnue, entre les Argippéens et les Issédons et qui dormait pendant six mois de l'année (Hérodote, *Melpomène*, 25).

1. Élisée Reclus, *Géo. univ.*, t. V, p. 786.
2. Orphée, *Argonautique*, v. 1103.
3. Hésiode, *Les travaux et les jours*, v. 143.
4. Homère, *Iliade*, ch. II, v. 781.
5. Gésénius, *Thesaurus linguæ hebraæ*, t. I, p. 540.
6. Élisée Reclus, *Géo. univ.*, t. VI, p. 97.

Digitized by Google

terrains où maintenant on voit les volcans éteints, mais en activité dans les temps primitifs, de Kull-Oba, de Choumoukaï et du Kokou, lequel vomissait encore des flammes et des fumées en 1832. Sur le littoral, on rencontre une manière de geyser qui rejette dans la mer des flots de vase noire et brûlante ; partout le naphte abonde. Comme des pustules produites par une affreuse maladie tellurique, se montrent en maints endroits les cônes de petits volcans d'où sort une boue noirâtre et infecte [1].

Le souverain des Enfers tartaréens était Ἀΐδες, Ἄδες. On a donné à ce mot la signification compliquée de « qui rend invisible ». Le sens est plus simple, plus imagé et plus en conformité avec les habitudes chthoniennes du dieu. Le principe étymologique de Ἄδες est le sanscrit *adas* « en bas », *adara* « celui qui est en bas ». En latin le *d* se mute en *f* ; *infra*, pour *infara* d'où en français « enfer ».

La figure sombre d'Aidès « le plus détesté des dieux » s'estompe et fait place à une conception moins terrible du dieu souterrain « inflexible [2] » lorsqu'il abandonne son royaume volcanique et glacé tartaréen pour descendre dans les campagnes riantes de l'Élide euxique. Il devient Pluton, le dispensateur des richesses, disaient les Grecs, et il naît de la grande Déméter violentée par le mystique Jasios [3], dans des champs fertiles trois fois labourés. Mais il devient surtout un marin comme le furent les Achœi [4] et les Zygi,

1. Nous signalons à propos du nom de *Taman* que porte la presqu'île, dont la partie septentrionale est telle que cette description la dépeint, que le sanscrit *tama* veut dire « obscurité » et que *tamaproba* est le nom d'un des enfers du brahmanisme.

2. On a traduit *adamastos*, un des surnoms grecs du dieu, par « inflexible ». Ce n'est pas exact; cette épithète vient du sanscrit *adamas* dont le correspondant latin est *infimus* « celui qui est tout au fond ».

3. Hésiode, *Théogonie*.

4. Homère, *Iliade*, ch. II, v. 684, dit : « Ils s'appelaient Myrmi-

Digitized by Google

hardis corsaires qui habitèrent le littoral dont il fut le maître. Hésiode l'appelle « le bon Ploutos qui va sur le large dos de la mer ». Or Pluton, Πλούτων, est « celui qui navigue ». La base est pure : la racine sanscrite *plu* « naviguer » ; en slave *plovum* qui en sanscrit est *plôtum* en regard de *plutao* « je navigue » de la langue des Roms de Roumanie. Au surplus, de toute nécessité, Pluton, ou le peuple sacerdotal qu'il représente, devait être navigateur pour pouvoir voyager dans les marais du Tartare stygien parsemés de nombreux lacs reliés entre eux par d'innombrables chenaux. La presqu'île de Taman, elle-même, renferme des lacs immenses et est découpée par des baies de grande étendue. De plus, tout le domaine plutonien est en bordure soit de la mer d'Azow, soit du Bosphore cimmérien, soit du Pont-Euxin.

L'Élis préhistorique, l'île d'Élisa de la Bible [1] était encore une atlantide formée par le littoral abkhasique renommé pour la fertilité de son sol, la beauté de ses jardins et la splendeur de sa végétation. Cette île fut le berceau des dieux gréco-pontiques, le grand centre primitif religieux, la patrie sacrée des vertueux Atlantes des premiers jours avant leur grande expansion, à l'aurore de la civilisation, descendants directs d'Atlas, inventeur de la sphère, interrogateur du ciel qu'il portait sur ces puissantes épaules et qui gardait vers l'Orient l'entrée du domaine sacerdotal de ses fils. De cette très noble origine, on peut induire qu'ils formaient dans le principe des clans de prêtres du soleil et des astres, des Ouranides, des Kurètes [2]

dons, Hellènes et Achœens ». C'est d'une exactitude géographique absolue; en allant de l'ouest à l'est : d'abord les Myrmidons de Myrmécium de Kertsch, puis les Hellènes du littoral sud de Taman, et enfin les Achœi d'Abkhasie. (Voir Strabon, liv. XI, ch. II, par. 6 et 12.)

1. Ezéchiel, XXVII, 7.

2. Homère (*Iliade*, ch. XIX, v. 193) parle ainsi : « Les Kurètes

Digitized by Google

adorateurs du ciel, peut-être des frères de race des *peïki* « fils de dieu » qui adorent le soleil, la lune et les astres et commandent encore dans l'Inde aux tribus dravidiennes des Toda, dont plusieurs anthropologues anglais ont voulu faire les descendants des ancêtres des Celtes.

En un mot, Élisa était les Champs-Élysées, la sainte Hiéra que Diodore de Sicile place naturellement en Gédrosie, voisine de la Panchéa ammonienne d'Évhémère [1]. Il était défendu d'y enterrer les morts qu'on transportait dans l'île voisine dépendant du domaine de Pluton [2]. L'Erèbe, séparé de l'Élis primitive par la Kouban-Akhéron, faisait partie de la grande nécropole hyperboréenne et la sainteté de l'île élyséenne, empêchant qu'on y enterre les morts, c'était naturellement de l'autre côté du fleuve, dans les champs mortuaires du pays d'Aidès, que l'on amenait les dépouilles mortelles. Le transport des cadavres devait être effectué par une confrérie de bateliers nécropompes que synthétise Charon Porthméus. Une redevance était payée à ces nautoniers des morts et de là vient la coutume qu'avaient les anciens de placer une pièce de monnaie, ὀβολὸς, dans la bouche des défunts. Une réalité primitive s'était transformée en un rite funéraire. L'entrée de ce redoutable domaine était sévèrement interdite aux profanes ou à ceux qui n'avaient pas accompli les purifications prescrites, et il apparaît bien que les bateliers encouraient une grave responsabilité en cas d'infraction à la règle sainte. La fable rapporte que Charon fut enfermé dans les profondeurs du Tartare pour avoir facilité le passage de l'Akhéron à Hercule alors que celui-ci ne portait pas le rameau d'or symbolique. C'est vouloir dire que les bate-

achœens portaient les présents du roi. » Or les Achœi étaient un peuple du sud de Taman (Strabon, liv. XI, ch. II, par. 6).

1. « Élis proche voisine de Jupiter », dit Euripide.
2. Diodore de Sic., liv. V, par. 41.

Digitized by Google

liers qui passaient les morts sur la rive infernale furent punis de leur complaisance envers le Titan, par l'internement de quelques-uns d'entre eux aux extrêmes limites septentrionales de la région tartaréenne.

Le nom de l'Élis a pour radical Ηλιος « soleil » et signifie « pays du soleil » ou mieux « pays des enfants du soleil », les Éléens homériques dont Strabon a tant de peine à chercher la véritable patrie sans grand succès d'ailleurs [1]. Le nom des *Éléens* est une réplique occidentale de l'appellation des nobles canarais les « solaires » du Malayalam, les *Souryavansi*. Plus tard, lorsque les tribus sacerdotales d'Hellen se répandirent vers l'ouest, une région de la terre qui termine la péninsule balkanique au sud, prit le nom d'*Élide* ou *Élis*, région qu'Homère, par survivance, décore de l'épithète de « divine [2] » justifiée par les origines.

L'Élis abkhasique fut véritablement *l'île des Bienheureux* dont les anciens ont si vainement recherché l'emplacement. L'imagination des peuples de culture hellénique, par un souvenir abscons, bien que la connaissance de sa véritable situation se fût perdue en même temps que l'histoire vraie des premières époques, peupla d'ombres heureuses les Champs-Élyséens en en faisant le séjour extra terrestre des sages, des bons et des braves revenant ainsi à l'idée initiale qui avait fait de l'Élis atlantide la patrie des vertueux Atlantes, amis des dieux et de la justice, exempts de crimes et de passions [3].

*
* *

Nous avons tenté d'identifier géographiquement les

1. Strabon, liv. VIII, ch. III.
2. Homère, *Odyssée*, ch. XV, v. 298.
3. Θεῶν ἔχθιστος ἀπάντων (Homère, *Iliade*, ch. IX, v. 159).

Digitized by Google

enfants de Gomer avec les filles d'Hespérus, soit : Askéna-Érythéis-Ciscaucasie, Riphath-Aréthuse-Transcaucasie, Togarma-Eglé-Arménie. Il est certainement beaucoup plus difficile d'arriver au même résultat pour les Atlantides, filles d'Atlas. Nous présenterons quelques observations déductives que, sans prétention aucune d'ailleurs, nous abandonnons à l'appréciation de ceux qui voudront bien se donner la peine de nous lire. Nous pensons bien que l'on nous accusera d'user un peu trop délibérément de fantaisies allégoriques, mais, pour notre défense, nous nous bornerons à demander si vraiment presque tout n'est pas allégorique dans la mythologie.

Sans doute les deux Atlantides *aimées de Neptune*, Alcyone et Céléno, représentent-elles les deux îles attribuées à ce dieu par Proclus? Alcyone serait l'île azowienne, Céléno serait la Celtique hyperboréenne.

La première, empruntant le nom d'un oiseau aquatique volant au-dessus des eaux, répond assez bien, par corrélation imagée, à l'idée que se faisaient les anciens d'une île flottante sur les eaux, comme était l'île Atlantide de Neptune, qui cessa d'errer sur les flots de la mer Mœotique pour permettre à Latone de donner le jour à Apollon et à Diane. On donne, à l'ordinaire, pour l'étymologie de ἀλκυων « alcyon » ἄλξ pour ἀλκή « force » et κὺειν « être enceinte ». Nous nous bornons à demander ce que cela peut bien vouloir dire ? Quelque bizarre que puisse paraître notre interprétation, nous estimons que *Alcyone* vient de ἄλη [1] « course errante » et de κύων « chienne », ce qui mène à « chienne errante », ou la « kurétide errante », le dravidien *kura* « pousser des aboiements » étant la base du nom des *Kurètes* [2]. Alcyone

1. L'origine de ἄλη est le dravidien *alei* « aller. »

2. *Ku-ra* qui a fait κουρῆτες et κύ-ων procèdent de la même racine dravidienne *ku* « pousser des hurlements. » Le sanscrit a *kurkura* « chien. »

Digitized by Google

n'est-elle pas mère de *Hyrieus*, nom dans lequel on trouve ὕριον pour ὕρον « ruche » et ne sait-on pas que les Kurètes enseignèrent aux hommes l'élevage des abeilles ?

L'étymologie que nous venons de présenter est en concordance parfaite avec le mythe des courses de Latone, Θύγατηρ Ιρετανους « fille des prêtres nomades, » à la recherche d'un refuge pour accoucher, refuge qu'elle trouve dans une île flottante immobilisée par Neptune, pour la circonstance. Il y a là une allégorie frappante de la vie de continuels déplacements que menaient les premiers prêtres « vagabonds » comme leur dieu Pan [1]. L'état de grossesse de la déesse Latone qu'ils ont confondu avec l'éponyme de l'île d'Azow, Alcyone, *la chienne*, a conduit les Grecs, très coutumiers du fait, à jouer sur les mots κύων et κυω. La racine dravidienne *ku* qui se montre dans la deuxième partie du nom d'Alcyone rapproche celle-ci des prêtres musiciens et chanteurs de la Celtique hyperboréenne. En effet, si le sens primitif de *ku* a été « crier » il est devenu « chanter » comme chantaient les nymphes Hespérides « à la voix sonore », comme parlaient les rois d'Hésiode de la bouche desquels « coulaient de douces paroles » et encore comme psalmodiaient les Aoïdes dont les chants guérissaient les âmes blessées ou enflammaient les courages. Alcyone représente donc l'île Atlantide, occupée par des prêtres Kurètes-*chiens* chanteurs et joueurs de cithare.

Céléno, nom issu directement du grec κελαίνος, signifie « sombre » et « obscur » et, par cela même, peut parfaitement s'appliquer à la région continentale du domaine de Neptune voisine du pays des Cimmériens [2], située dans

1. « Kurètes qui courez sur la terre de vos pieds agiles et retentissants. » (Orphée, *Les Parfums*, hym. XXXVII.)

2. « *Cimmeriorium etiam obscuras accessit ad oras.* (Tibulle; IV, 1, 64.)

Digitized by Google

l'Hyperborée qui pour les anciens était l'empire de la nuit, « la fin du jour [1] ». Céléno, amante de Neptune, de même que sa sœur Alcyone, ce qui les unit comme représentant les deux parties d'un même apanage territorial, eut du dieu le loup *Lycus*. Or tous les loups mythologiques étaient hyperboréens. Elle est aussi mère de *Nyctée*, νυκτία, où le radical νυξ n'est pas difficile à trouver. Céléno représente donc la Celtique Scytique ou « pays de la nuit. »

C'est au groupe formé par ces deux sœurs, et, en particulier, à la Céléno hyperboréenne, que nous rattachons l'éponymique patriarche hébreu Dodan. Nous savons que les pontifes boréades d'Apollon Ὑπερβόρειος étaient chanteurs et joueurs de cithare [2] et aussi danseurs comme tous les prêtres primitifs et, principalement, comme les Kurètes dansant la noble pyrrhique et les Koribantes *balladores Cybelæ*. Or, Gésénius [3] traduit le radical hébraïque *dedan*, *dodan* par *ludus*, *lusus*, *jocus*. Le mot *lusus* signifiant « jeu » doit être pris ici comme ayant les sens divers que lui attribuent les livres canoniques : *danser*, *chanter*, *sauter* [4]. D'autre part le latin *ludere* veut dire « faire de la musique », témoin le vers de Virgile :

Ludere quæ vellem calamo permisit agresti.

Le nom de Dodan, contenant tous ces sens très caractéristiques, convient de manière parfaitement adéquate pour désigner les habitants de la Celtique hyperboréenne dont Diodore de Sicile dit « qu'ils sont tous prêtres d'Apollon, en

1. Homère dit « vers la sombre région. » (*Odyssée*, ch. XI, v. 25.) Et Strabon ajoute : « autrement dit vers le nord. » (Strabon, liv. I, ch. II, par. 28.)

2. Diod. de Sic., liv. II, par. 47. — Apoll. de Rhodes, *Argô.*, ch. IV.

3. G. Gésénius, *Thesaurus linguæ hebraæ*, t. I, p. 322.

4. *Nec in nullo loco ballationes, cantationes et saltationes jocos et lusa diabolica faceret non præsumat.*

Digitized by Google

l'honneur duquel ils chantent, chaque jour, des hymnes en s'accompagnant sur la cithare. » Et la nuit, Apollon lui-même apparaît dansant et jouant, lui aussi, de la cithare.

L'île Panchéa attribuée à Ammon-Zeus était primitivement l'« antre de Pan », dieu du feu. Un feu perpétuel brûlait dans le temple de Pan, à Acacésium, en Arcadie. Un feu éternel était aussi, à Rome, entretenu sur l'autel de Vesta, déesse qui n'est qu'un dédoublement féminisé du dieu mâle initial, les Italiotes primitifs n'ayant pas des idées bien arrêtées sur le sexe des divinités, état d'esprit que les Romains traduisirent par la formule équivoque et large des invocations : *sive deus*, *sive dea*. Cette formule n'est qu'un rappel inconscient du dogme primitif de la connexion des principes divins mâle et femelle, Pan et Maïa, le Soleil et la Terre, que représentait le cône phallique du dieu d'Émèse, Élagabale, avec un κτεις à la base. Or Vesta en grec est Ἑστία, *Hestia*, et nous trouvons qu'une atlantide portait ce nom approprié pour désigner une contrée où le culte du feu était en honneur.

Le Tartare-Tarsis, pays des marais de la basse Kouban septentrionale et le nord de la presqu'île de Taman, formant ensemble le domaine infernal de Pluton cimmérien, paraissent devoir être conjointement représentés, dans la fable grecque, par celles des filles d'Atlas qui se nommait Mérope. D'abord, celle-ci était l'épouse du grand coupable Sisyphe enfermé dans le Tartare et condamné à pousser éternellement sur la pente d'une montagne un rocher qui retombait toujours. Le mythe relatif à Mérope est intimement relié à celui des Enfers. Mais le nom *Mérope* ne vient-il pas directement du grec μέροψ, « guêpier » oiseau qui se nourrit d'abeilles ? Il apparaît bien ici que nous devons nous trouver encore en face d'un jeu de mots comme les Grecs avaient l'habitude d'en faire. La terre tartaréenne

Digitized by Google

était la grande nécropole des habitants sacrés de la Celtique du Nord qui « étaient tous, pour ainsi dire, les prêtres d'Apollon [1] », et aussi des pontifes des tribus solaires d'Hellas qui résidaient dans le sud, sur la côte abkhasique, au delà de la Kouban-Akhéron que leurs morts traversaient pour aller reposer dans la région infernale [2]. Ainsi les terres des enfers devenaient une région mortuaire « mangeuse d'abeilles [3] », car les prêtres antiques étaient des « abeilles ». Le mystérieux Aristée qui était un « corbeau » d'après Herodote [4], donc un prêtre [5], et qui, d'après Pindare, se transforma en Jupiter, enseigna aux hommes à élever les abeilles. Le grand prêtre de la Diane éphésienne portait le nom d'Εσσήν « roi des abeilles ». Μελισσα « abeille » était l'appellation mystique pour désigner les prêtresses des temples et quelquefois les âmes purifiées des initiés aux mystères. Les Mordves, une des plus anciennes peuplades finnoises de la Russie, qui habitent encore les régions qui formaient l'Hyperborée voisine du Tartare mœotique, adorent *Pas*, le « dieu des dieux » qui est en même temps le Soleil. C'est donc un bien proche parent de Pan et d'Apollon dont les Celtiques de la Scythie célébraient les louanges. Ce peuple, qui a conservé dans ses pratiques funéraires comme un reflet de la terreur qu'inspirait l'affreuse terre du Tartare, a un respect profond pour les abeilles. La terre est un « rucher ». L'idéal des Mordves est le monde des abeilles [6]. Mais encore, l'épouvantable vipère infernale Échidna, née

1. Diod. de Sic., liv. II, par. 47.
2. Diod. de Sic., liv. V, p. 41.
3. C'est la conception populaire romaine du dieu infernal Orcus; « avaleur de cadavres. » (Sal. Reinach, *Orpheus*, p. 149).
4. Hérodote, *Melpomène*, 15.
5. Le corbeau était l'oiseau symbolique des prêtres dans l'antiquité.
6. Élisée Reclus, *Géo. univ.*, t. V, p. 741.

Digitized by Google

en Arime, c'est-à-dire dans le Tartare, se *nourrissait de chairs crues* dans les antres de la terre dont l'un était sa demeure sous une roche creuse [1] et, du coup, elle devient ainsi, comme Orcus, une « mangeuse de cadavres ». L'allégorie se continue.

Enfin Maïa, fille aînée d'Atlas, *aimée de Jupiter*, semble être la correspondante d'Élisa-Élis. Cette Élis mystique, patrimoine des grands pontifes Atlantes, a été le « berceau des dieux. » De là à en faire la terre-mère des dieux du panthéon primitif il n'y a qu'un pas à facilement franchir. Or *Maïa*, en grec Μαῖα, a le sens de « mère » venant du sanscrit *ma* « mère » du védique *mâ* « produire. » C'est le nom que portait, à Comana de Cappadoce, la Cybèle phrygienne, la Mâ « productrice », réplique de la Déméter grecque « mère des dieux » et de la grande Gaïa hésiodique qui enfanta Ouranos, et unie d'amour avec lui, la cohorte des divinités des premières conceptions religieuses d'une humanité repoussant les grossièretés simplistes du fétichisme des premiers âges.

Nous résumons toutes les explications que nous venons de donner dans le tableau suivant :

Japhet-Japet base indo-européene	Javan-Atlas, groupe scytho-mœtique	Dodan = Alcyone = Atlantide azowienne Dodan = Céléno = Celtique hyperboréenne Hestia = Presqu'île de Kertsch. Tarsis — Mérope = Tartare cimmérien Kitt — = Presqu'île de Taman Élisa — Maïa = Champs-Élisées, Élis
	Gomer-Hespérus, groupe arméno-caucasique	Asképa — Érythéis = Ciscaucasie Riphath — Aréthuse = Transcaucasie Togarma — Eglé = Arménie

1. Hésiode, *Théogonie*.

Digitized by Google

CHAPITRE IV

L'ATHÈNES PÉLASGIQUE. — LA KRÈTE. LE TRITON.

La dernière période préhistorique, soit le néolithique dolménique [1], et les périodes protohistoriques du bronze et du fer remontent, peut-il sembler, bien plus haut dans le passé que l'on ne l'a supposé, si on tient compte des indications fournies par les anciens. Tout le cycle mythologique, depuis les origines jusqu'au mythe de Bacchus inclus, peut être compris dans cette série d'âges. Partout dans la fable on découvre les preuves que les premiers personnages divins et héroïques avaient, les uns des habitudes, les autres des coutumes et des croyances, conformes à ce que nous pouvons saisir de la religion et de la manière d'être des hommes de ces époques.

Certes cela serait évidemment une besogne presque impossible que vouloir établir une chronologie de ces temps obscurs. Toutefois quelques points de repère existent qui peuvent servir, sinon à donner des dates aux faits, du moins à démontrer la très haute antiquité des âges pendant lesquels se déroulèrent les exploits accomplis par les héros primitifs et s'affirmèrent les gestes génésiaques des dieux initiaux.

Il n'y a pas à tenir compte des périodes qu'indique

1. G. de Mortillet compte environ 16000 ans depuis le début de la période néolithique ; Rutot donne le chiffre de 7 à 8000 ans. Cela peut-être à peu près exact pour ce qui a trait à l'occident de l'Europe, mais est-ce aussi admissible pour l'orient européen où, suivant tous les indices, la civilisation commença son œuvre bien plus tôt ?

Digitized by Google

Hérodote [1]; ses calculs ne reposent sur rien de sérieux et ne sont que le résultat des très vagues et très déformées traditions grecques, conservées tant bien que mal, par un peuple complètement ignorant des origines vraies et, de plus, aussi peu enclin au conservantisme hiératique qu'amoureux d'une poésie brillante qui dénaturait le réel des mythes originaux. Par contre, il faut faire grand cas des indications fournies par les prêtres d'Égypte. Les pontifes égyptiens étaient scrupuleusement observateurs des rites anciens et gardiens fidèles des traditions originelles; tous les rituels leur faisaient une loi d'observer attentivement la nature, les hommes et les faits, et ils n'y manquaient pas, débarrassés des préoccupations de la vie par les privilèges de leur caste, ce qui leur permettait de s'adonner en toute liberté d'esprit à leurs travaux de conservation et d'étude. Depuis Hercule jusqu'au règne du roi Amasis, (570 ans avant Jésus-Christ), ils comptaient dix-sept mille ans, depuis Bacchus quinze mille seulement et, depuis Pan, beaucoup plus, sans indiquer un nombre, ce qui prouve que le mythe de ce premier dieu se perdait dans l'obscurité des origines profondes. Les pontifes de Saïs racontèrent à Solon que Athènes fut fondée mille ans avant leur ville, vieille déjà de huit mille ans lorsqu'ils parlaient ainsi, ce qui faisait neuf mille ans depuis la fondation de la cité du législateur grec [2], soit, en chiffres ronds, jusqu'à nos jours 11500 ans.

Ces chiffres peuvent paraître hyperboliques. Cependant M. Oppert a lu au congrès de Bruxelles un rapport duquel il résulte que, d'après les observations astronomiques des Égyptiens et des Assyriens, 11542 ans avant notre ère, l'homme avait atteint un degré de civilisation si avancé

1. Hérodote, *Euterpe*, 145.
2. Platon, *Timée*.

Digitized by Google

qu'il était capable d observer un phénomène astronomique et de calculer la fin de l'année avec précision. Les Égyptiens, dit M. Oppert, calculaient par cycles zodiacaux de 1460 ans ; leur année se composait de 365 jours, ce qui occasionnait une perte d'un jour toutes les quatre années solaires et, en conséquence, ils retrouvaient leur point de départ initial seulement au bout de 1460 ans. C'est pourquoi le cycle zodiacal finissant en l'an 139 de notre ère a commencé en l'année 1322 av. J.-C. D'un autre côté, le cycle assyrien était de 1805 ans ou 2235 lunaisons ; un cycle assyrien a commencé en 712 av. J.-C. Les Chaldéens déclaraient qu'entre le déluge et leur première dynastie historique il s'était écoulé une période de 39,180 années [1]. Bien entendu, il faut entendre par déluge plutôt une révolution terrestre datant d'une période géologique très antérieure, car il ne saurait être question ici du cataclysme local, déluge d'Ogygès sans doute, qui engloutit l'Atlantide.

Maintenant que signifie ce nombre 39,180 ? Il est égal à 12 cycles zodiacaux égyptiens plus 12 cycles lunaires assyriens :

$$\left.\begin{array}{l} 12 \times 1460 = 17{,}520 \\ 12 \times 1805 = 21{,}660 \end{array}\right\} 39{,}180$$

Ces deux modes de calculer le temps sont en concordance et étaient connus simultanément par les Chaldéens et par les Égyptiens, ce qui est une présomption de plus en faveur de la thèse donnant un habitat commun aux deux peuples, au début de leur civilisation [2]. En établissant les séries des deux manières de calculer par cycles zodiacaux et lunaires, à partir de notre ère, il en résulte le tableau suivant :

1. Traduit de l'anglais, Ignatius Donnelly, *Atlantis*, p. 29.
2. Voir ch. I, *L'Égypte*.

Digitized by Google

CYCLES ZODIACAUX	CYCLES LUNAIRES
1460	1805
1322	712
2782	2517
4242	4322
5702	6127
7162	7932
8622	9737
10082	11542
11542	

En l'année 11542 avant notre ère, les deux cycles ont concordé, donc ils ont trouvé, cette année-là, leur source commune dans une observation une et identique.

Si les hommes de cette époque pouvaient faire de pareilles observations et de pareils calculs, ils étaient bien capables de fonder une ville.

Toutefois il ne faut pas songer un seul instant que cette ville qui fut l'Athènes préhistorique des Pélasges[1] « fils

1. *Pélasges*, οἱ Πελάσγοι, semble bien contenir, dans sa première syllabe πελ, la racine sanscrite *pel* « aller » ; la deuxième syllabe *as* ασ est évidemment pour *âçu* « émigrant » ; quant à la troisième γος elle est une contraction pour ἄγος, ἅγιος « *venerandus* », en sanscrit *yajyu*, cette dernière, qualificative, s'appliquant à un groupe ethnique que tous les auteurs anciens, d'un accord unanime, qualifient de « juste » de « vertueux » et de « sacré ». Le mot ainsi forgé ne peut trouver son équivalent en sanscrit ; il a été certainement formé par le dialecte hellénique avant sa séparation définitive du tronc linguistique indo-européen, au moment de la gestation babélique des langues : il signifie donc « les vénérables ases nomades ». Le nom des Pélasges est une désignation des civilisateurs des premiers âges répondant à un certain stade nomade de leur propagande. Les Grecs, ce qui confirme le sens étymologique présenté, avaient, en torturant le nom, par une sorte de jeu de mots, assimilé les Πελάσγοι aux πελαργοι « les cigognes » oiseaux migrateurs et sacrés, ainsi que le dit Strabon (Liv. XI, ch. 1, par. 18). Les trois grues ou cigognes que l'on voit sur l'autel de Paris et sur celui de Trèves semblent bien

Digitized by Google

du chêne » ait pu être l'Athènes grecque qui n'apparaît dans l'histoire que vers le XV^e^ siècle. Cette Athènes fut une ville néolithique, peut-être la première cité européenne, qui fut détruite par le même cataclysme qui fit disparaître l'île Atlantide de la mer d'Azow.

Le souvenir du désastre qui avait anéanti l'Athènes préhistorique s'était perpétué dans la mémoire des peuples de race hellénique puisque Strabon rapporte qu'une inondation terrible rasa la ville atticienne qu'il connaissait. Or ce ne peut avoir été l'Athènes des Grecs historiques parce qu'elle n'eut jamais à subir une catastrophe de nature aussi formidable que celle qui amena la ruine de la première cité par l'envahissement des eaux et les ébranlements de l'écorce terrestre. Il faut donc qu'une autre ville antérieure ait existé dans les âges pélasgiques. Le géographe y fait allusion, peut-être, lorsqu'il dit dans un passage ambigu dont la tournure peu affirmative donne à penser qu'il n'accordait qu'un médiocre crédit à son assertion : « d'autres disent qu'Éleusis et *Athènes sur Triton* bâties par Kékrops avaient été submergées par une inondation due au lac Copaïs [1]. » Pour Homère, Athéna n'est pas encore la protectrice d'Athènes, mais celle d'Alalcomène, ville béotienne sur les bords du lac Copaïs [2]. Pallas-Athéné, avant d'être la divinité poliade d'Athènes, fut la divinité palladiumique des

symboliser les habitudes migratrices de la race des Pélasges « fils du chêne ». Cette figuration est en accord parfait avec ce que dit Strabon et il est fort intéressant de remarquer que sur les deux autels les oiseaux typiques sont au nombre de trois et que ce nombre ternaire correspond aux trois grandes confréries des prêtres Kabires primitifs : les Kurètes, les Koribantes et les Telchinnes qui furent les vulgarisateurs d'une civilisation qu'ils créaient et colportaient. Comme contribution dernière, ce fut un nomade *Pelorius* « le voyageur » qui découvrit la vallée de Tempé, à proximité de laquelle les Pélasges fondèrent l'oracle de Delphes.

1. Strabon, liv. IX, ch. II, par. 18.
2. Homère, *Iliade*, ch. IV, v. 8.

Digitized by Google

Étéobutades dont la famille fournit toujours la grande prêtresse de la déesse [1]. Sans doute les fondateurs de l'Athènes grecque en arrivant du pays où s'était élevée l'Athènes pélasgique, avant de procéder à la création de la cité qui devait avoir de si belles destinées, s'établirent, tout d'abord, sur la rive d'un lac, dans un site qui pouvait leur rappeler approximativement celui de leur métropole engloutie, laquelle se trouvait au bord d'un bras de mer auquel les primitifs, avec leur manière large de comprendre les termes géographiques, pouvaient donner le nom de lac. Ce premier établissement que fondèrent les Étéobutades [2] fut Alalcomène, petite mère d'une grande fille.

Solon, d'après Platon, apprit des prêtres de Saïs que Athéné avait fondé Athènes « l'ayant formée d'une semence empruntée à la Terre et à Vulcain [3] », ce qui revient à dire que la nouvelle cité fut créée par des pontifes de la Terre et du Feu. Ces deux divinités primordiales nous ramènent aux premiers temps de la civilisation, à l'époque de la gestation embryonnaire des dieux. La Terre et le Feu de Platon sont le couple originel dravidien de Mâ, la Maïa, dont les Romains firent la femme de Vulcain, et de Pan-Soleil et Feu ; de Gaïa et d'Ouranos des Grecs, ce dernier prenant les caractéristiques divines de Sêran « le ciel resplendissant », frère de Pan, mais gardant le rôle géniteur de celui-ci. C'est

1. V. Duruy, *Hist. des Grecs*, t. I, note 3, p. 211.

2. Ces prêtres Étéobutades, dont les descendants conservèrent toujours un caractère sacré à Athènes, étaient des prêtres de la « terre sacrée » et du « feu ». Platon affirme qu'Athènes fut formée avec une semence empruntée à la Terre et à Vulcain. Le dire du philosophe corrobore l'étymologie du nom des *Etéobutades*, venant, en effet, des deux radicaux sanscrits *étâ* « ceux-ci » égalant *étéo* et *bû* « terre sacrée » et « feu sacré », racine sœur, par le sens hiératique et le son, de *bû* « produire » qui a donné *bûta* « qui est » et *bûti* « production ».

3. Platon, *Timée*.

Digitized by Google

l'union intime de la Gô « vache » et de l'Uxan « taureau » des Védiques; c'est encore la divinité connective d'Émèse, des stèles de la Palestine, portant les marques des deux sexes et des idoles androgynes des nuraghi de la Sardaigne. On le voit, nous sommes bien éloignés de l'époque où l'Athènes grecque a fait son apparition, époque bien postérieure où le panthéisme grec était affirmé et la foule des dieux créée. Cette fondation de l'Athènes pélasgique par des personnages divins des origines religieuses nous reporte vraiment à un moment bien antérieur à celui où la ville grecque fut élevée. Le mythe grec de la naissance d'Athéné sortant de la tête de Zeus fendue par un coup de hache d'Héphaistos est un reflet allégorique très pur de la réalité. C'est l'association des prêtres artisans du Feu avec ceux du nouveau dieu plus métaphysique « principe de la vie » qui naissait sous l'effort de la pensée aryaque, pour la création de la première cité d'Europe, peut-être une ville dolménique, certainement cyclopéenne.

Ces pontifes étaient grands entre les grands car les Égyptiens dirent à Solon « que la meilleure et la plus parfaite race d'hommes avait existé jadis dans le pays du législateur d'Athènes [1] ». Cela est exact et nous conduit directement vers ces vertueux Atlantes qui habitaient l'île mystérieuse des Bienheureux. Les fondateurs de l'Athènes pélasgique atlantide furent les Atlantes panchéens [2], prêtres du Feu et de la Terre, qui créèrent de toutes pièces une divinité poliade pour protéger leur nouvelle cité. A proprement parler, *Athéna* n'est pas un nom propre, c'est un qualificatif. Ce nom, très archaïque par sa formation et sa signification, veut dire le « tisserand du feu [3] », du védique *tan* « étendre

1. Platon, *Timée*.
2. Voir ch. IV, *Panchéa*.
3. En sanscrit « tisserand » est *tanti*. Le nom des *Titans* est le

Digitized by Google

la trame » et du dravidien *ti* « feu » qui n'est plus représenté dans le nom grécisé que par l'*a* initial après la chute du *t*. La forme entière, avec rejet de *ti* à la fin, est conservée dans *Thanatos* qui n'est qu'un dédoublement, avec métathèse dans le nom, d'une *Athéna* psychopompe masculinisée, sous l'aspect farouche d'un génie infernal, génie redoutable et sauvage, qui, avec Hypnos, symbolisait les prêtres, προπόλοι, préposés aux funérailles. Les pontifes du Feu et de la Terre [1] comme les sorciers leurs devanciers, avaient monopolisé tous les métiers lucratifs et créé, pour protéger ces métiers, des divinités secondaires, émanations des deux grands principes théogéniques initiaux. Vulcain et Athéna furent de ces déités. Si le premier présidait aux travaux des forges et des mines, la seconde, *mille dea operum*, avait pour principale fonction, ainsi que son nom l'indique, de protéger les prêtres tisserands. Comme patronne de ces artisans sacrés qui étaient les industrieux Telchines dont elle porte le nom, Τελχινια, elle tisse la tunique de pourpre que Jason donne à Pélée vainqueur au jeu du stade par la rapidité de ses pieds [2]; d'après Homère, elle tissait la toile [3].

Dans l'origine, elle est véritablement bien une magicienne fille des premiers sorciers et elle est plutôt démoniaque, cruelle et vindicative. Les animaux des incantations magiques lui sont consacrés : la chouette dont elle a les yeux, γλαυκῶπις, le serpent, le coq, la corneille. Elle est chanteuse, ἀηδών, et guérisseuse, ὑγιεια, comme ses pères

même mot renversé. Les Titans représentent la classe des guerriers et des artisans qui entrèrent en lutte avec les magiciens sorciers primitifs.

1. « Pan (le feu) est le compagnon de la Grande Mère, il est comme le chien qui la suit. » (Pindare, *Pyth.*, III, 77.)

2. Orphée, *Argonautique*.

3. Homère, *Iliade*, ch. VIII, v. 386.

Digitized by Google

sacerdotaux. Homère, sous l'aspect troyen de Até, en fait la personnification du mensonge et de la rage, poussant les guerriers au carnage et à la mort, forte dans les combats, rapide dans la bataille [1]. A Troie, rapporte Suidas, on lui immolait deux jeunes garçons et deux jeunes filles de Locres. Elle combat les Gorgones ennemies des Atlantes, elle lutte contre les Géants adversaires des Titans ; elle protège les tours, επιπυργιτις comme l'antique Hékate, laquelle, plus vieille que Jupiter, était la sombre déité des cérémonies mystiques.

Sous le nom de Pallas, elle devient la protectrice de la ville des prêtres du Feu et de la Terre. Le sens du radical qui constitue ce mot en fait une déesse chthonienne comme toutes les divinités primitives. Ce radical est le dravidien *paḷ* « cavité » qui a fait *paḷḷi* « ville », sanscrit *parî*, grec πολις.

Le caractère particulier de *race d'élite*, sur lequel insiste Platon qui fait des fondateurs de l'Athènes pélasgique « la meilleure et la plus parfaite race d'hommes », range ces fondateurs, et conséquemment les prêtres artisans et civilisateurs Telchines, pères d'Athéna *Telchinia*, si vraiment on doit confondre les uns avec les autres, parmi les populations « vertueuses » des régions mœotiques dont parlent avec tant d'éloges les auteurs de l'antiquité. Cette race ayant été la plus parfaite devait être celle des Atlantes puisque ceux-ci étaient aussi « les plus parfaits et les plus justes des hommes », se distinguant de leurs voisins par leur piété et leur hospitalité, habitant le pays qui fut le berceau des dieux. Leur premier roi, Uranus, d'après la mythologie des Grecs, rassembla dans l'enceinte d'une ville les hommes qui avant lui étaient répandus dans les

1. Homère, *Iliade*, ch. IV, v. 505-507.

Digitized by Google

campagnes [1]. Cela confirme la fondation de l'Athènes archaïque par ces vertueux Atlantes, prêtres du Feu et de la Terre.

*
* *

La terre où s'éleva cette Athènes, fut la Krète primitive qui porta ce nom avant qu'il n'ait été donné à une île de la mer Méditerranée par des colons euxiques qui ne manquèrent pas d'appliquer à la nouvelle patrie, aux sites et aux stations qu'ils fondaient les appellations de la métropole [2].

Strabon dit que la ville de Gnosse, cité de la Krète méditerranéenne où se trouvait une autre ville *Khersonésos*, dont le nom rappelle avec évidence la patrie d'origine scythique, s'appelait primitivement *Koeratos* [3]. Ce mot est un allongement pour *Kreta* et ce dernier nom répond au sanscrit *karsta* « terre labourée » venant du verbe *kṛś* « fouir [4] ». Hésiode raconte que Jasios dompta Cérès dans les champs « trois fois labourés » de la fertile Kréta. Nous retrouvons ici l'île de Tricaréna de Théopompe. *Tricaréna* veut bien effectivement dire « trois fois labourée » du sanscrit *tri* « trois » et *karana* « champ labouré ». La description que fait Platon de la plus belle des îles Atlantides concorde parfaitement avec celle que donne Diodore de l'île où se trouvait Nyse. Celle-ci était escarpée et on ne pouvait y

1. Diod. de Sic., liv. III, par. 56.
2. Imaginez, les traditions étant perdues, l'histoire étant oubliée, les perplexités d'un savant d'un lointain avenir, découvrant, en Amérique, des noms tels que Paris, Rome, York, Orléans et, dans le sud de l'Afrique, la foule des désignations hollandaises. Et c'est cependant exactement où nous en sommes pour certains noms de l'antiquité primitive.
3. Strabon, liv. X, ch. IV, par. 8.
4. F. Bopp, *Gramm. comp.*, t. I, p. 25.

Digitized by Google

entrer que par un étroit passage nommé les portes nyséennes ; le sol de l'Atlantide platonienne était fort élevé au-dessus du niveau de la mer et ses bords étaient taillés à pic. La région de Nyse était bien exposée, abritée des vents et d'une grande salubrité. La grande plaine de l'Atlantide regardait le midi et était à l'abri des vents. Et Platon continue en vantant le climat de l'île, ses richesses et sa fertilité, tout comme le fait Diodore : « l'île, dit ce dernier, est formée d'une terre très fertile, garnie de prairies agréables, de jardins cultivés, et arrosée par des sources abondantes. Elle est couverte d'arbres fruitiers de toutes espèces et de vignes sauvages ».

Strabon, en parlant de la presqu'île de Kertsch, dit : « Après Théodosie [1], on trouve une plaine excessivement fertile... ; tout le pays qui suit offre le même aspect de fertilité jusqu'à Panticapée [2]. » A son tour, Élisée Reclus dit que les côtes de cette région sont élevées de plusieurs mètres de hauteur, « ce qui témoigne soit d'un soulèvement de la contrée, soit d'une dénivellation rapide des eaux du Pont-Euxin, lorsque cette mer, s'ouvrant le chemin du Bosphore, s'abaissa et se sépara de la Caspienne ». Parlant du sud de la Crimée et de la petite péninsule de Kertsch, le géographe ajoute : « Là croissent le laurier, le figuier, le grenadier, l'olivier, l'arbousier et les vignes sauvages entrelacent leurs pampres aux troncs des grands arbres. Le versant en espalier des montagnes forme comme un vaste jardin botanique, et les parcs seigneuriaux qui se succèdent au pied des escarpements n'ont eu qu'à mêler les végétaux des forêts environnantes aux fleurs cultivées pour ressem-

1. Théodosie ou l'antique « *Kaffa antiquior inundatione terrarum* ». (Pline, liv. V, ch. 13.)
2. Strabon, liv. VII, ch. IV, par. 4.

Digitized by Google

bler aux merveilleux jardins de la Sicile et de la Ligurie [1]. »

Tous les auteurs et géographes modernes s'accordent pour faire de la presqu'île de Kertsch un grenier d'abondance. Ces parages étaient autrefois couverts d'une végétation luxuriante, de bois magnifiques et de cultures superbes que Souvaroff laissa détruire par ses cosaques à la fin du XVIIIe siècle [2]. Ces conditions climatériques exceptionnelles, toutes ces richesses et tous ces agréments conviennent-ils à la classique Krète candiote? Il est permis d'en douter. L'île de Krète est pierreuse et montagneuse et sa fertilité n'a jamais pu être excessive, malgré que Strabon prétende qu'elle possédait des vallées d'une grande richesse [3], puisque Pomponius Méla dit qu'elle ressemblait à l'île de Chypre, *Cypri similis*. Or l'île de Chypre est tellement sèche et rocailleuse et « presque toutes les plantes qui y poussent sont si coriaces et si piquantes qu'elles rendent la marche pénible. Les chiens y prennent souvent l'habitude de marcher en sautant pour éviter d'être piqués par les plantes et les chiens à hautes pattes, comme les lévriers, sont ceux qui se propagent davantage [4] ». Est-ce là une description qui puisse convenir à la « fertile Kréta » d'Hésiode? D'ailleurs les anciens étaient du même avis. A leur retour de la guerre de Troie, les Krétois de la Méditerranée eurent à subir la peste et la famine et pour la *troisième fois* l'île fut dépeuplée par ces fléaux [5].

*
* *

Strabon et Diodore de Sicile fournissent chacun une indication précieuse, le premier en citant une *Athènes sur*

1. Élisée Reclus, *Géo. univ.*, t. V, p. 823, 824.
2. Dubois de Montpéreux, *Voy. autour du Caucase*, t. V, p. 83.
3. Strabon, liv. X, chap. IV, par. 4.
4. A. Gaudry, *Les ancêtres de nos animaux*, p. 61.
5. Hérodote, *Polymnie*, 171.

Digitized by Google

Triton, le second en disant que l'île de Nyse était environnée par le fleuve Triton. Où était donc ce fleuve? Les anciens n'en savaient absolument rien. Pomponius Méla faisant la description de la côte septentrionale de l'Afrique, affirme qu'au delà de la Syrte, on rencontrait un grand lac nommé Tritonis qui recevait le fleuve Triton [1]. La plupart des géographes et des historiens anciens faisaient de la géographie comme M. de Buffon faisait de l'histoire naturelle : ils s'en rapportaient à ceux qui prétendaient avoir vu et cela les contentait. Malgré la meilleure volonté du monde, il n'est pas possible de découvrir l'apparence d'un grand lac dans la région où P. Méla place le Tritonis. Hérodote, Pindare, Apollonius de Rhodes, Tzetzès colloquent le fleuve Triton un peu partout dans la Libye africaine. Mais voici Diodore de Sicile qui tient pour l'île de Krète de la Méditerranée et enfin d'autres qui viennent soutenir qu'il se jetait dans le lac Copaïs. C'est donc un fleuve universel? Et, au surplus, dans cette débauche de collocations diverses que devient donc *l'Athènes sur Triton* de Strabon?

On a proposé maintes étymologies pour le nom de ce fleuve ; une des plus séduisantes est celle qui le fait venir du vieux mot krétois τριτώ « tête ». D'abord on a quelque peine à comprendre ce que peut signifier « tête » dans ce cas, et d'ailleurs cette origine est aussi fausse que les autres. Le fleuve Triton a été déifié. Si ce dieu a disparu à peu près de la mythologie grecque [2], on le retrouve dans le panthéon védique sous le nom de *Trita* « le troisième après

1. Pomponius Méla, *De situ orbis*, liv. I, par. 7.

2. La fable personnifie le fleuve Triton en un personnage mythique, d'essence divine. Il prit part à la gigantomachie et soufflait dans une conque, ἠπυτης, pour effrayer les adversaires de Zeus.

Digitized by Google

Agni » ; il représente le troisième sacrifice, il commande aux eaux et aux vents. Sous ce dernier aspect il se montre en Occident dans le nom appliqué au vent, *Tritopator* [1]. Il ressort des attributions de son sosie indou que la première syllabe de son nom est égale au sanscrit *tri* « trois ». La seconde syllabe est encore le sanscrit *tun*, racine qui, au parfait se modifie en *tu-tôna* et signifie « être courbe ». Le nom entier signifie donc le fleuve « aux trois courbes ». Ce fleuve fabuleux était tout simplement le Bosphore cimmérien, le détroit de Yéni-Kaleh, sur la rive occidentale duquel fut fondée la cité pélasgique qui eut pour protectrice Athéna-Pallas, soit Panticapée « l'antre du feu Pan », la moderne Kertsch.

Effectivement pour aller de la mer d'Azow dans la mer Noire ou inversement, en touchant à Panticapée, il fallait nécessairement suivre trois directions. En partant du cap Kimenoï, pointe extrême nord-ouest de la presqu'île de Taman, il était nécessaire, pour suivre le courant, de naviguer vers le sud-ouest jusqu'à l'embarcadère voisin de Panticapée [2] où on s'embarquait pour passer en Taman, à l'endroit où le détroit est le plus resserré : première direction. De là, pour aller à Panticapée, on cinglait alors droit à l'ouest : deuxième direction. Enfin pour parvenir dans le Pont-Euxin on suivait une route, depuis Kertsch jusqu'au débouché, orientée du nord au sud : troisième direction.

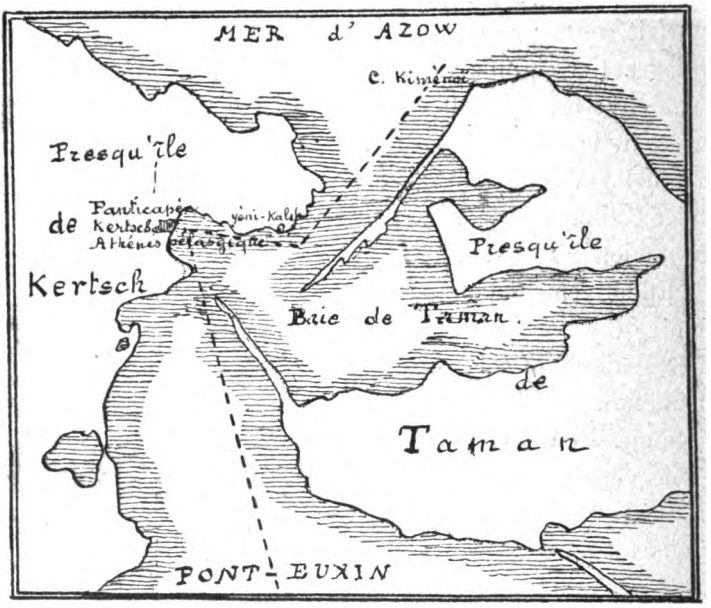
Dès lors l'indication de Strabon, mentionnant une Athènes-sur-Triton, devient singulièrement claire et apporte une solution rationnelle pour la détermination du site de la primitive Athènes pélasgique. C'est bien en vain que l'on voudrait chercher un lac ou un fleuve sur les bords du-

1. Suidas, Τριτοπάτορες Δήμων ἐν τε Ἀτθιδὶ φησιν ἀνέμους εἶναι τοὺς τριτοπάτορας.

2. Strabon, liv. VII, ch. IV, par. 5.

Digitized by Google

quel aurait été construite l'Athènes d'Attique ; l'Ilissus même ne baignait pas les murs de la ville. Mais, par contre, la situation d'une *Athènes-sur-Triton* devient évidemment raisonnable et en accord avec la tradition confuse qu'elle éclaire, si on la place à l'endroit où elle fut



réellement fondée, c'est-à-dire là où s'élève maintenant Kertsch qui a succédé à la très archaïque Panticapée et qui fut vraiment la cité titanique détruite par un tremblement de terre et un raz de marée et que les Milésiens relevèrent de ses ruines perdues, bien longtemps après, en lui restituant son nom primitif d'*Antre de Pan*.

*
* *

La cité pélasgique était donc située dans cette presqu'île de Kertsch qui fut la merveilleuse Panchéa d'Evhémère et

Digitized by Google

la florissante île de Nysa de Diodore de Sicile, baignée au nord, à proximité de Panticapée ou Panara, par la mer Mœotide qui était le lac Triton des mythographes [1]. Elle était bien placée, elle occupait un poste de défense, en sentinelle devant le domaine sacré des morts de Taman. Elle protégeait l'empire sacerdotal contre les incursions des terribles Taures, sauvages qui venaient enlever des jeunes gens et des jeunes filles pour les sacrifier à leur épouvantable moloch *Minotaure* « le taureau brillant ». Elle gardait le détroit, interdisant le passage aux pillards maritimes aussi bien de l'Hyperborée que de la mer Axène. Elle ne faillit pas à sa tâche ; elle renversa l'idole sanglante des Taures et repoussa l'invasion des rois boréades dont elle brisa le formidable effort. Elle préparait ainsi les destinées grandioses de sa race superbe, sa fille grecque devait aussi sauver à Salamine la civilisation occidentale et l'indépendance hellénique.

Les travaux qu'exécutèrent les Pélasges athéniens autour de leur capitale sont ceux qui convenaient à une ville placée au bord de la mer. « Ils jetèrent des ponts sur les fossés envahis par les eaux de la mer ; ils creusèrent un canal de cinquante stades de longueur qui faisait communiquer la mer avec les fossés de l'enceinte de la ville pour permettre aux vaisseaux de pénétrer jusque-là ; ils construisirent des enceintes de terre qui s'élevaient au-dessus du niveau des eaux [2]. » Partout ponts, digues, défenses, sont accumulés contre les empiétements de la mer. Ces enceintes de terre, invinciblement, font songer aux digues que Héraklès éleva près des colonnes qui prirent son nom et que l'on a voulu, contre toute raison, placer en Occident [3].

1. En grec θάλασσα signifie « mer » et « lac » ; en français on a *mer* et *mare*.
2. Platon, *Critias*, trad. Chauvet et Saisset, t. VI, p. 320.
3. Diod. de Sic., liv. IV, par. 18. — Voir, plus haut, p. 68.

Digitized by Google

Les mêmes exigences naturelles produisent les mêmes effets ; « maintenant la baie est protégée dans toute sa largeur par un barrage à fleur d'eau n'ayant qu'une seule ouverture [1] ». Les Russes n'ont fait que copier les Titans et cette étroite ouverture ressemble joliment à l'entrée des *portes nyséennes* de Diodore de Sicile et aussi à l'étroit passage qu'Hercule ménagea entre les digues soi-disant élevées par lui dans le détroit qui sépare l'Espagne du Maroc.

D'après la chronologie des marbres de Paros, le premier roi d'Athènes fut Kékrops, puis vinrent successivement Amphictyon, Érichthonios, Pandion, Érésichthon et Érechthée. Tous ces princes, aux noms rudes et primitifs, ne régnèrent jamais dans l'Attique grecque mais bien sur l'Athènes atlantide de Kertsch. Kékrops, souverain des *Kekrophas*, peuple qu'Orphée place dans la région mœotique, *auprès des Taures* [2], fut considéré par les Athéniens grecs comme le fondateur de leur ville. Les mythographes de l'Hellade animés du désir de tout ramener à leur patrie par une partialité qui s'explique et s'excuse, ignorants d'ailleurs des choses de l'origine, et aussi hantés inconsciemment par une survivance obscure des traditions égarées, imaginèrent de faire du chef mœotique qui avait présidé, peut-être, à la fondation de l'Athènes pélasgique de Kertsch, le créateur de la cité grecque. *Pandion*, « le divin Pan », a un nom lumineux : c'est, avec évidence, un prince de cette Panchéa dont le nom signifie « retraite de Pan », ou c'est, plus simplement, le dieu Pan lui-même, premier souverain, par l'entremise de ses thérapeutes. *Érichthonios*, *Érichthon*, *Érechthée*, moitié hommes et moitié serpents, ce qui spécifie bien leur qualité de prêtres, le serpent ayant été le symbole le plus direct du sacerdoce, portent des noms qui

1. Élisée Reclus, *Géo. univ.*, t. V, p. 844.
2. Orphée, *Argônautique*, v. 1103 et suiv.

Digitized by Google

rappellent certainement un culte chthonien. C'est sans doute qu'ils servaient les divinités fatidiques des magiciens des anciens jours, dans les antres dolméniques que l'on retrouve encore en grand nombre dans les régions de Taman et de Kertsch [1] et dans les cavernes sacrées de ces pays, où l'on sait que les nymphes [2] magiciennes Circé et Calypso habitaient des grottes, et où Strabon place la « ville des Nymphes », *Nympheum*, sur la côte occidentale du Bosphore cimmérien.

Après le cataclysme qui ruina l'Athènes pélasgique kertschéenne, un chef théocratique épouvanté, rassemblant quelques vaisseaux, partit à l'aventure pour chercher une nouvelle patrie, emmenant avec lui sa *gens* sacrée, les Étébutades. Il emportait le souvenir de sa ville et le palladium éponymique de la déesse athénaïque. Il se confia à Neptune pour protéger sa course vers l'inconnu des pays nouveaux et c'est pourquoi, en fondant une nouvelle cité sur le territoire de l'Attique, il fit les honneurs de cette création à la divinité protectrice de sa race et au dieu des eaux qui avait favorisé son aventureux voyage. Il traversa le Pont, franchit le Bosphore de Thrace et vint aborder sur une terre à laquelle il donna un nom de sa patrie perdue, Ακτικὴ, l'Athènes pélasgique ayant aussi porté celui d'Ακτη. Il s'établit sur cette terre nouvelle et plus tard ses fils jetèrent les fondements de la cité qui devait devenir la merveilleuse Athènes de Thémistocle et de Périclès, d'Eschyle et de Phidias, de Démosthène et de Socrate. Puis, peu à peu, le souvenir de la métropole s'effaça. En grandissant la jeune et vigoureuse cité se fit oublieuse de ses héroïques et resplendissantes origines. L'antique mère mœotique dis-

1. Élisée Reclus, *Géo. univ.*, t. V, p. 826.

2. Voir de l'auteur, *Les Fées* (*Bul. de la Soc. de Géo. de Bordeaux*, 35e année, n° 4, avril 1909).

Digitized by Google

parut dans les brumes épaisses d'un passé nébuleux et la reine de l'Attique grecque orgueilleuse et parée de tous les arts et de toutes les splendeurs de sa civilisation, comme une souveraine étincelante de gloire et de beauté, s'offrit à l'admiration du monde. Mais aussi, plus tard, polluée par les vices de sa décadence, ainsi qu'une courtisane sans vergogne, et dédaigneuse des grandeurs et des fiertés évanouies, des temps de bravoure et de vertu, elle traîna son manteau de pourpre titanesque dans la fange dont la souillaient les philosophes parasites et les rhéteurs de bas étage.

Digitized by Google

TABLE

Pages.

Préface v

Lettre à un ami vii

Avant-propos ix

I. — L'Arménie. — L'Œthiopie. — L'Égypte. — La Libye 1

II. — L'Ile de Géryon. — Les Colonnes d'Hercule 45

III. — Les Atlantides 77

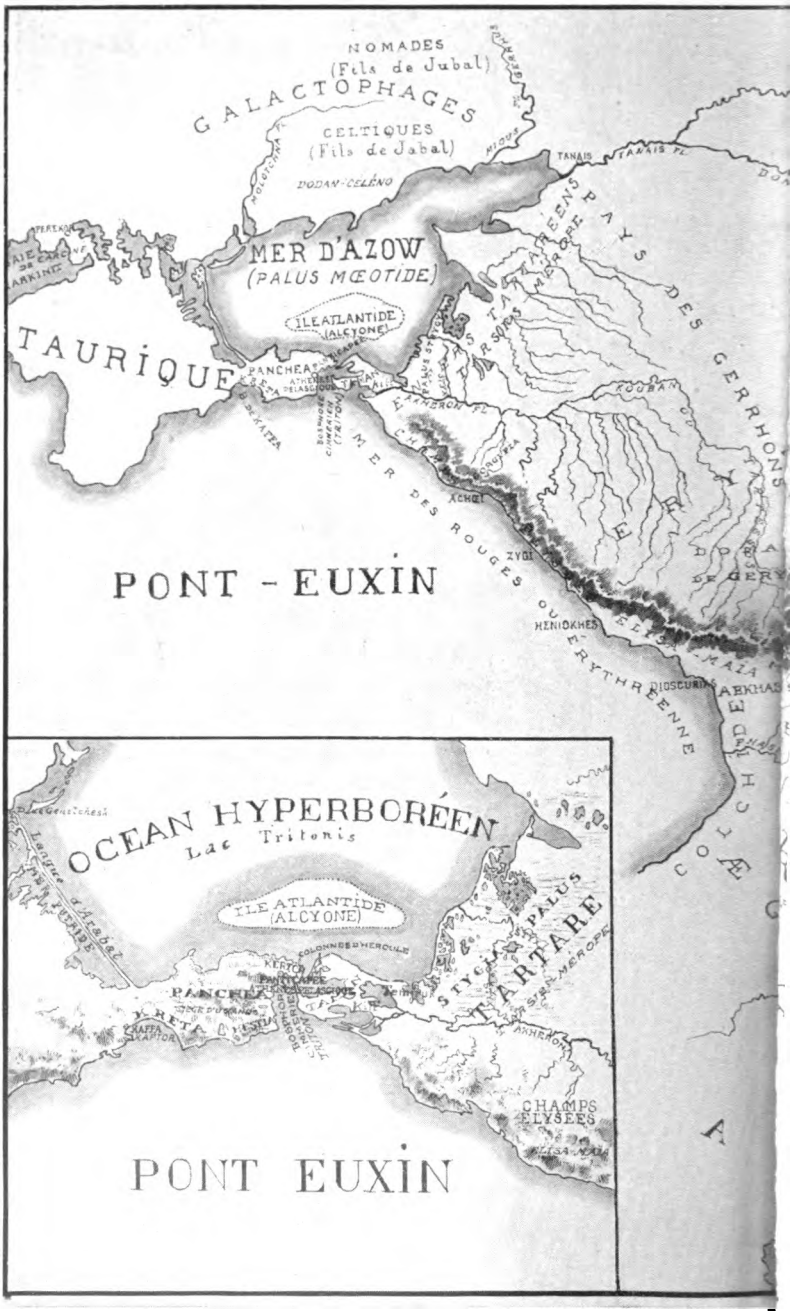
IV. — L'Athènes pélasgique. — La Krète. — Le Triton. 126

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google

AYS INCONNUS
EMPIRE DE LA NUIT
MER CASPIENNE
CISCAUCASIE
HESPERETHUSE
COLCHOS
TRANSCAUCASIE
ALBANIE
APSCHERON
ARETHUSE
IOPIE
ASSUR
MEN
EGLE

Digitized by Google

Digitized by Google

parut dans les brumes épaisses d'un passé nébuleux et la reine de l'Attique grecque orgueilleuse et parée de tous les arts et de toutes les splendeurs de sa civilisation, comme une souveraine étincelante de gloire et de beauté, s'offrit à l'admiration du monde. Mais aussi, plus tard, polluée par les vices de sa décadence, ainsi qu'une courtisane sans vergogne, et dédaigneuse des grandeurs et des fiertés évanouies, des temps de bravoure et de vertu, elle traîna son manteau de pourpre titanesque dans la fange dont la souillaient les philosophes parasites et les rhéteurs de bas étage.

Digitized by Google

TABLE

Pages.

Préface v

Lettre à un ami vii

Avant-propos ix

I. — L'Arménie. — L'Œthiopie. — L'Égypte. — La Libye 1

II. — L'Ile de Géryon. — Les Colonnes d'Hercule 45

III. — Les Atlantides 77

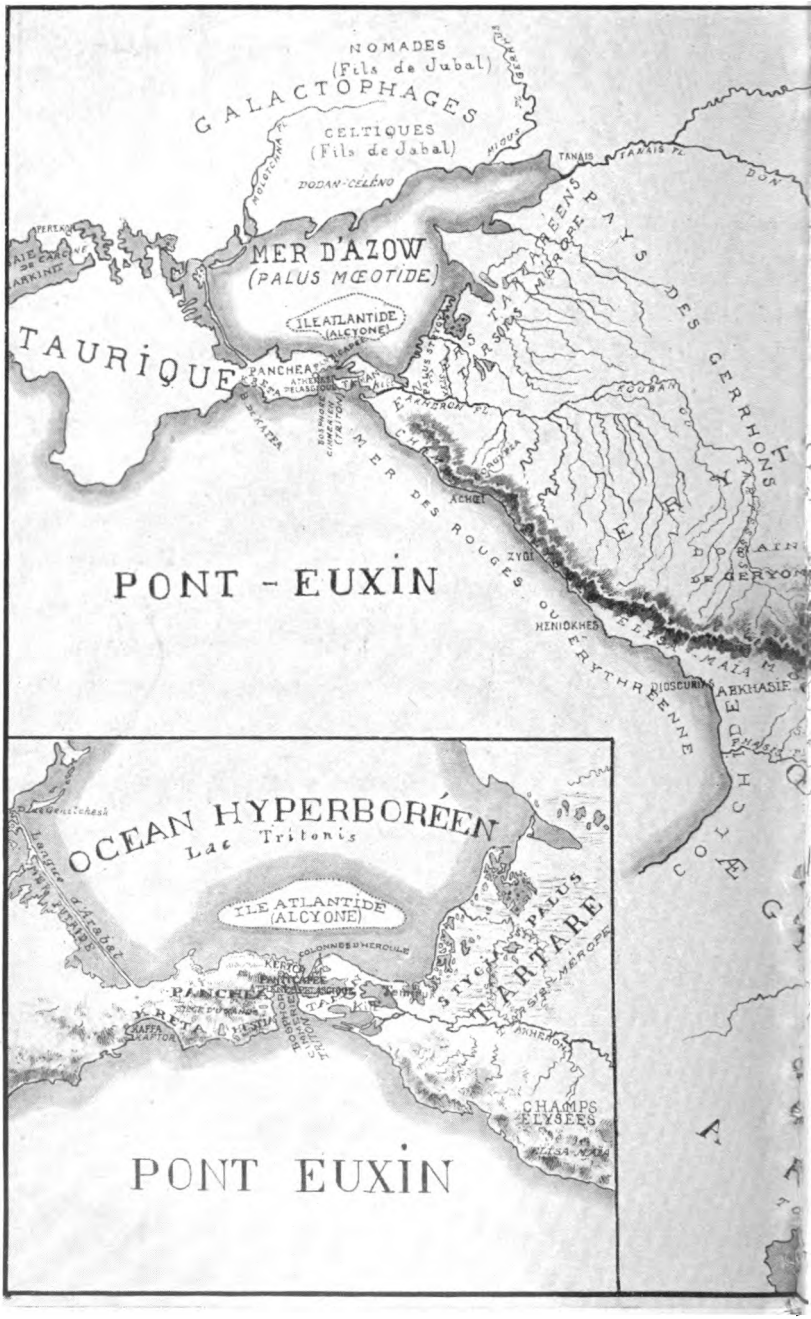
IV. — L'Athènes pélasgique. — La Krète. — Le Triton. 126

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS.

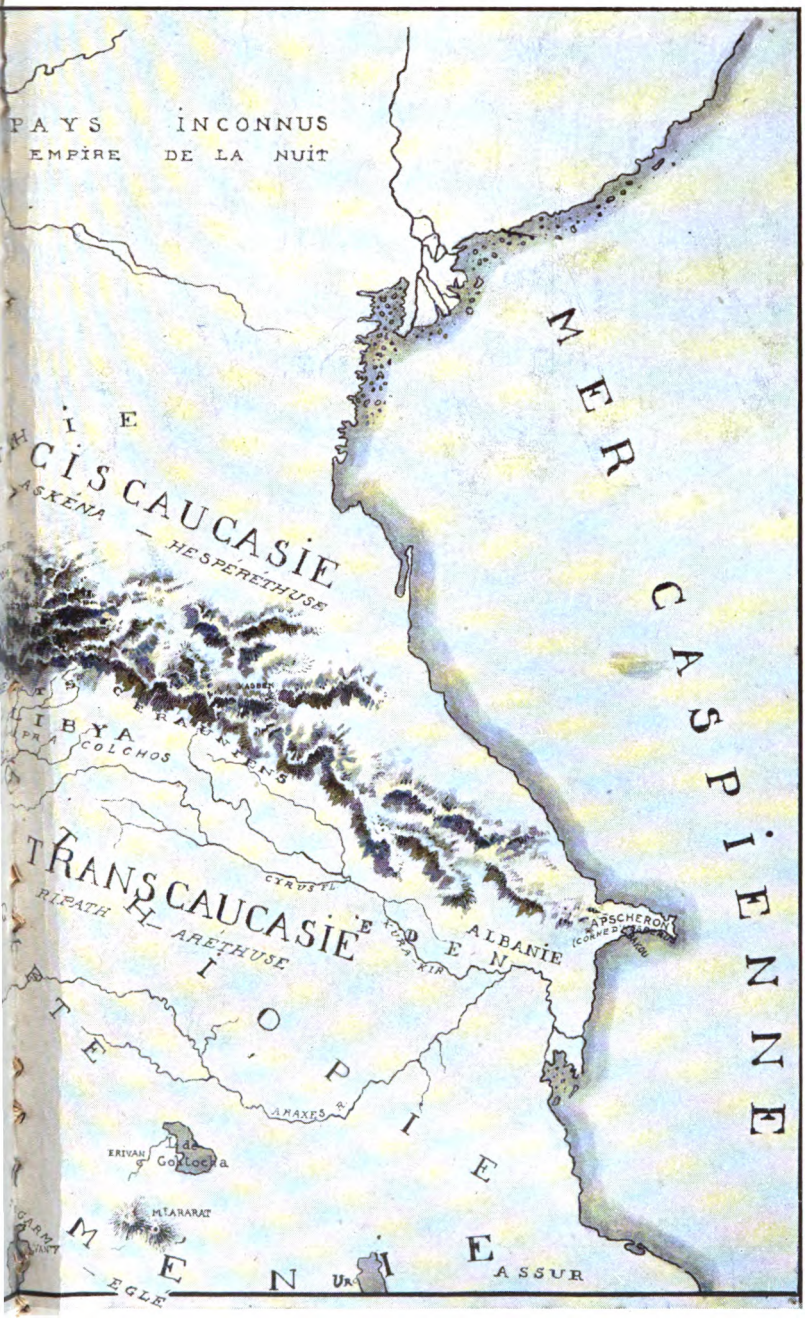
Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
GRADUATE LIBRARY

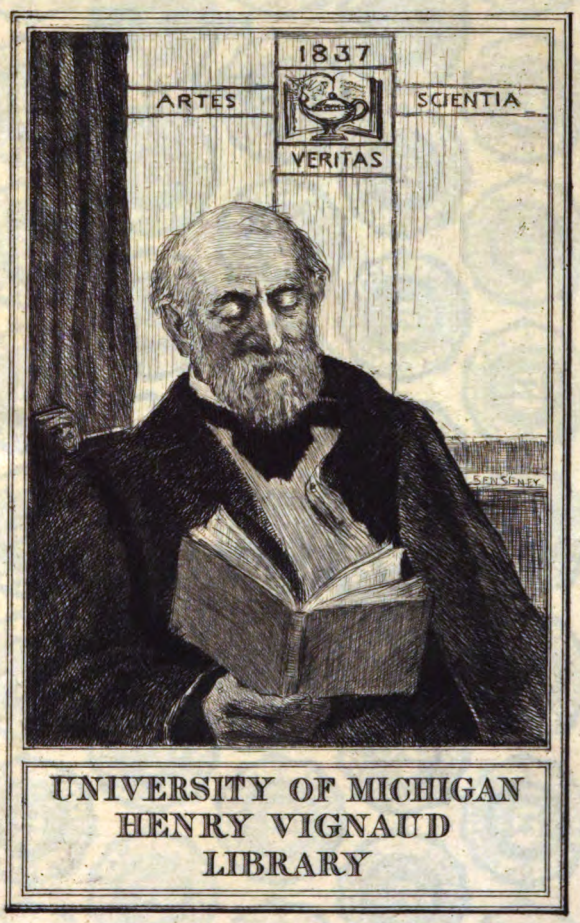
DATE DUE

JAN 29 1977

Digitized by Google

Digitized by Google

UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 02865 2173



UNIVERSITY OF MICHIGAN
HENRY VIGNAUD
LIBRARY

Digitized by Google

LIBRAIRIE GÉNÉRALE ET INTERNATIONALE
G. FICKER — 6, Rue de Savoie, 6 — PARIS (VI^e^)

Publication officielle

LES

ORIGINES DIPLOMATIQUES

de la Guerre de 1870-1871

Recueil de documents publiés par le Ministère des Affaires étrangères, suivi d'un *Rapport* de M. Joseph Reinach, Président de la Commission.

Cette belle publication, qui fait le plus grand honneur au Ministère des Affaires étrangères, comprendra vraisemblablement de huit à dix volumes. Les trois premiers ont paru.
Chaque volume 22/14^cm^, broché..... 7 fr. 50

Vient de paraître : **Anatole BÉRY**

LA BIÈVRE

AUTREFOIS ET AUJOURD'HUI

Volume 18/12^cm^, avec 6 hors-texte et couverture illustrée. 5 fr.

Cet ouvrage rappellera aux vieux Parisiens les paysages qu'ils regrettent, et les curieux d'histoire locale y trouveront une foule de renseignements, de légendes qui éclaireront d'un jour nouveau bien des questions encore obscures de l'histoire du « Vieux Paris ».

Dr LOMIER
Ex-médecin Inspecteur des Écoles de la Ville de Paris

Le Bataillon des Marins de la Garde

(1803-1815)

Mémoires inédits du vice-amiral Baron Grivel. Documents sur le quartier maritime de Saint-Valery-s/-Somme.
Volume 22/14^cm^, avec 18 illustrations en noir et 6 en couleurs, par G. Amoretti..... 8 fr.

Benjamin Constant et la Paix. — Réédition de l'*Esprit de Conquête* (d'après la 3^e^ édition publiée à Paris, chez Le Normand et chez H. Nicolle, en 1814), précédée d'une introduction de M. d'Estournelles de Constant, sénateur de la Sarthe. — Vol. 19/13^cm^, broché..... 2 fr.

Rôle social de la Gendarmerie (La Sécurité publique en France et le), par le lieutenant G. Lélu, de la 13^e^ Légion. — Vol. 22/14^cm^, broché..... 1 fr.

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS.

Digitized by Google